GENERAL LIBRARY
SEP 21 1918
UNIV. OF MICH.

25e Année — N° 16 — 15 Août 1918

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Louis Barthou	*Les Amours d'un Poète.* — III	673
René Milan	*Les Vagabonds de la Gloire* (3e série). — III	706
Mrs Alfred Sidgwick	*Le Sel de la Terre* (3e partie)	737
Jules Chopin	*Les Tchéco-Slovaques en Russie*	777
Jules-Séverin Caillot	*La Barbe-Blonde*	797
Jula Gentilhomme-Koutyrine	*Une Journée de Moscou*	818
Lieutenant-colonel E. Mayer	*Le Général Jean Colin*	827
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	850
L. Dumont-Wilden	*Les Flamands et l'Allemagne*	863

Copyright 1918, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

FOCH,
par **René Puaux.**

On trouverait difficilement dans l'histoire des noms de chefs ayant commandé directement des armées aussi nombreuses que celles à la tête desquelles la confiance des Alliés a placé le maréchal Foch. Tous nos espoirs de victoire militaire reposent sur les plans qu'il élabore ; ils sont encore accrus par la récente contre-offensive qui a refoulé victorieusement les Allemands et réalisé un remarquable renversement stratégique. On lira donc avec intérêt la biographie du commandant en chef ; M. Puaux a résumé à la fois sa carrière militaire, les grandes lignes de la doctrine qu'il enseignait à l'École de guerre, enfin son rôle dans la manœuvre de la Marne et sur l'Yser. Ce livre est clair et documenté.

POPAUL ET VIRGINIE,
par **Alfred Machard.**

On sait que M. Alfred Machard excelle à crayonner de vives et pittoresques images de l'enfance parisienne, et ses petits faubouriens sont fêtés par le public comme leurs frères, les gosses de Poulbot. Il nous semble que le dernier livre *Popaul et Virginie*, tout en appartenant à ce genre, le dépasse par une certaine grâce de sensibilité véritablement émouvante.

BISMARCK,
par **G. Lacour-Gayet.**

Ce petit livre est une excellente biographie, et, en même temps, par la nature même du sujet, une histoire de la grande période de l'unité allemande. Il est nourri et vivifié par d'abondantes citations du comte de Bismarck, prises dans sa correspondance, ses discours, ses souvenirs. Aux points essentiels, l'auteur montre sobrement les prolongements dans le présent de cette œuvre de violence et d'oppression.

FLINQUET, MÉDECIN DE COMPLÉMENT,
par **Jean Sorbier.**

Ce sont les aventures d'un jeune médecin pendant la guerre, héros modeste, qui fait en toute simplicité son devoir, et qui ne triomphe même pas en amour, puisque celle qu'il aime lui préfère un aviateur. M. Jean Sorbier a mis dans son récit beaucoup de verve et de pittoresque. Ajoutons que le livre présente aussi un réel intérêt documentaire.

LE THÉATRE APRÈS LA GUERRE,
par **Henry Bataille.**

L'étude que M. Henry Bataille avait écrite pour servir de préface à la 41e année des *Annales du Théâtre et de la Musique* vient d'être publiée à part. Ces pages valent d'être relues, car elles contiennent une pensée généreuse traduite avec l'émouvante éloquence que l'on a si souvent admirée chez M. Henry Bataille, poète et penseur autant qu'homme de théâtre.

ROMAIN LANDRY, SOLDAT AVEUGLE
par **Paul Junka.**

Ce roman, auquel l'Académie vient de décerner une récompense si justifiée, offre un intérêt qu'il est à peine nécessaire de signaler : la noble et terrible infortune de Landry lui est commune avec tant de victimes du devoir héroïque. Tous ceux qui les ont rencontrées liront le livre de madame Paul Junka avec un frémissement d'émotion. Celle-ci, qui s'est consacrée pendant longtemps au service des aveugles de la guerre, parle d'eux avec une sensibilité intelligente et avertie. Elle ne dissimule pas les tristesses de la condition où ils se trouvent jetés, mais elle montre aussi la consolation et la résurrection possibles. C'est parce que ce livre est sincère et vrai qu'il est salutaire

LES PROCÉDÉS D'ART DE TACITE,
par **Edmond Courbaud.**

M. Courbaud, dans ce substantiel volume, étudie le style de Tacite, non dans son œuvre entière mais dans ses *Histoires* seulement. Il trouve dans ce sujet ainsi restreint la matière de trois cents pages nourries d'observations judicieuses. Il signale l'influence de l'éducation oratoire sur le génie de l'historien et l'espèce de déformation professionnelle qui en est résultée. Il étudie successivement, chez Tacite, le prologue, les récits, les tableaux, les discours, les portraits, le style en lui-même dans sa structure, l'agencement de ses périodes, son caractère volontiers antithétique et sentencieux. La critique de M. Courbaud, comme toute critique soucieuse de définir exactement son objet en le délimitant, fait ressortir les défauts qui, selon la remarque de Faguet, limitent les hommes. Mais il fait aussi pleinement apercevoir l'originalité et la nouveauté de l'art de Tacite, et le livre se recommande à l'attention de tous ceux qui ont gardé le culte des lettres latines.

LES AMOURS D'UN POÈTE[1]

(*Documents inédits sur Victor Hugo*)

III

LES FAUTES DU MARI

Quand le soleil d'avril rit à travers les feuilles,
Quand, d'un regard charmant, joyeuse, tu m'accueilles,
Je sens un feu divin dans mon cœur s'allumer ;
Sans l'amour, sans la foi, notre nuit serait noire.
Dieu ne l'a pas voulu. La nature fait croire,
La femme fait aimer.

(V. HUGO. Vers inédits.)

Je ne saurais dire exactement la date de ces vers, retrouvés dans les papiers de Juliette Drouet, qui fut pendant cinquante ans la maîtresse de Victor Hugo, mais, écrits pour elle, ils expriment d'une façon admirable le double sentiment qui inspira, du début à la fin, l'ardente et fidèle passion du poète. La foi et l'amour étaient en lui inséparables. Il croyait et il aimait. Dégagé des dogmes et libéré des pratiques religieuses, il n'en escomptait pas moins les joies et les réparations du

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet et du 1er août 1918.

ciel pour compléter le bonheur ou pour racheter les malheurs que la vie terrestre réserve aux créatures humaines. Il donnait à Dieu son âme immortelle et il partageait entre sa femme et Juliette un cœur assez vaste pour contenir deux amours terrestres. Tandis que Sainte-Beuve, pour se faire aimer, feignait de croire, Victor Hugo, qui était sincère, croyait en Dieu et en la vie future. Mais bien loin d'admettre que la religion fût un obstacle à son amour, il associait dans la même exaltation lyrique sa foi et sa passion, dont les effusions se confondaient. D'ailleurs l'idée de la rédemption de Juliette, qui avait beaucoup péché, contribua à développer ce mélange, qu'aucun romantique ne poussa si loin.

Quand Victor Hugo rencontra pour la première fois Juliette Drouet, en mai 1832, elle avait vingt-six ans. Née à Fougères de parents modestes, — son père était tailleur et s'appelait Gauvain, — elle aurait végété dans la pauvreté d'une vie obscure si un heureux hasard ne l'avait confiée, orpheline presque dès sa naissance, à son oncle, le sous-lieutenant d'artillerie Drouet, auquel elle emprunta son nom [1]. Ce brave homme, qui comptait huit campagnes et une blessure, avait passé au service sédentaire et était devenu canonnier garde-côtes dans un coin de Bretagne. Recueillie par lui, Juliette mena pendant ses premières années une existence buissonnière, dont aucune école n'entama la liberté sauvage et gaie. A l'âge de dix ans, elle fut mise au couvent des Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement [2], par les soins mêmes de son oncle qui y avait deux parentes; l'une, sa sœur, la mère des Anges, l'autre sa cousine, la mère Sainte-

1. M. Louis Guimbaud a écrit sur *Victor Hugo et Juliette Drouet* le livre le plus sérieux, le plus consciencieux et le plus attrayant que cette histoire d'amour ait inspiré. Il abonde en documents inédits du plus haut intérêt, dont les lettres mêmes de Juliette constituent la partie la plus importante. M. Guimbaud a fait dans cette volumineuse correspondance, qui aurait accablé un esprit moins averti, un choix dont on ne saurait trop louer la judicieuse impartialité. Toutes les lettres non inédites de Juliette auxquelles je me réfère sont, en l'absence d'une mention contraire, empruntées à son recueil.

2. Cf. *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, des 20, 30 janvier 1917. Colonnes 49, 53. Cet article restitue au couvent des Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement l'éducation de Juliette Drouet et la description des *Misérables* que l'on avait jusqu'ici inexactement attribuées l'une et l'autre au couvent du Petit-Picpus.

Méchtilde, « toute jeune, ayant une admirable voix [1] ». La jeune pensionnaire, d'ailleurs adulée et gâtée, atténua par sa gaminerie effrontément éveillée et par sa vivacité spirituelle l'austérité des règles trop rigoureuses du couvent. Elle y apprit le chant, le dessin, les grâces aisées du savoir-vivre, et elle dut sans doute à cette éducation soignée un goût littéraire et un don du style dont Victor Hugo sentit vite le contraste avec l'ignorance de sa femme. Comme elle n'avait pas la vocation, et qu'il était facile de s'en apercevoir, elle quitta le couvent vers l'âge de seize ans après avoir subi l'examen, où sa grâce éclata mieux que sa piété, de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Elle avait une figure adorable. Que devint-elle? Pendant deux ou trois ans on perd sa trace. En 1825, on la retrouve comme modèle dans l'atelier du sculpteur Pradier, dont elle devient la maîtresse et dont elle a en 1826 sa fille Claire. Brutal, cynique, grossièrement vaniteux, sans argent, sans orthographe et sans tact, ce membre de l'Institut ne songe pas à s'embarrasser d'un mariage compromettant, qui lui apparaît comme une déchéance, et il pousse sa maîtresse vers les planches du théâtre. En 1828 elle est à Bruxelles sous la garde d'une certaine dame Giraudier, dont elle passe pour la fille, sans qu'il semble qu'elle en reçoive des conseils maternels ! Pradier, de loin, la sermonne. Il paie la pension de Claire, dont il ne peut renier la paternité, mais il abandonne Juliette à son sort et à ses chances. Comme les conseils lui coûtent peu, il les lui prodigue, et dans quel style !

Je suis comme toi poco fortunato. *Ta lettre m'a remis du beaume* (sic) *dans le ventre, car je ne reçois que des plaintes de toi qui me tourmentent. Si tu savais combien une lettre où tu parais contente me rend heureux ! Je t'assure que si tu étais généreuse, tu prendrais un peu plus le dessus et tes lettres s'en ressentiraient. Allons donc, f..., te crois-tu perdue pour un revers, car tu n'as pas fini de souffrir. D'abord, primo, tu vivras longtemps; ne crois pas, je t'en réponds : les gens nerveux vivent vieux. Mais il faut savoir te contenter et avoir de la philosophie. Je fais lire ta lettre à tout le monde. J'espère faire mettre sur le journal de Paris ce que diront les journaux belges... Au nom*

1. *Les Misérables*, 2e partie, livre VI.

de Dieu épargne tes affaires. Aye de la conduite une fois dans ta vie. Tu serais toujours malheureuse si tu ne changeais pas. Écoute celui qui ne veut que ton bonheur. Je vais tâcher de te trouver quelque chose digne de toi, mais à la hauteur de mes moiliens. *Adieu. Povre petite, du* courrage (sic), *toujours de l'économie et de la simplicité. Peut-on ne pas prendre ou conserver des habitudes de luxe et des dépenses inutiles* [1].

Ainsi conseillée par celui qui se dit son « dévoué ami », mais dont le dévouement se dépense uniquement en phrases sentencieuses, Juliette se tire d'affaire toute seule. Après n'avoir connu d'autre engagement que celui du Mont-de-Piété — ce mot, qu'elle écrit, atteste son enjouement dans l'infortune —, elle a la chance de rencontrer Félix Harel, qui lui trouve un emploi au théâtre royal de Bruxelles. Elle débute en janvier 1829. Un an après, rentrée à Paris, et toujours sous la protection de Harel, elle joue d'abord à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Odéon. Elle a des succès de jolie femme. Actrice, elle est inexpérimentée, mais non dépourvue de talent. Il faut qu'elle en ait assez et qu'elle ait réussi, puisque, en 1832, Harel lui signe un nouvel engagement et l'affecte au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour y tenir l'emploi de « jeune première ». A ce moment, elle gagne six mille francs par an. Mais, payables par douzièmes, ils ne suffisent pas à satisfaire les goûts de luxe qu'elle a conservés malgré les conseils de Pradier. Elle a des amants. Deux, qu'on peut nommer, puisqu'elle a laissé les preuves écrites de ses relations avec eux, ne sont guère plus riches que Pradier. Celui-ci, dans toutes ses lettres, et surtout dans la saison des étrennes, crie misère. Les autres ne peuvent ou ne donnent guère mieux.

L'un, Charles Séchan, âgé de vingt-neuf ans, est un décorateur de talent, qui de l'atelier Lefèvre est passé à l'atelier Ciceri, où il travaille, en particulier, pour la Porte-Saint-Martin. C'est au théâtre, sans doute, qu'il a connu Juliette. Elle a pour lui une vraie passion.

Je ne suis plus maîtresse de mon inquiétude, lui écrit-elle dans une lettre qui ne porte pas de date. *Il faut que je sache*

1. Lettre inédite.

absolument où vous êtes et comment vous êtes. Ne perdez pas un moment à me répondre, soit pour me rassurer, soit pour m'appeler à vous si vous aviez besoin de moi pour quoi que ce soit. Entre nous, je vous l'ai déjà dit, c'est à la vie à la mort[1].

Séchan fait et donne ce qu'il peut. Il avance de l'argent à Juliette. Plus tard, impuissante à le lui rendre dans une situation difficile pour tous les deux, elle lui écrira :

Pauvre ami, oh ! c'est bien dur et bien amer pour moi de ne pouvoir pas te rendre une fois ce que tu m'as si généreusement donné vingt et cent fois. Telle est ma condition sur cette terre : toujours insolvable, envers les gens à qui je dois le plus, que j'estime le plus, que j'aime le plus[2].

L'autre, Alphonse Karr, âgé de vingt-quatre ans, donc de deux ans moins âgé qu'elle, a publié un roman, *Sous les Tilleuls*, qui l'a rendu célèbre. Spirituel, sceptique et cynique, à court d'argent, mais non de moyens, il n'a pas la nature généreuse et délicate de Charles Séchan.

Comme il a promis le mariage à Juliette, qu'il appelle sa « chère femme » ou sa « belle Julie », il ne se fait pas scrupule de considérer que tout déjà est commun entre eux et, quand il a besoin de cinq cents francs, il les lui emprunte. J'ai ses lettres sous les yeux ; elles caractérisent une époque et elles jugent l'homme :

Je t'aime assez pour me confier à toi. Les deux demandes de mon père et de mon frère sont pressantes. Engage des bijoux, s'il est nécessaire, pour me prêter cinq cents francs. Je serai en mesure de te les rendre — facilement — au plus tard dans deux mois. Je te regarde comme ma femme; *tu le vois, ce mot-là n'est plus une caresse, c'est un mot sérieux.*

Il se dit « ennuyeux à mourir », mais dans un autre billet et dans une autre circonstance, il la presse de prendre une résolution.

1. Lettre inédite.
2. Lettre inédite.

Si, ce qui paraît aujourd'hui livré au hasard, tu te trouves être plus riche que moi, je prendrai sans scrupule, sans hésitation, la moitié de ta petite fortune. Si tu n'as rien, tu dois de même ne pas hésiter à partager avec moi le fruit de mon travail, et j'aurai bien de la force et du courage quand je travaillerai pour toi. D'autant, ma belle fille, que je ne vois pas trop comment je ferais pour vivre loin de toi. Si tu es ma femme, Julie, si tu es décidée à partager ma vie et mon avenir, quels qu'ils soient, il est simple et nullement répugnant pour moi de te dire : procure-moi encore cinq cents francs pour demain. Mais si tu refuses de t'associer à ma vie, ou si tu y mets des restrictions, je ne peux ni ne veux *accepter ce nouveau service*[1].

Au moment où Alphonse Karr, candidat à son mariage et à son argent, la sollicite ainsi, Juliette, qui avait d'abord habité la rue des Tournelles au Marais, est passée au boulevard Saint-Martin. Quelque temps plus tard, elle occupe un luxueux appartement rue de l'Échiquier. Sa vie a changé. Elle est devenue la maîtresse du prince Demidoff dont la fortune peut se prêter à ses besoins et à ses goûts. L'est-elle déjà quand Victor Hugo est fasciné par sa rencontre, dans un bal d'artistes, en mai 1832? A en juger par le luxe dont elle est parée, il faut le croire, car ni Pradier ni Séchan ni Alphonse Karr, même réunis, n'auraient pu en faire les frais. Cette apparition éblouissante met le feu dans l'âme du poète, qui l'a racontée plus tard dans des vers de grâce et de flamme :

...Fraîche et belle,
Dans un lieu radieux qui rayonnait moins qu'elle,
Ses cheveux pétillaient de mille diamants
. . . . . .
Blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante,
Tout en elle était feu qui brille, ardeur qui rit[2]...

Timide, chaste, fidèle à sa femme, mis en garde contre les actrices par une sorte de méfiance instinctive et par les souvenirs que lui ont laissés les répétitions de *Hernani*, Victor

1. Lettres inédites.
2. *Voix intérieures*, XII.

Hugo s'éloigne de l'apparition brûlante. Mais est-on, même avec du génie, maître de sa destinée? Le poète n'échappa que peu de temps à la femme de théâtre. Neuf mois après l'avoir fuie, il devint son amant, et « l'étincelle » dont il avait eu peur alluma dans son cœur un incendie qui dura cinquante ans.

*
* *

C'est celle qu'ay d'alliance pressée
Par ces attraicts : laquelle à vois baissée
M'a dit, je suis ta pensée féale,
Et toy la mienne à mon gré cordiale :
Notre alliance ainsi fut commencée
Un mardy gras.

(CLÉMENT MAROT, *Rondeaux*.)

Engagée au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour y tenir les premiers rôles, Juliette Drouet accepta, le 3 janvier 1833, de jouer la princesse Negroni dans *Lucrèce Borgia*. Elle y mit même un empressement dont sa lettre à Harel donne la raison : « Il n'y a pas de petit rôle dans une pièce de M. Victor Hugo. » A ce moment l'auteur et l'actrice ne se connaissaient pas. Les répétitions les rapprochèrent. Mais, toujours inquiet de « ce qui salit le poète », c'est-à-dire « des tracasseries de la coulisse », Victor Hugo conserva à l'égard de sa belle interprète, qui multiplia, s'il faut en croire la légende, ses coquettes avances, une attitude respectueuse et prudente.

La première représentation valut au drame de *Lucrèce Borgia* un triomphe. La princesse Negroni en eut sa part. Théophile Gautier nous a laissé le témoignage du succès personnel qui récompensa Juliette de son abnégation. « Elle avait deux mots à dire et ne faisait en quelque sorte que traverser la scène. Avec si peu de temps et si peu de paroles, elle a trouvé moyen de créer une ravissante figure, une vraie princesse italienne, au sourire gracieux et mortel, aux yeux pleins d'enivrement perfide; visage rose et frais qui vient de déposer tout à l'heure le masque de guerre de l'empoisonneuse, si charmante d'ailleurs qu'on oublie de plaindre les infortunés convives et qu'on les trouve heureux de mourir après lui avoir baisé les mains. » En écrivant ces lignes,

Théophile Gautier, disciple fidèle, reflétait la pensée du maître, qui, au lendemain de la représentation, avait publiquement félicité mademoiselle Juliette de « l'éclat extraordinaire » qu'elle avait jeté sur son apparition. « Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensées. Il ne faut à cette actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. » L'occasion manqua à la femme de théâtre, ou plutôt, la femme de théâtre manqua, neuf mois plus tard, à l'occasion. Mais la jolie femme attendit moins et réussit mieux. *Lucrèce Borgia* avait été jouée le 2 février. Dix-sept jours après, le 19 février, Juliette Drouet était la maîtresse de Victor Hugo [1].

Et c'était sa première maîtresse. Qu'on n'en ait, avant, nommé ou connu aucune, voilà déjà une constatation qui aurait, avec un homme aussi célèbre, la valeur d'une preuve. Mais il y a, pour l'affirmer, un témoignage dont l'autorité sur ce point prend, du fait même de sa partialité habituelle contre Victor Hugo, une autorité irrécusable. C'est celui de M. Paul Chenay qui, beau-frère et ami de madame Victor Hugo, a dédié à sa « mémoire vénérée » un livre où il est tout à fait catégorique. « Pour Victor Hugo il n'y avait pas d'autre femme que son Adèle. Il allait au théâtre, suivait et dirigeait les répétitions et la mise en scène de ses pièces, ne s'occupant des acteurs et des actrices qu'au point de vue de leurs rôles : il ignorait le reste. Les propos grivois, les provocations quelconques avaient été *jusqu'alors* sans effet sur lui... *Il était jusque-là sans défiance contre les procédés de séduction des femmes de théâtre...* Pendant plusieurs années il résista victorieusement aux tentations offertes chaque jour à sa jeunesse, mais dans une telle lutte il devait être vaincu [2]. »

Ce témoignage suffit, ou devrait suffire, à détruire la légende,

1. Victor Hugo, soit dans ses lettres, soit dans *le Livre de l'Anniversaire*, où il écrivait chaque année quelques belles pages pour Juliette, plaçait sa première nuit d'amour au « 17 février 1833, jour du mardi gras ». Il y a une erreur de jour ou de date. Le mardi gras tombait en 1833 le 19 février. Le bal où Victor et Juliette devaient se rencontrer, et où ils n'allèrent pas ! eut lieu ce jour-là au Gymnase : la lettre d'invitation en a été gardée. Je crois donc que Victor Hugo s'est trompé sur la date et ses souvenirs ont confondu le 17 février avec le 19. Cette erreur a duré cinquante ans, sans que Juliette l'ait jamais rectifiée.

2. *Victor Hugo à Guernesey*, 273-275.

l'une des plus fortement enracinées que je connaisse, qui attribue à la revanche d'un amour trahi les relations amoureuses de madame Victor Hugo avec Sainte-Beuve. C'est pour l'opinion publique la vérité courante. Cette prétendue vérité, mise en circulation par Alphonse Karr dans le récit des *Guêpes*, qui fourmille d'inexactitudes, a contre elle les faits et les dates. Je ne sache pas qu'aucun des défenseurs de madame Victor Hugo, même parmi ceux qui sont les plus acharnés à atténuer sa faute, ait eu l'imprudence de la prendre à son compte. Quelle que soit l'étendue des torts de la femme du poète, qu'elle ait succombé dans la chute totale, ou qu'elle se soit défendue contre le suprême abandon, ses torts conjugaux sont, de l'aveu unanime, antérieurs à 1833. Comment pourraient-ils donc, puisque Victor Hugo n'a connu sa première maîtresse que le 19 février de cette année, être la vengeance d'une femme indignée et affolée? Il faut se résoudre à l'évidence. Si madame Victor Hugo a trompé son mari, l'infidélité de celui-ci n'a rien à y voir. Au contraire, Victor Hugo, en trompant sa femme, pouvait se donner pour excuse, sinon son infidélité, à laquelle il ne croyait pas, du moins les atroces souffrances que l'audacieuse entreprise de Sainte-Beuve, mal repoussée, lui avait fait endurer pendant plus de deux ans. Les répétitions de *Lucrèce Borgia* l'avaient exposé à des dangers accrus qu'il n'était plus en état de repousser. D'*Hernani* à *Lucrèce Borgia* la vie impitoyable lui avait révélé, sans qu'il eût à sortir de chez lui, des trahisons et des défaillances dont son amour et son amitié, entre lesquels il avait partagé son cœur trop confiant, avaient été également meurtris. Il avait ressenti les plus cruelles amertumes, et ce n'est pas pour le soulagement d'une heure qu'il avait poussé le cri tragique : « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. » Certes, sa femme, entraînée par un mysticisme qu'un ami perfide avait habilement entretenu pour le détourner vers des fins coupables, n'avait pas cessé de l'aimer, mais elle en avait aimé un autre. Fatiguée par cinq maternités successives, elle se dérobait aux caresses de son mari, qu'une vigueur peu commune rendait de plus en plus exigeant. Ayant partagé son cœur, elle refusait son corps, et Sainte-Beuve prétendait dans le *Livre d'Amour*, avec une

monstrueuse indélicatesse, aggravée par de mauvais vers, que ce partage expliquait ce refus :

Adèle ! tendre agneau ! que de luttes dans l'ombre,
Quand ton lion jaloux, hors de lui, la voix sombre,
Revenait usurpant sa place à ton côté,
Redemandait son droit, sa part dans ta beauté,
Et qu'en ses bras de fer, brisée, évanouie,
Tu retrouvais toujours quelque ruse inouïe
Pour te garder fidèle au timide vainqueur
Qui ne veut et n'aura rien de toi que ton cœur !

Ces refus et ces « ruses inouïes » avaient exaspéré la chair de Victor Hugo. S'il séparait « l'animal humain de l'âme divine », il s'en fallait que sa nature ardente fût insensible aux réalités de l'amour. Qu'on se rappelle ses désirs, ses craintes, ses angoisses de fiancé. « Souvent d'enchanteresses illusions te transportent, mon Adèle bien-aimée, dans les bras de ton mari ; il te serre sur son cœur, tes lèvres adorées pressent ses lèvres, tu te plais à ses caresses, tu y réponds, Adèle ; tout son être se confond avec le tien. Puis l'excès du bonheur me réveille, et rien !... Et mon lit vide, et mon Adèle absente !... Il me semble que je passe du ciel dans l'enfer... »

Juliette lui apporta le ciel. Parmi les *Belles Femmes de Paris* dont la plume d'écrivains exercés vantait les charmes, il n'en était pas de plus belle qu'elle. Elle inspirait magnifiquement Théophile Gautier, dont le portrait est un témoignage qu'il faut toujours citer : « La tête de mademoiselle Juliette est d'une beauté régulière et délicate qui la rend plus propre aux sourires de la comédie qu'aux convulsions du drame ; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée ; les yeux sont diamantés et limpides ; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits charmants en eux-mêmes sont entourés d'un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement l'éclat diaphane et lustré.

Le col, les épaules et les bras sont d'une perfection tout antique ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus. »

Cette beauté n'était marmoréenne que par la fermeté de ses formes impeccables. Elle savait sourire. La jeune enchanteresse était gaie et spirituelle. Elle apportait au poète ardemment épris une fraîcheur d'âme que les expériences de la vie et de l'amour n'avaient ni attristée ni corrompue. Il fut, dès leur première nuit, lyriquement vaincu par sa conquête. Huit ans plus tard, il évoquait ce souvenir dans une des pages les plus belles du *Livre de l'Anniversaire* : « T'en souviens-tu, ma bien-aimée, notre première nuit, c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi gras de 1833. On donnait, je ne sais dans quel théâtre, je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux. (J'interromps ce que j'écris pour prendre un baiser sur ta belle bouche, et puis je continue.) Rien, pas même la mort, j'en suis sûr, n'effacera en moi ce souvenir. Toutes les heures de cette nuit-là traversent ma pensée, en ce moment, l'une après l'autre, comme des étoiles qui passeraient devant l'œil de mon âme. Oui, tu devais aller au bal, et tu n'y allas pas et tu m'attendis.

« Pauvre ange, que tu as de beauté et d'amour ! Ta petite chambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous entendions Paris rire et chanter, et les masques passer avec de grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions mis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris avait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

« N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a changé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole et comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'accomplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de toi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour[1] ! »

Cet amour dicta tout de suite au poète des vers admirables.

1. Léon Séché, *Juliette Drouet*. *Revue de Paris* du 15 février 1903.

Les deux premières pièces inspirées par Juliette sont sans doute celles qui débutent ainsi : l'une :

Lorsque ma main frémit si la tienne l'effleure.

l'autre :

Oh ! si vous existez, mon ange, mon génie [1],

Seule cette dernière pièce est datée, du 10 mars 1833. J'en possède la copie, faite sur l'heure, par Juliette [2], et j'imagine que c'est celle dont elle parlait dans une lettre que M. Guimbaud a classée dans l'année 1833 sans pouvoir lui assigner une date plus précise : « Il n'est pas tout à fait six heures du soir, je viens de finir de copier les vers que tu m'avais donnés hier ; je ne suis pas très familiarisée avec les compliments en usage dans le beau monde ; tout ce que je puis te dire, c'est que j'ai pleuré et admiré en t'entendant les lire, c'est que j'ai pleuré et admiré en les relisant, c'est que je pleure et que j'admire en me les rappelant ; je te remercie du fond de l'âme d'avoir pensé à moi en les faisant ...[3] » Sans que je veuille accabler madame Victor Hugo sous une comparaison désobligeante, force m'est de reconnaître que, moins sensible aux beautés poétiques, elle ne rencontrait pas de tels accents pour remercier son fiancé ou son mari des vers qu'elle lui avait inspirés. Et son amour n'avait jamais trouvé non plus des phrases comme celles-ci : « J'ai du délire et de l'amour plus que mon pauvre cœur n'en peut contenir. Viens donc prendre le trop plein de mon extase. »

Est-ce à dire que, dès le premier moment, elle se fût, frappée d'un coup de foudre irrésistible, donnée sans retour et tout entière? Il n'y paraît pas, s'il faut en croire un passage trop

1. *Toute la Lyre*, Livre VI, I et II.

2. Je note dans cette copie deux variantes inédites :

Que tous les cœurs charmés *ne sont plus qu'une lyre*,
Qu'un orchestre *amoureux* qui sous ses pieds soupire.

au lieu de :

Que tous les cœurs charmés ne sont, tant on l'admire,
Qu'un orchestre confus qui sous ses pieds soupire.

3. Guimbaud, *op. cit.*, p. 265.

précis du *Journal* du comte Apponyi, et surtout s'il faut tenir pour exacte la date du 12 mars 1833 qu'il donne à la scène. Intrigué et invité par une lettre spirituelle, dont le cachet portait un amour endormi avec cette devise : *Ne le réveillons pas*, et qui était écrite sur du papier « velouté, satiné et parfumé », il se rendit, accompagné d'un ami, chez Juliette, qui l'avait un soir, sans qu'il la connût, taquiné dans un bal masqué sous les espèces d'un domino noir. « Par un petit escalier, fort bien tenu, nous gagnons une antichambre où un petit garçon en livrée noire, avec des aiguillettes sur l'épaule, nous demanda notre nom et nous dit, en nous introduisant dans un très joli salon, meublé avec beaucoup de recherche, qu'il va prévenir sa maîtresse. »

La scène qui suit, racontée avec une grande délicatesse, renferme un quiproquo dont il ne semble pas que les honneurs soient faits par la vertu farouchement intransigeante de Juliette [1].

Je n'accuse d'ailleurs que sa coquetterie trop souriante, sans mettre en doute sa fidélité au poète dont elle venait de faire la conquête. Des deux, à ce moment, c'est lui qui aimait avec le plus de passion, et cette passion s'exprimait en dédicaces enflammées ou tendres sur les livres qu'il lui donnait. Elle était, par nature, collectionneuse et, tandis que les petits papiers, les brouillons ou les manuscrits de son mari ne paraissaient pas intéresser l'indolence de madame Victor Hugo, Juliette ne laissait rien perdre. Elle ramassait et elle rassemblait jusqu'aux miettes qui tombaient de la table de travail du poète, dont la vanité ne pouvait manquer de s'en trouver satisfaite et encouragée. Voici quelques dédicaces.

Un exemplaire de la huitième édition des *Orientales*, parue en 1833, est ainsi dédicacé : *A vous, ma beauté ! A toi mon amour ! Toute mon âme à tes pieds.* Il renferme ces vers :

Oh ! de mon ardente fièvre
Un baiser pour me guérir.
Laisse ma lèvre à ta lèvre,
S'attacher pour y mourir.

1. Comte Apponyi, *Journal*, II, p. 359 et s.

Ta bouche, c'est le ciel même :
Mon âme veut s'y poser.
Puisse mon souffle suprême
S'en aller dans un baiser [1]*!*

Les deux volumes, parus en mai 1833, de la quatrième édition de *Han d'Islande* renferment chacun, dans l'exemplaire de Juliette, des vers qui la célèbrent. Le second volume contient la courte pièce : *Oh ! l'amour est pareil aux perles de rosée,* qui a été publiée dans *Dernière Gerbe.* La poésie du premier volume est jusqu'ici restée inédite.

N'écoutez pas, mon ange, en votre rêverie,
Paris aux mille voix qui là-bas pleure et crie ;
Entends plutôt mon cœur qui parle à ton côté.
Écoute-le chanter pendant que tu reposes.
Va, les soupirs d'un cœur disent bien plus de choses
Que les rumeurs d'une cité [2].

Un keepsake français ou souvenir de Littérature contemporaine, orné de dix-huit gravures anglaises, paru en 1830, renfermait une page de Victor Hugo sur l'abbé de Lamennais. Juliette le recueille en 1833 et le poète l'enrichit, le 28 juin, des six vers suivants :

Oh ! pour le reste de la vie,
Qu'on nous plaigne ou qu'on nous envie,
Tant que nos cœurs se comprendront,
Puisse une sereine pensée,
A ton chevet toujours fixée,
Poser ses ailes sur ton front [3] *!*

Indifférent à l'envie, aux plaintes ou aux blâmes, Victor Hugo ne cache pas son amour. Le 25 juillet, il écrit à Victor Pavie une lettre où, reconnaissant ses fautes, il s'avoue meilleur ! « Autrefois, j'étais innocent ; maintenant, je suis indul-

1. Vers inédits.
2. Vers inédits.
3. Vers inédits.

gent. C'est un grand progrès, Dieu le sait. » Et sa femme aussi ! Comment ignorerait-elle ce que Sainte-Beuve aux aguets, ami perfide et amant tenace, lui a dit en vers, et sans doute, plus près de l'oreille, en prose :

Puisqu'un si noble époux par Phryné t'est ravi.

Elle sait, et — Victor Hugo l'écrit à Pavie — elle pardonne. N'est-ce donc pas qu'elle a elle-même à se faire pardonner?

Phryné, je veux dire Juliette, qui est digne de lui être comparée, et dont Victor Hugo est le Praxitèle, accroît le trésor de ses trouvailles. Collectionneuse, elle est bibliophile, mais les seuls livres qu'elle recherche sont ceux du génie qu'elle aime, et ainsi sa manie conserve les formes de l'adoration. En août 1833, elle met la main sur les trois volumes du *Conservateur Littéraire*, dont, de 1819 à 1820, Victor Hugo a pour une grande partie rempli les trente livraisons. Évidemment il ne faut pas juger de la rareté de ce livre en 1833 par celle qui en a fait depuis un des joyaux les plus exceptionnels de la littérature romantique. Mais l'exemplaire de Juliette, qui est aujourd'hui dans mes mains, n'en est pas moins, même pour son époque, un bibelot curieux et précieux. Les trois volumes portent en effet, de la main de Hugo, les corrections qu'il a faites pour les articles passés dans *Littérature et Philosophie mêlées*. On comprend donc sa dédicace : *Exemplaire unique. A ma Juliette bien-aimée.* Et quels vers admirables lui donnent une incomparable valeur :

Oh ! je suis le regard et vous êtes l'étoile !
Je contemple et vous reluisez.
Je suis la barque errante et vous êtes la voile !
Je flotte et vous me conduisez.
Près de vous qui brillez je marche triste et sombre,
Car le jour radieux touche aux nuits sans clarté,
Et comme après le corps vient l'ombre
L'amour pensif suit la beauté !

20 août 1833. Minuit [1].

1. Vers inédits.

***

La richesse lyrique de ces vers n'empêchait pas que l'amour de Victor et de Juliette ne connût des heures de misère, de détresse et de désespoir. Des nuages assombrissaient la splendeur de l'étoile et des remous secouaient la barque errante. Entre les deux amants les querelles étaient fréquentes et les scènes violentes. Aux espièglerie charmantes dont Juliette était coutumière, et auxquelles ne répugnait pas un Olympio qui ne craignait pas de déroger, succédaient d'« atroces folies ». Victor Hugo était incurablement jaloux. Quand le passé de Juliette se levait devant lui, une sombre colère agitait son âme farouchement passionnée. « Si jamais amour, disait-il, a été complet, profond, tendre, brûlant, inépuisable, infini, c'est le mien. » Mais en même temps cet amour se méfiait. La jalousie du poète n'était pas respectueuse comme celle qu'il montrait à Adèle au temps des fiançailles. Elle était devenue « le soupçon outrageant » dont il se défendait alors. Juliette n'avait pas été habituée à être aimée ainsi. Elle avait connu le plaisir plus que l'amour et cet amour nouveau, qui la gagnait peu à peu, la flattait à la fois et l'effrayait. Elle demandait à son ami de la « sanctifier » et de faire « revivre du milieu de sa vie ce qu'il y avait en elle de bon et de vertueux ». Était-ce de son rôle ou de sa vie, était-ce vraiment de la Jane de *Marie Tudor* ou n'était-ce pas plutôt de Juliette qu'il voulait parler en lui écrivant au lendemain de la première représentation de cette pièce : « Jane est un rôle qui a le front baissé. » Elle baissait le front, il la bénissait et il lui pardonnait. L'exaltation de l'amour emportait tout. Mais « l'injuste et soupçonneuse jalousie » le reprenait et il l'accablait sous les reproches. De son côté elle était jalouse. En août, il lui ouvrit les portes de sa maison. Elle le remercia de l'avoir conduite aux lieux où il vivait, *où il aimait*, où il pensait. Mais elle rapporta de cette visite une profonde tristesse et l'affreux découragement de la position « accroupie et humiliante » dont elle se plaignait. Ils s'aimaient et ils se torturaient. Deux fois elle voulut partir. En juin elle trouva un asile dont il eut vite fait de la retirer. En septembre elle lui demanda, à la suite d'une scène plus violente, de lui laisser prendre, sous le

prétexte de la santé de sa fille, la diligence pour Saumur, d'où elle partirait pour l'étranger. Mais, sujette aux mêmes retours que lui, elle le suppliait à genoux, quelques jours après, de ne pas la quitter. Ils se torturaient et ils s'adoraient. Lui, il lui écrivait :

Quand je suis triste, je pense à vous comme l'hiver on pense au soleil, et quand je suis gai, je pense à vous comme en plein soleil on pense à l'ombre [1].

Elle, elle disait :

« Il me faut toi, il ne me faut que toi, je ne peux pas vivre sans toi. »

Fut-elle infidèle? Quoi qu'on en ait dit, je ne le crois pas. En juin, elle lui écrivait : « Dieu m'est témoin que je ne t'ai pas trompé dans notre amour une seule fois, depuis quatre mois, soit en actions, soit en pensées. » En septembre : « Ma vie, depuis sept mois, a été honnête et pure... » Pourtant, et ces protestations mêmes en sont le témoignage, il la soupçonnait. Personne n'a précisé ces soupçons et personne surtout n'a prouvé qu'ils fussent fondés. M. Gustave Simon, dans son commentaire sur *Marie Tudor*, a écrit : « Elle avait pu croire d'abord ne s'abandonner que pour un caprice, et elle ne paraît pas s'être crue obligée d'y rester fidèle... Il n'en avait pas moins, lui, à lui pardonner, non seulement tout le passé, mais quelque chose du présent. Il pardonna de tout son amour. » Le passé, oui, et, il faut le dire, tout le passé. Mais qu'était-ce donc que ce « quelque chose du présent »? Une liaison nouvelle? Nul n'en a parlé, et je l'ignore. Une survivance du passé? Laquelle? Pradier? Il y avait sept ans qu'un certain genre de relations n'existait plus entre Juliette et lui. Alphonse Karr? La rupture était complète. Séchan? Il était de tous celui pour lequel elle avait eu le sentiment le plus fort, elle lui restait très affectueusement dévouée, et elle le lui écrivait.

Quel que soit l'état de mon cœur, quelle que soit ma vie, il y aura toujours un côté du cœur assez sain pour vous aimer [2].

1. Inédit.
2. Inédit.

Mais ce n'était plus que de l'amitié. Le prince Demidoff? C'est M. Léon Séché qui a accusé Juliette d'avoir, servant deux maîtres à la fois, continué pendant quelque temps les relations avec ce somptueux boyard. Une affirmation n'est pas une preuve. Je crois, au contraire, avec M. Guimbaud qui a eu sous les yeux toutes les lettres de Juliette, qu'elle avait totalement brisé avec le prince à partir du 19 février, sinon même avant.

Cette rupture avait brusquement interrompu la vie de luxe qu'elle menait ou du moins avait supprimé pour elle les moyens de la continuer. Elle la laissait dans l'embarras. Habituée à ne pas compter, dépensière et imprévoyante, Juliette avait des dettes. Elle devait un peu partout et à tous. Sans avouer tout de suite à Victor Hugo cette situation obérée, elle essaya de faire face au péril. Elle connut des heures pénibles, dont une lettre qu'elle envoya à son amie madame Krafft renferme le douloureux aveu.

Ma chère Laure. Jusqu'au retour de Pradier, il faut que tu tâches de me prêter mille francs. J'ignore comment tu pourras te les procurer; mais il s'agit d'honneur, et c'est à toi que je me confie. Je perds la tête. Je ne sais plus que faire, mais il me faut cette somme demain, — demain, entends-tu? Mon Dieu ! fais l'impossible, fais plus que pour toi. Si tu savais combien je suis malheureuse depuis que tu m'as quittée [1] *!...*

Ce sont les créanciers, et non les amants, qui l'obsèdent. Elle recourt, pour éluder les questions de Victor Hugo, à des dissimulations, à des réticences, à des mensonges :

« Aujourd'hui, lui écrit-elle, j'ai eu la mauvaise pensée de te cacher la visite d'un créancier qui s'est présenté chez le portier et qui n'est pas monté. J'ai cherché dans mes ressources de quoi le payer à ton insu... »

Ces scènes renouvelées développent chez lui une méfiance à laquelle sa jalousie instinctive n'est déjà que trop portée. Comme certaines apparences donnent tort à la malheureuse femme, qui n'ose toujours pas avouer toute sa détresse, il la

1. Lettre inédite.

soupçonne à tort et il l'accuse avec une injuste sévérité. Il paie les dettes qu'il réussit à connaître. Il prend à son compte la rançon de ce passé qui le fait souffrir. Il pardonne et il donne. Il travaille pour elle.

Cet argent est à vous, je viens de le gagner pour vous. C'est le reste de ma nuit que j'ai voulu vous donner. Il fallait avoir la chose qu'on me demandait ce matin ou pas. La plume m'est tombée vingt fois des mains, mais c'était pour vous: j'ai travaillé. Je ne suis pas comme les autres hommes : je fais la part de la fatalité. Même dans votre chute je vous regarde comme l'âme la plus généreuse, comme la plus digne et la plus noble créature que le sort ait jamais frappée. Ce n'est pas moi qui me réunirai aux autres pour accabler une pauvre femme terrassée. Personne n'aurait le droit de vous jeter la première pierre, excepté moi. Si quelqu'un la jette, je me mettrai devant [1].

Ainsi vont leur vie et leur amour, faits d'exaltation et de détresse, de joie et d'amertume, de confiance et de désespoir, de rayons et d'ombres, d'effusions lyriques et de dettes criardes, de voluptés et de querelles. Une scène de violences est suivie d'une scène d'amour, que de nouveaux orages suivent. « Je ne trouve pas de mots, écrit Juliette, pour vous dire mon regret, mon repentir, mon désespoir de tout ce qui s'est passé ce soir, je n'en excepte pas vos torts. Je vous en demande pardon comme des miens. Je vous demande pardon d'avoir consenti à vous appartenir après ce qui s'était passé entre nous. J'aurais dû prévoir ce qui devait arriver, ce qui est arrivé... » Quand elle lui écrit cette lettre, il est une heure du matin, il vient de partir et il y a eu entre eux de tels mots échangés, des reproches et des injures, que, l'âme tendue, elle est inquiète de son retour chez lui, du trajet pénible, d'une défaillance possible. Rassurée par le temps écoulé, elle songe avec une amère tristesse que la répétition de ces « scènes affligeantes » lui fait une « position gangrenée » et c'est alors que, « coupant à travers son âme et sa vie », elle projette le départ pour Saumur et pour l'étranger [2]. Mais une douce

1. Inédit.

2. Guimbaud, *op. cit.*, p. 268-270.

caresse l'arrête, une musique d'amour passionné et tendre, — celle que son amant, reconquis et repentant, va écrire tous les soirs, avant des séparations moins tumultueuses, et en hymne d'amour reconnaissant, sur un carnet dont elle fait une chère relique.

Cette relique précieuse est passée directement de sa famille dans mes mains sans avoir connu, au milieu de la dispersion de tant de choses, les contacts salissants des ventes publiques. C'est un petit carnet en corne noire dont le premier plat porte le mot *Souvenir* incrusté en lettres d'or. Ses pages, ornées de délicieuses vignettes, sont des *Tablettes de Bals et de Soirées* avec la succession des mois et des jours. Acheté par lui pour elle, ou peut-être par elle avant lui, il n'a pas servi aux bals et aux soirées, qu'ils ont délaissés l'un et l'autre, et il devient le reliquaire où, sans emphase, sans cris de génie, sincère et simple, amoureux et heureux, il écrit, en présence de son amie, avant de rentrer chez lui, les pensées que sa passion satisfaite lui inspire. Toutes inédites, elles s'ouvrent par une déclaration générale qui leur donne leur vrai caractère et fixe leur intention commune :

Sur ce livre tous les jours de l'année diffèrent entre eux par la saison, par le mois, par la semaine, par la date. Dans mon cœur ils ne diffèrent pas. Ce qui les remplit, vois-tu, c'est ton nom, c'est ta pensée, c'est ton image, c'est toi présente, c'est toi absente. Sur le premier jour de l'année j'écrirai je t'aime, sur le dernier je t'adore [1].

Les cinq premières pensées n'ont pas de date. Elles ont dû suivre, pour la réparer et pour la faire oublier, la scène du mois d'octobre après laquelle Juliette eut la mauvaise inspiration de brûler les lettres d'amour de Victor Hugo, dont elle avait mal interprété un mot en lui donnant un sens injuste. Le poète ne se consola pas aisément de cette destruction sacrilège. Il avait mis dans ces lettres ses entrailles et son sang, sa vie et sa pensée pendant six mois. Son cœur n'avait jamais rien écrit de plus vrai et de plus profondément senti. C'était

1. Inédit.

comme un sillon de sa vie qui avait été anéanti par un geste de colère. Il en gémissait amèrement. Était-ce parce que ces lettres portaient le témoignage d'un amour dont il voulait la révélation dans un temps où elle ne pourrait plus briser le cœur de personne? Il y a des raisons de le croire. Mais je pense aussi qu'il les savait belles, passionnées, éloquentes, dignes de vivre, et qu'on ne se console pas aisément, même quand on est un génie abondant en chefs-d'œuvre, d'en perdre stupidement quelques-uns. S'il ne remplaçait pas les lettres brûlées, le carnet exprimait en formules brèves la passion dont elles débordaient :

Je t'aime. Je baise tes beaux yeux pour les faire bien dormir.

***

La nuit, tu dors ; moi, je veille : rêve de moi, je pense à toi.

***

Écoute-moi, ma bien-aimée : la perle se cache au fond des grandes mers, le véritable amour au fond des grands cœurs.

***

Le plus grand bonheur de la vie, c'est l'amour ; le plus grand malheur de la vie, c'est l'amour. Voilà pourquoi, ma Juliette, quand je te regarde, j'ai si souvent tout à la fois un sourire sur la bouche et une larme dans les yeux.

***

Être haï des cœurs méchants, être aimé d'un cœur bon, voilà la vie complète. Ne crains pas la haine si tu as l'amour [1].

A partir d'ici les pensées sont datées.

1. Pensées inédites.

Si tu pouvais lire dans mon esprit, tu y verrais que je t'aime ; si tu pouvais lire dans mon âme, tu y verrais que je t'aime ; si tu pouvais lire dans mon cœur, tu y verrais que je t'aime. Pour mon esprit tu es charmante, pour mon âme tu es céleste, pour mon cœur tu es bonne. Il y a en toi une femme dont je baise les pieds et un ange dont je baise les ailes. (29 novembre.)

***

Tes caresses me font aimer la terre; tes regards me font comprendre le ciel. (3 décembre.)

***

J'aime mieux un sourire de toi que tous les cantiques. J'aime mieux l'amour que la religion. J'aime mieux un baiser qu'une prière. Dieu ne remplit que l'âme, une femme remplit le cœur. (4 décembre.)

***

Je te définirais d'un mot, ma pauvre amie : un ange dans un enfer. (7 décembre.)

***

Quand tu me regardes, je voudrais remplir mon âme avec les douces pensées que je vois dans tes yeux. (10 décembre.)

***

Une étoile au ciel et toi sur la terre, c'est la même chose. (10 décembre.)

***

La beauté, tu l'as; l'intelligence, tu l'as; le cœur, tu l'as. Si la société t'avait traitée comme la nature, tu serais bien haut. Mais ne t'afflige pas; la société n'aurait pu te faire que reine, la nature t'a faite déesse. (14 décembre.)

***

Quand tu souffres, je voudrais avoir le remède qui fait dormir; quand tu pleures, je voudrais avoir la parole qui fait sourire. Ton beau corps ne devrait pas connaître la maladie ; ta belle âme ne devrait pas connaître la douleur. Tu es faite pour aimer. Tu es faite pour faire du bien aux choses qui t'entourent et non pour que les choses qui t'entourent te fassent du mal. Oh! moi, je t'aime, je donnerais le ciel que je vois sur ma tête pour le ciel que je vois dans tes yeux. (18 décembre).

***

Si je t'écrivais toutes les pensées que j'ai dans l'esprit, cela ferait des volumes. Si je t'écrivais tous les sentiments que j'ai dans le cœur, cela ne ferait qu'une ligne : Juliette, je t'aime !

***

Il y a deux choses charmantes dans tes beaux yeux quand tu souffres : le regard d'un ange et les larmes d'une femme. (27 décembre) [1].

Quand on égrène ce chapelet d'amour, on ne peut manquer d'observer qu'il développe surtout des consolations. Qu'avait donc fait Juliette pour être ainsi malheureuse, pour être haïe, pour verser tant de larmes, pour toujours souffrir? Belle et adorée par un poète de génie, que manquait-il à son bonheur? Non dépourvue de talent, elle s'en croyait peut-être plus qu'elle n'en avait, et elle rêvait des succès de théâtre, dont Victor Hugo, aveuglé par la passion, ne la détournait pas. Il lui avait promis un rôle important dans une pièce nouvelle pour la récompenser de l'abnégation qu'elle avait montrée en acceptant un personnage effacé dans *Lucrèce Borgia.* La loyauté de sa parole, l'ardeur de son amour et le passé de Juliette lui inspirèrent dans *Marie Tudor* le rôle de Jane qu'il

1. Pensées inédites.

lui destinait pour servir de partenaire à mademoiselle George. Les répétitions furent orageuses. Mademoiselle George et Bocage furent froidement impertinents à l'égard de la malheureuse Juliette, qu'ils traitaient moins en camarade qu'en intruse, et il fallut toute l'énergie de Victor Hugo pour lui maintenir, à travers toutes sortes d'incidents, son rôle jusqu'à la première représentation (6 novembre 1833). Celle-ci, marquée par un succès pour la pièce, fut pour elle un désastre. Les incidents des répétitions, connus et commentés, avaient créé une atmosphère hostile. Dans la lutte des deux femmes, de Jane et de Marie, « de la gazelle contre la panthère », disait Victor Hugo, de mademoiselle Juliette et de mademoiselle George, ce fut la panthère qui l'emporta. La gazelle ne reparut pas sur la scène à la seconde représentation. Victor Hugo lui écrivit une lettre admirable pour la consoler et pour la rassurer. Il lui promettait l'avenir, les salles croulant sous les applaudissements, le succès, la gloire, l'immortalité. Mais ces belles phrases, que l'amour inspirait, étaient démenties par l'injustice d'une réalité brutale. Méconnue, Juliette souffrait et pleurait.

Et les créanciers, impitoyables, frappaient à sa porte. Elle eut recours aux usuriers. Ses meubles saisis furent vendus. Lasse d'expédients inutiles et rebutée par des appels infructueux, elle dut avouer à Victor Hugo, dont la générosité avait épuisé les ressources, sa situation désespérée. Ce fut une crise terrible, aggravée par les souvenirs, qui hantaient le poète, de sa vie amoureuse. Affolée, poursuivie, elle tenta de se sauver en recourant à l'un de ses anciens amants, Alphonse Karr, toujours débiteur envers elle des sommes assez importantes qu'elle lui avait avancées. Non pas qu'elle pût espérer le remboursement immédiat et intégral de la somme qu'il lui devait, mais elle songea à lui faire obtenir un emploi propre à assurer, par acomptes, sa libération progressive. Ce fut Victor Hugo qui trouva cette place, à Marseille, et sans doute dans un journal. Occupé à Paris, où il avait ses habitudes, ses relations, son travail et sa maîtresse, Alphonse Karr parut ou ne pas comprendre ou ne pas vouloir. Sans dire ni oui ni non, il ergota pour éluder une proposition gênante. Irritée, Juliette prit la plume, mais écrivit-elle spontanément ou sous

la dictée de Victor Hugo ? J'en laisse juges ceux qui vont lire sa lettre, dont j'ai le brouillon écrit de sa main.

Je voulais vous écrire ce matin ; obligée de paraître aujourd'hui en police correctionnelle, je ne puis vous écrire que ce soir.

Vous n'avez compris ni ma lettre ni ma démarche ; moi, hier, je ne vous ai pas compris non plus ; j'ai été tellement étonnée de la manière dont vous avez pris cette affaire que j'ai gardé le silence. Ce silence, il importe que je vous l'explique aujourd'hui.

Il y a deux choses dans cette affaire, il y avait deux choses dans ma lettre : occasion d'être utile à moi, et d'être utile à vous.

Vous n'avez pas compris cela. Vous avez accepté pour m'être utile à moi seulement, *disiez-vous, vous souciant d'ailleurs fort peu, vous personnellement, des avantages qui vous restent dans nos conventions, paraissant en outre peu charmé du voyage et plus ou moins inquiet de ce que vous appeliez le patronage. Enfin vous avez semblé n'accepter que par générosité pour moi, et comme un homme qui attend de la reconnaissance.*

Il importe de bien vous fixer. Dans cette occasion je ne crois pas que s'il y a générosité de l'une des deux parts, ce soit précisément de la vôtre. Je regrette que vous n'ayez pas senti de vous même que si l'un de nous deux peut demander à l'autre de la reconnaissance, ce n'est pas vous, c'est moi.

Je suis fâchée de vous le dire, mais il le faut pour ma dignité et pour la vôtre. Vous, honnête homme, vous êtes engagé de deux manières envers moi. Vous avez à faire honneur à deux choses : à un devoir, à une dette.

Une dette, *je souligne ce mot à dessein, une dette matérielle, dont j'ai les preuves entre les mains ; je ne vous les envoie pas parce que je ne doute pas qu'elles ne soient également dans votre mémoire. Cette dette, si l'on voulait tout additionner, dépasserait de beaucoup la somme que je suis contrainte de réclamer de vous. Vous le savez bien.*

Cette dette, je regrette pour vous que vous ne m'en ayez pas parlé de vous-même hier. Cela m'eût épargné le déplaisir de vous écrire cette lettre, et cela eût posé notre double situation dans cette affaire d'une manière plus digne pour vous et pour moi.

Cette dette; depuis dix mois que ma détresse augmente chaque jour, que je suis accablée de poursuites qui vont jusqu'à vendre mes bas et mes chemises place du Châtelet, que sous les charges énormes qui pèsent sur moi j'épuise en preuves de toutes espèces le dévouement d'un homme dont le désespoir aujourd'hui est d'être réduit à l'impossibilité de m'aider, — cette dette, depuis dix mois, dis-je, moi misérable, vous peut-être heureux, vous ne vous en êtes pas souvenu et je ne vous l'ai pas rappelée.

Je ne vous l'aurais jamais rappelée même, dans quelque extrémité que je me fusse trouvée, s'il ne s'était pas présenté tout d'un coup, comme un bonheur inespéré tombé du ciel, l'occasion dont je vous ai entretenu hier, c'est-à-dire un moyen de vous être utile à vous tout en m'étant utile à moi, un moyen de vous servir en me servant. Comprenez-vous maintenant?

Je vous rends un service en vous offrant un moyen facile de gagner une somme assez forte dans un voyage d'agrément. Ceci est un service, mais ce qui en est un plus grand encore selon moi, c'est de vous donner le moyen d'acquitter envers moi tout à la fois votre devoir et votre dette. Et en vérité il me semble qu'il y a longtemps que cela devrait vous peser, il me semble que vous devriez savoir gré à n'importe qui, à plus forte raison à moi, de vous offrir un moyen, tout ensemble si commode, si agréable et si noble, de vous libérer moralement et matériellement envers moi.

Comprenez-vous maintenant que c'est moi qui dans cette occasion vous rends service et que c'est vous qui me devez de la reconnaissance? Il importe, pour me fixer sur ce que je dois penser de vous, de savoir si vous l'entendez ainsi, et il importe que vous n'acceptiez ce que je vous ai proposé hier que si vous l'entendez ainsi.

Vous sentez que je ne puis consentir à un air de fausse générosité qui déplace nos situations, la mienne et la vôtre, et que la vraie générosité chez vous serait de reconnaître que dans cette circonstance le service rendu vient de moi.

Répondez-moi quatre lignes à ce sujet.

Mais, que vous persistiez à accepter ou non, que le comité de Marseille puisse vous nommer ou non, est-ce que vous ne sentez pas le besoin de me fixer sur ce que je dois faire à l'échéance du billet du médecin dont je vous ai montré la lettre hier? Vous

savez quand et comment et pour qui *a été contracté cet engagement. Je n'ai pas ces trois cents francs ; je n'ai aucun moyen de les avoir d'ici au 14 décembre. Le billet sera protesté s'il n'est pas payé à l'échéance et une nouvelle saisie sera faite chez moi. Songez-y et répondez-moi encore un mot à ce sujet.*

Je sens le besoin de vous le répéter, je ne m'adresse à vous qu'après que l'homme dont je vous ai déjà parlé dans cette lettre a épuisé pour moi toutes ses ressources d'une manière qui vous surprendrait si vous en connaissiez les détails. Il ignore complètement tout ce qui se passe entre nous en ce moment, excepté le fait matériel de la place que je lui ai demandée pour vous, que beaucoup d'autres lui demandaient et qu'il s'est empressé de me donner en tant que la chose dépend de lui. J'ai cru vous honorer en vous proposant le partage que je vous ai proposé ; quant à lui, il n'en sait rien.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. C'est le résumé de ma lettre. Comprenez-vous que vous avez déplacé hier la question entre nous ? Acceptez-vous avec joie le service que je vous rends et êtes-vous heureux que j'aie trouvé moyen de vous dispenser de la reconnaissance en vous mettant à même de m'en rendre un de votre côté? Êtes-vous décidé, pour ma responsabilité vis-à-vis du tiers que nous ne nommons pas, à faire de votre mieux pour remplir les conditions de la place et sentez-vous que toutes ces objections de patronage, etc., sont choses bien petites et bien mesquines en présence d'une situation comme la vôtre et comme la mienne?

J'attends de vous en réponse à toutes ces questions un oui, *un oui sans rectriction et sans hésitation qui honorerait votre loyauté* [1].

Quoi qu'en dise la lettre, le tiers qui n'était pas nommé, et dont le patronage déplaisait à Alphonse Karr, avait fait autre chose que de trouver la place ; il avait dicté la lettre, Juliette avait tenu la plume et elle avait signé, mais c'est Victor Hugo qui avait rédigé cette formidable mise en demeure. J'ai lu des centaines de lettres de Juliette Drouet : il y a de l'esprit, de la minauderie, de l'émotion, de la tendresse, de l'éloquence, et souvent des trouvailles d'expression pour tra-

1. Lettre inédite.

duire l'ardeur d'une passion qui était devenue une sorte d'adoration cultuelle. Mais je n'en sais pas une qui ait cette puissance, cette dialectique serrée, cette argumentation pressante, cette logique irrésistible, ou plutôt si j'en sais une autre, on verra sans tarder que toutes les deux ont la même origine, le même auteur et que l'une et l'autre rappellent, sans qu'on puisse s'y méprendre, les procédés de discussion, la vigueur d'analyse et la force de style employés par Victor Hugo dans sa plaidoirie devant le tribunal de commerce sur l'interdiction de : *Le Roi s'amuse.*

Serré à la gorge par un adversaire qui ne le lâche pas, Alphonse Karr se débat comme il peut. J'ai réussi à retrouver ses réponses, que Juliette avait conservées, mais que la liquidation de la succession de son héritier avait dispersées. Ainsi le dossier est complet. Je ne me serais pas décidé à remuer ces cendres éteintes si, d'une part, Juliette n'avait gardé, classé, légué toutes ces pièces et si, d'autre part, le pamphlétaire des *Guêpes* et l'auteur témérairement indiscret du *Livre de Bord* pouvait mériter quelque ménagement. C'est assez s'acquitter envers lui que de lui donner la parole dans sa propre cause. Voici sa réponse :

Que ce soit à tort ou à raison, votre lettre me blesse. J'ai accepté avec empressement une occasion de vous être utile. La reconnaissance que je vous dois et que je suis loin de nier me pèse en effet du jour où vous me la rappelez avec cette sécheresse et je vous remercie sans restriction *de l'occasion que vous m'offrez de m'acquitter.*

Jusqu'ici, aussi pauvre, plus pauvre que vous, j'ai souffert plus que vous peut-être, et mes pauvres meubles ont été saisis. Souvent j'ai pensé à tout ce que vous croyez devoir me dire et si dans ma vie sans intérêts, j'ai quelquefois désiré un sort plus heureux, vous étiez pour beaucoup dans ces désirs, mais alors je n'aurais pas compté les procédés, j'aurais fait pour vous tout ce qui aurait dépendu de moi.

Il est triste pour vous et pour moi que du jour où vous ne m'aimez plus, vous ne compreniez plus ni mon caractère ni mon cœur.

Pour ce qui est de l'utilité personnelle que vous voulez que je

trouve dans cette affaire, il me faut peu pour vivre et le peu que je gagne me suffit en m'imposant quelques privations. J'ai à Paris des intérêts prochains et aussi des affections *qu'il m'est pénible de quitter, mais votre lettre d'aujourd'hui fait disparaître tout cela et je vous suis très reconnaissant de l'occasion, non de gagner un argent dont je peux me passer, mais de m'acquitter envers vous.*

Pour ce qui est du patronage *que j'ai paru craindre, j'ai eu tort d'en parler parce que je ne dois pas douter de moi à ce point.*

Je ne puis répondre à cette demande un peu trop pédagogique sur la manière dont je remplirais les fonctions que j'ai acceptées, — ce sont des choses qui me regardent au moins autant que l'homme que vous ne nommez pas.

Je suis décidé, comme je vous l'ai dit, sans hésitation. Si vous avez besoin de plus que vous ne m'avez dit, parlez. Vous me donnez des leçons avec si peu de ménagement que je dois vous dire aussi qu'il eût été plus noble de votre part de me rendre les lettres auxquelles vous faites allusion. Excepté cette affaire, je suis sans ressources *plus que je ne le saurais dire.*

J'accepte sans hésitation, non pour l'argent qui me reviendra puisque je vous offre de vous faire l'abandon de tout ce qui me restera, non cependant pour vous rendre service puisque vous m'en refusez le plaisir, mais pour me rendre à moi-même le service important de m'acquitter envers vous.

Adieu, Juliette, songez à votre lettre, à ce qu'elle a de blessant pour moi, songez au passé, songez que je vous ai aimée malgré tout. J'ai fait un livre où je parlais de vous comme je croyais vous comprendre. Lisez-le. Il s'appelle Une heure trop tard. *Je crains de m'être trompé. J'attends un mot de vous* [1].

Le mot ne se fait pas attendre. Il ne semble pas, à la façon dont il a, sans le nommer, parlé de Victor Hugo, qu'Alphonse Karr ait soupçonné son rôle dans cette correspondance. Je doute qu'autrement il eût pris ce ton avec lui. Il n'était vraiment pas de taille. Jugez-en par cette réplique, où l'on sent une griffe impitoyable qui ne lâche pas son morceau.

1. Lettre inédite.

Monsieur,

Ma lettre vous a blessé : la vôtre me blesse encore plus.

Que voulez-vous que je pense en effet d'une lettre où chaque mot détruit l'autre? Vous dites que le peu que vous gagnez vous suffit *et vous ajoutez que* vos meubles sont saisis. *Vous dites que vous pouvez* vous passer de ce peu d'argent que je vous offre l'occasion de gagner *et vous ajoutez que vous êtes* sans ressources. *Vous dites qu'il n'y a aucune* utilité personnelle *pour vous dans ce voyage et vous ajoutez que vous êtes plus* pauvre que moi. *Si vous êtes* plus pauvre que moi, *vous deviez avoir bien besoin du service que je vous rendais.*

Ce service, je ne veux pourtant pas vous l'imposer. Je ne veux vous enlever ni à vos intérêts ni à vos affections. Je pensais que vous accepteriez avec joie, vous acceptez autrement, et votre lettre où vous me remerciez sans restrictions *est* pleine de restrictions.

C'est donc à vous de voir et de me dire si je puis dignement à mon tour accepter votre acceptation.

Si ce voyage vous est à ce point pénible, dites-le moi. J'attends de vous que vous m'indiquerez en même temps quels autres moyens vous comptez employer pour cette restitution *que je n'ai réclamée de vous, le ciel le sait, qu'à la dernière extrémité et en particulier pour ce fatal billet dont l'échéance est si prochaine et dont vous ne me parlez pas.*

Je vous avoue que votre lettre m'a blessée profondément.

Il y a bien des choses qui resteront à jamais entre nous, dont le secret ne sera jamais connu que de nous deux et sur lesquelles j'en appelle tranquillement à votre conscience.

J'ai été toujours présente à votre esprit, dites-vous, et depuis dix mois que j'ai descendu tous les degrés du malheur jusqu'à la vente publique en place du Châtelet, jusqu'à la traduction en police correctionnelle, vous qui gagnez assez pour vous suffire à vous-même, *vous qui avez un bras et une plume, vous qui êtes de plus d'une façon mon débiteur, croyez-vous avoir bien fait tout ce que vous deviez envers moi? Sans chercher à me voir, d'autres ont cherché à me servir. Vous pouviez me servir, vous, de vingt manières. L'avez-vous fait? Je ne vous ai rien demandé, vous le savez, mais ne deviez-vous pas tout m'offrir? Dans une*

occasion récente où toute ma vie, tout mon avenir, étaient en question, où votre influence pouvait beaucoup pour moi, ne m'avez-vous pas complètement abandonnée? Je vous dévoile ici une plaie bien cachée et que j'ose à peine m'avouer à moi-même. Mais dans le secret de mon cœur, sans en rien dire à qui que ce fût, j'avais compté sur un mystérieux appui dans cette occasion, sur un ami qui voudrait concourir à ce qu'un autre ami essayait de faire pour moi ; cet appui, cet ami, c'était vous. Vous m'avez manqué.

Maintenant comprenez-vous que tant de choses que j'ai dû dévorer et sur lesquelles les convenances me forcent à me taire aient mis de la sévérité et, comme vous dites, de la sécheresse dans mes paroles? Comprenez-vous que vous n'avez pas fait pour moi ce que vous deviez faire comme vous deviez le faire? Comprenez-vous que je souffre plus en vous écrivant ces lettres que vous en les recevant? Voulez-vous en effet m'aider dans ma détresse, et m'aider comme un homme doit aider une femme, simplement, loyalement, noblement, sans fausse générosité et avec un vrai dévouement? Voulez-vous qu'après tout, et tout séparés que nous sommes, nous soyons amis? Voulez-vous réparer le passé, y compris la lettre que vous m'avez écrite ce matin?

Cela dépendra de la réponse que vous ferez à celle-ci.

Je l'espère digne de vous et de moi [1].

Non, vraiment, si intelligente qu'elle fût, et même sous l'empire de l'indignation et de la colère, Juliette n'était pas capable de trouver de tels accents. Il fallait à ses côtés, derrière elle, dictant pendant qu'elle tenait la plume, un homme de pensée, de dialectique et de style. Ces deux lettres terribles ne peuvent être que de Victor Hugo : elles sont de lui. Blâmera-t-on son rôle? J'avoue, pour ma part, que je m'interdis de le juger sévèrement. Malgré tous les sacrifices qu'il a faits et qui ont épuisé ses ressources, la situation de Juliette est désespérée. La malheureuse femme, amoureuse de son poète, qui n'est pas riche, a abandonné son prince, elle a renoncé à sa vie de luxe, mais ses dettes la poursuivent, et elle est tra-

1. Lettre inédite.

quée. Un homme, qui fut son amant, lui doit de l'argent, *de l'argent prêté*. Elle lui demande de travailler pour s'acquitter envers elle, et elle lui en offre le moyen. Faut-il, pour l'excuser, plaider la circonstance atténuante de la contagion romantique? Je ne le crois pas. Toute femme, sans doute, en tout temps, aurait eu recours à un appel semblable et elle eût invoqué son propre débiteur pour faire face à ses créanciers. Ses lettres sont un cri légitime. Dès lors, pourquoi Victor Hugo ne l'eût-il pas aidée à le pousser et à lui donner toute sa force? C'est un service que la détresse affolée de Juliette a sollicité. Pouvait-il le lui refuser? Même s'il l'a offert, je ne trouve pas que son rôle soit blâmable, puisqu'il a fait, de par ailleurs, tout ce qu'il a pu pour arracher Juliette à l'affreuse situation contre laquelle elle se débat désespérément.

Alphonse Karr réplique. L'occasion à laquelle Juliette avait fait allusion, celle où sa vie et son avenir étaient en jeu, et où elle reprochait à son ancien ami de l'avoir abandonnée, ne pouvait être que la première représentation, toute récente, de *Marie Tudor*. C'est là-dessus qu'Alphonse Karr s'explique, tout d'abord, dans une lettre dont le timbre de la poste porte la date du 9 décembre 1833 :

Dans plusieurs journaux j'ai empêché des attaques ; dans quelques-uns, j'ai encouragé des éloges ; dans un journal, le Journal de France, *le seul où j'écrive quelquefois, j'ai fait l'article* moi-même.

Vous m'avez fait une proposition ; je l'ai acceptée. Je n'ai rien à vous dire de plus.

Les contradictions que vous me reprochez ne sont qu'apparentes. J'ai seulement voulu vous faire voir que je n'ai pas plus de courage pour mes affaires que pour les vôtres.

Je n'ai su vos malheurs que depuis peu de temps. Depuis sept mois je n'en ai passé qu'un à Paris et on a toujours évité de me parler de vous.

Faites une chose qui ne vous coûtera pas beaucoup : formulez nettement. Vous m'avez parlé de plus de deux mille francs : veuillez m'expliquer cela en chiffres. A cela seulement je répondrai ; à cela seulement je dirai ma pensée entière [1].

1. Lettre inédite.

Trois jours après, le 12 décembre, Alphonse Karr transmet à Juliette une lettre du secrétaire de M. de Girardin, lui refusant des avances qu'il a sollicitées. Il écrit en marge : « J'arrive de la campagne. Je croyais trouver une réponse de vous. Que signifie cela? Rien ne me réussit. Voici une lettre qui vous montrera les efforts infructueux que je fais. Je vais tourner mes efforts ailleurs. Cette lettre que je vous envoie m'afflige ; on me donne de l'espoir pour la fin du mois. »

Soit que le ton de ces lettres l'ait découragée, soit qu'elle ait trouvé le moyen de se tirer autrement d'affaire, Juliette ne répond pas. Et c'est Alphonse Karr qui le 23 décembre se rappelle à elle, et qui s'explique sur une lettre antérieure, qu'il n'avait pas reçue en temps utile :

Comme j'ai répondu régulièrement à vos lettres, je ne vois pas précisément ce qui vous a empêché (sic) *de répondre à une, dont j'attendais la réponse, vous disais-je, pour dire à mon tour ma pensée entière; j'attends cette réponse. Néanmoins je réponds à un billet de vous que je trouve chez moi, où je n'ai pas paru depuis quelques jours. Voyez, ma chère enfant, les frais de voyage pour aller et venir et les dépenses du séjour : que restera-t-il? Et pour cela il me faut abandonner une entreprise dont le succès peut être profitable, entreprise pour laquelle j'ai pris des engagements, et qui exige ma présence à Paris. Si cette entreprise a quelque succès, et cela ne peut être décidé qu'à la fin de l'hiver, tout ce qui me viendra de bénéfices à cette époque et plus tard est à votre service. Dans un mois et demi, j'aurai d'autre part fini un livre, il me reviendra peut-être alors un peu d'argent; nous partagerons. Donnez-moi l'adresse de M. Vidal; je le verrai. S'il veut entrer en arrangements avec moi, je vous débarrasserai de cette affaire.*

Adieu, Juliette. Je suis affligé que par conseils ou autrement vous n'ayez pas gardé avec moi le ton affectueux qui convenait [1].

(A suivre.)

LOUIS BARTHOU

1. Lettre inédite.

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE[1]

UN FRONT

TERRESTRE, MARITIME, AÉRIEN

Nord de la France. — Hiver-été 1917.

Rien de précis ne sera livré sur ce secteur de la grande guerre où, sous la triple forme, l'énergie des Alliés et des Allemands se manifeste à coups redoublés. Tout là-haut, dans le nord de la France, on entend les tumultes de l'artillerie ; la brise de mer traîne au rivage l'appel des naufragés ; au sein de l'atmosphère, glissent les oiseaux à hélice, artilleurs des nuages.

Parmi les convoitises germaniques, cette province française était sans doute la plus âpre. Le crampon de fer qui se piquait à Bagdad devait s'accrocher à Calais. Bagdad est perdue, Calais est encore à prendre.

Il fallait aux Allemands ce môle du cap Gris-Nez, projeté entre Manche et mer du Nord ; ils désiraient les bons ports de cette côte, afin que le détroit, devenu boulevard allemand, pût étrangler l'Angleterre par un garrot de mines et de torpilles... La lumière de Griz-Nez est encore française...

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier et du 1er août 1918.

Mais, par la rage ennemie et la constance alliée, cette plantureuse province est devenue le théâtre le plus dramatique de la guerre. Toutes les tragédies coucourent à son martyre. La formidable pression terrestre l'étouffe ; chaque semaine, chaque journée, quelque atroce aventure de mer jette à ses plages des corps déchiquetés par l'explosif sous-marin. La ceinture de métal enfoncée dans la terre par la rafale infinie des canons se prolonge sous l'eau par la ceinture métallique des navires coulés. Si chaque aéroplane laissait une trace au ciel, les enchevêtrements en formeraient une voûte sans créneaux, et tous les points de cette voûte, à un moment de hasard, auraient été témoins de la mort ou l'eussent laissé choir.

Car la guerre présente est devenue celle du hasard. L'on ne se bat plus dans l'exaltation de frapper un adversaire réel ou d'être tué par lui. Immobile, ignorant, l'on réfléchit aux trajectoires aveugles, aux corps anonymes, qui peuvent assommer dans la tranchée, le bateau ou la maison. C'est une semaille de destruction, de la mort par probabilités, c'est la hideuse métaphysique allemande débitée en obus et en torpilles.

Pour faire revivre quelques aspects de ce drame flamand, nulle présentation ne vaudra le récit d'une journée, prise au hasard parmi toutes celles que vivent les aéronautes du centre des dirigeables. Les spectacles maritimes, aériens et terrestres se succèdent à leurs yeux dans leur monotonie variée. Toutes nouvelles leur parviennent, par les voies les plus directes. Ils ont ce privilège de n'être point terrés dans un trou de tranchée, ou emprisonnés dans la coque d'un bateau ; ils se trouvent témoins et protecteurs du plus formidable trafic qu'aura jamais créé l'humanité, celui qui lie la France à l'Angleterre ; ils voient passer tous les acteurs des gigantesques batailles de Flandre ou d'Artois.

***

Aux premières pointes de jour, aussitôt que de la clarté vient blanchir l'atmosphère, un groupe d'observateurs sort des cabanes, gonfle les petits ballons d'aérologie, les lâche,

et mesure sur des appareils spéciaux leur direction et leur vitesse. Les petits ballons coloriés montent, entraînés par la brise, secoués aux remous, et il faut bien de l'habitude pour ne point perdre, dans la lunette qui les suit, leur globe capricieux et diminuant. Enfin, ils s'engloutissent au sein des nuages, et la hauteur de leur disparition indique le plafond à partir duquel l'aéronaute sera aveugle.

Pendant qu'un calculateur détermine, d'après les éléments livrés par le petit ballon de baudruche, les humeurs variables du vent aux différentes altitudes, le commandant et les pilotes rapprochent ce résultat local des informations atmosphériques parvenues de l'extérieur. Par des moyens d'urgence, et plusieurs fois par jour, tout ce qui peut se savoir sur l'état du ciel, de la mer, des vents, des températures et pressions, depuis l'Espagne jusqu'à l'Écosse, et depuis l'Atlantique jusqu'aux Vosges, afflue aux écouteurs téléphoniques du centre. Sur des cartes d'ensemble tenues à jour, avec rigueur, les courbes de dépression, leur vitesse de marche, et la force des vents lointains, sont discutées méticuleusement.

Quand tout est clair et facile, la critique est vite faite, et l'ascension se décide sans ambages. De même, l'on n'hésite pas lorsque la tempête souffle, ou que les courbes météorologiques trahissent son imminence : il faut alors renoncer à monter. Mais que de scrupules, d'angoisses parfois, si les mesures prises au centre et les nouvelles de l'extérieur oscillent sur la limite du possible et du dangereux !

Décide-t-on de partir, et peut-être qu'avant une heure le dirigeable lancé au-dessus des eaux sera bouleversé par des vents plus puissants que lui, perdra ses moyens, et n'aura de ressources que dans une descente n'importe où, sur l'onde ou en rase campagne, au risque d'avaries majeures ou de destruction ; peut-être même sera-t-il entraîné vers le Nord ou vers l'Est, vers les ennemis, et descendu sans riposte possible par un fokker ou un canon... Décide-t-on de ne pas risquer la chance, et alors, quel remords si plus tard l'on apprend qu'un sous-marin, sur la patrouille manquée, a torpillé ou canonné quelque bateau dont notre présence eût assuré le salut.

Ce sont là problèmes journaliers, dans ces parages de mauvais vents et d'atmosphère changeante, de pluie, de

neige et de brume, où le pilote est toujours tenaillé entre le souci de préserver un matériel précieux et le désir d'accomplir son devoir tutélaire. Trop de témérité peut perdre un ballon qu'on ne pourra remplacer de sitôt. Trop de prudence fait le jeu du sous-marin, qui n'espère qu'un relâchement des patrouilles maritimes ou aériennes, afin de couler troupes et navires aventurés sur le Pas de Calais... Bien souvent, lorsque le savoir aérien, la conscience professionnelle, ont épuisé tous les oui et tous les non, et qu'à moins d'une sorte de révélation nul ne peut prophétiser l'atmosphère qui va suivre, l'on fait un acte de foi, un pile ou face mental, et l'on joue le va-tout.

L'ordre donné, tout le personnel du centre chemine vers le hangar ; il ne s'agit point ici d'un avion, léger et docile, que quelques mains adroites peuvent conduire sans fatigue sur le lieu de son essor, mais d'une encombrante machine, aux soubresauts inattendus qui exige presque toujours la totalité des bras disponibles, et, rétive, n'en ferait qu'à sa tête sans une manœuvre vigoureuse.

Le hangar fermé de partout ressemble à un caveau immense et frais. Quelques lampes électriques, perdues sur son revêtement neutre, y font des points blafards qui rehaussent la grisaille d'ensemble. Après un moment, l'œil s'accoutume à ces demi-teintes, et distingue les ballons, hôtes énormes de cette voûte, qui la remplissent presque entièrement, et dont les mouvements légers suscitent une sorte de plainte ininterrompue.

Car les grands ballons, au ventre gonflé d'hydrogène, gaz instable, ne connaissent pas, même au bercail, un seul instant de repos. La plus subtile variation du thermomètre ou du baromètre, celle que n'enregistrerait pas l'appareil le plus précis, dilate ou contracte le volume gazeux enclos dans la triple étoffe. Il n'y a jamais de halte aux tourbillons invisibles de la masse fluide, et il faudrait des yeux que nous ne possédons pas pour apercevoir les perpétuels renflements, les perpétuels retraits de l'enveloppe. Sur celle-ci, le réseau des cordages et des suspentes s'étire et frotte à chaque seconde ; la nacelle, obéissant aux variations de la force ascensionnelle du gaz, se soulève et retombe en gémissant doucement. Répercutés par l'acoustique du hangar clos, tous ces bruits

menus se composent en un soupir permanent, sorte de respiration du grand animal de vol qui est inquiet même au sommeil.

Les diverses équipes se partagent la besogne préliminaire. L'une ouvre la porte haute du hangar, et, à mesure que la terne lumière du matin pénètre par la fente grandissante, l'heureuse forme du dirigeable se dessine sur le pan de ciel découpé par l'ouverture. Les cocardes des gouvernails prennent un éclat atténué ; le drapeau tricolore flotte au premier souffle de brise qui vient caresser l'arrière du dirigeable voisin de la porte ; il apparaît tout moite de la fraîcheur nocturne qui s'est posée sur son front d'or ou d'argent.

Une autre équipe l'allège de tous les poids, des sacs de lest, qui retenaient au sol, pendant son inactivité, son désir d'ascension. Alors, suivant les filets aériens qui se faufilent sous le hangar, le ballon oscille ou se cabre par balancements subits. Toutes les lisières enlevées, il faut le maintenir solidement sur la terre ; pour peu qu'il se trouvât trop léger, il bondirait jusqu'au plafond et déchirerait son étoffe aux armatures supérieures de la voûte rude.

Le pilote, ses aides, vérifient dans la nacelle l'ordre et le bon état de toutes choses ; surtout, ils s'assurent de la pression du gaz à l'intérieur de l'enveloppe. Que ce soit à terre, ou pendant les vols, cette pression constitue l'éternel souci de l'aéronaute. C'est elle qui forme l'armature intérieure du dirigeable, sa solidité, son squelette. Qu'elle dépasse la valeur que lui attribuent la coupe du ballon, la résistance de l'étoffe, les conditions barométriques de l'atmosphère et toute l'enveloppe, trop tendue, se fatigue, se distend, se déchirera peut-être. Qu'elle soit inférieure à ce qu'il faut, voici qu'en un point ou à l'autre, l'enveloppe se plisse ou s'affaisse; le dirigeable ne possède plus cette rigidité nécessaire à l'enfoncement, à la progression sans danger au milieu du fluide extérieur ; il pourra subir des déformations, des plis qui parfois aboutissent à la grande rupture et à la chute.

Et aussi cet hydrogène, intact à l'époque du gonflement initial, se souille de seconde en seconde au cours des ascensions ou des repos. Quelque perfectionnée que soit la science des étoffes et de leurs enduits, la trame et la chaîne n'en

existent point dont la texture, l'imperméabilité empêchent le gaz volatil de filtrer par les pores et l'air dix fois plus lourd de s'insinuer dans l'enveloppe. Chaque litre de cet air mélangé au gaz réduit le pouvoir ascensionnel du ballon.

Lors du gonflement, le dirigeable, neuf pour ainsi dire, emporte très loin, très haut, un fardeau bien supérieur à celui qu'on escomptait : lest, essence, provision de bombes, forment un total qu'il soulève allègrement. Le pilote n'a nul souci pour un tel véhicule en pleine forme. Mais, à chaque sortie, à chaque sommeil sous le hangar, les innombrables filets d'air viennent empoisonner la substance du gaz. Il faut, progressivement, diminuer la provision d'essence, c'est-à-dire le chemin à parcourir ; et puis celle du lest, c'est-à-dire la hauteur à atteindre, c'est-à-dire la force offensive et les chances contre sous-marins.

L'on a beau faire entretenir au mieux l'hydrogène, le ballon est rongé de plus en plus par la maladie de l'air. Un jour enfin, pour autant qu'on ait réduit son chargement et ses moyens, il demeure presque collé au sol, s'en élève paresseusement et y retombe ; tout ce qui reste de force montante au gaz mélangé d'air ne suffit plus à soulever le poids de l'étoffe de la nacelle, des moteurs et des aéronautes. Le dirigeable est parvenu au moment d'une de ses morts.

On le dégonfle tout entier. Pendant quelques jours, plate et fripée, son enveloppe dort à terre comme un cocon sans chrysalide. Engouffrés comme des termites à l'intérieur de ce linceul informe, les tailleurs, les voiliers soudent chaque laize, et chaque couture de l'étoffe. Leurs aiguilles, leurs ciseaux réparent usures et trous ; du pinceau, ils étendent de nouvelles couches d'enduit sur les plaies dues au soleil, à la pluie, au frottement des agrès. Des instruments de traction éprouvent la résistance des tissus, et l'on remplace les bandes trop faibles ou décaties. Lorsque chaque millimètre carré a subi l'auscultation et la remise au point, lorsque ouvriers, pilote et commandant croient avoir pris toute mesure contre le microbe de l'air, alors l'hydrogène frais et pur est envoyé par torrents dans l'enveloppe. Par bosses et hernies, son afflux la boursoufle d'abord. Peu à peu, les nerfs de son élasticité soulèvent l'étoffe, l'arrondissent en carapace de tortue,

dressent les pointes, décollent du plancher son ventre qui s'en sépare enfin. Et quelques jours après, complètement gréé, ajusté, réglé, repeint, le dirigeable ressuscité, tel ce dieu hindou, n'attend plus que de vivre sa nouvelle réincarnation.

Entre le beau pouvoir ascensionnel du gonflement et les défaillances préliminaires de l'agonie, nombreux sont les jours de vitalité moyenne. C'est par un de ces matins-là que l'équipe de manœuvre détache les liens qui unissent le ballon à l'armature du hangar. Lorsque tout semble en ordre, on le sort au commandement d'un officier. Environnant la nacelle, deux rangées d'hommes en maintiennent à hauteur de ceinture les agrafes ou poignées de prise. Tout à l'avant et à l'arrière, quatre agrafes saisissent les cordages de manœuvre destinés à conduire sur le terrain le grand corps du dirigeable et à réprimer ses soubresauts. Une escouade de réserve se dispose à courir ici ou là, pour prêter main forte à telles équipes entraînées par la brise.

Car, dès que la pointe du ballon émerge du portail, comme quelque animal aveugle tâtant l'air au seuil de son antre, les premières rafales la soulèvent, l'enfoncent, la projettent sur les grands montants durs. A toute force de bras, les équipes doivent résister, quelquefois même attendre l'évanouissement de la rafale, sous peine de déchirures à l'enveloppe ou de déformations aux gouvernails délicats. Prudemment, avec des arrêts et des départs, la grande forme oblongue finit par se faufiler hors de sa tanière. Il s'agit de l'accompagner sans encombre, à bonne distance sur le terrain, loin de tous obstacles, en belle posture pour le vent régnant.

A peine le ballon est-il immergé tout entier dans l'atmosphère extérieure, la vitalité de son hydrogène se manifeste. Saisi par une vague de fraîcheur ou d'humidité insensible à l'épiderme des hommes, il se contracte. Le dirigeable s'alourdit. La nacelle bute à terre. Le puissant effort des équipes conductrices, aidé par un jet de lest, empêche que la carène ne se détériore en rabotant ou labourant le sol. Reçoit-il une caresse de chaleur, un fantôme de rayon solaire traversant quelque nuage moins épais, le gaz ragaillardi se dilate, tire vers le ciel tout l'appareil et tous ses cornacs ; les bras

hauts, ceux-ci s'appesantissent de toute leur masse aux cordes et la nacelle ; souvent même, ils sont soulevés du sol ; qui n'a pas les mains assez fermes ou l'esprit assez prompt retombe lourdement. Pour arrêter ce caprice, le pilote soupape quelques bouffées de gaz, et la machine redescend au niveau de manœuvre.

Cahin-caha, par bonds et chutes enrayées, embardées sous la gifle du vent, inclinaisons et redressements au début et en fin de risées, lubies qui font galoper l'escouade de secours entre l'avant et l'arrière, le dirigeable parvient au lieu marqué pour son essor. Pendant que les mécaniciens y essayent les moteurs, le pilote pèse son ballon.

Avant chaque départ, cette pesée constitue la grande besogne du pilote. Il se souvient des renseignements météorologiques survenus tout à l'heure, des vents dont le petit ballon de baudruche lui a prédit la rencontre ; par expérience aérienne, il sait quelle hauteur de vol sera plus favorable à sa patrouille du jour, celle où il verra bien, sera peu secoué, où le dirigeable a chance d'être plus manœuvrant. Le pilote connaît à fond son engin, son état de santé actuel, et le simple trajet du hangar jusqu'au point d'appareillage lui a suffi pour apprécier la disposition momentanée, l'entrain ou la torpeur. Le dirigeable est animal de sang. Il ne faut ni le contraindre, ni l'abandonner à sa fantaisie. Ou lui, ou l'aéronaute, sera le maître pendant la patrouille. Le bon aéronaute n'obéit jamais.

La certitude qu'on exige du ballon, c'est qu'au moment du « lâchez tout », il parte franchement, ni trop prompt, ni avec paresse.

Qu'il hésite et décolle languissamment, et peut-être, avant que ne soit atteinte l'altitude de sécurité, le vent l'aura plaqué sur le hangar, les collines, les clochers avoisinants, où nacelle et enveloppe s'abîmeront. Qu'il monte trop vite, son gaz trop dilaté n'aura pas le temps de fuir par les soupapes, distendra les tissus, et les fera peut-être éclater.

Pendant ce pesage, le pilote embarque ou débarque des sacs de lest, s'allège de bombes ou d'essence, tandis que les équipes de manœuvre, alternativement, lâchent et reprennent nacelles et cordages, afin que l'on juge, par faux départs, de

l'allure prochaine à l'essor. Il n'est pas de jours consécutifs où la pesée soit identique. Dans un même jour, il n'est pas de jour où ses résultats soient semblables. Un degré de baromètre, un degré de thermomètre, l'approche d'un brouillard, la fin d'un vent, modifient tout ensemble et le poids du ballon et sa force portante.

L'on doit accorder chacun des éléments qui correspondent à ces variations tenues. Ainsi, dans un orchestre, les violons se raccordent avant chaque morceau. Encore, par la diabolique instabilité de l'atmosphère, n'est-on jamais sûr que les plus prudents pesages ne seront point démentis avant quelques minutes[1].

— Lâchez tout !

Dans les équipes, les mains s'ouvrent. Le ballon quitte le sol correctement. Les gouvernails mis à la montée, l'hélice

1. Un exemple numérique, illustrant les considérations précédentes, peut intéresser le lecteur.

Soit un zeppelin de capacité 50 000 mc. d'hydrogène. Il a été calculé pour les conditions atmosphériques moyennes : 15° de température ; 760 m/m de pression ; humidité normale. Dans ces conditions, il soulève environ un poids total de 55 tonnes représenté par : 1° armature métallique et étoffes ; 2° nacelle, moteurs, provisions, personnel, lest ; 3° *essence* ; 4° *bombes*.

Les deux derniers éléments représentent son pouvoir militaire. Admettons qu'il transporte 5 tonnes d'essence, permettant un voyage de 12 heures, et 5 tonnes de bombes, soit 10 bombes de 500 kilos.

Or, l'étude comparée des gaz, hydrogène et air, enseigne que :

1° Un abaissement de 1° de température augmente de 4 gr. le pouvoir ascensionnel du mètre cube, soit 4 kilos pour 1 000 mc., et 200 kilos pour le ballon de 50 000 mc.

2° Une élévation de 1 m/m de pression augmente de 1 gr. le pouvoir ascensionnel du mètre cube, soit 50 kilos pour le ballon de 50 000 mc.

Si donc le pilote choisit pour son voyage une température très basse et une pression très haute — 0° et 780 m/m, par exemple — conditions des nuits d'hiver avec vent sec et ciel pur ; il gagnera comme poids à emporter :

1° Par la température : 15 fois 200 kilos, soit 3 tonnes ;

2° Par la pression : 20 fois 50 kilos, soit 1 tonne.

Ce total de 4 tonnes peut être employé pour des bombes (8 en plus) : accroissement de pouvoir offensif ; ou bien pour l'essence : accroissement de la distance franchissable et attaque de points plus éloignés ; ou bien pour l'un et l'autre.

Ces notions simples élucident le terme : « Nuit à zeppelin ».

Il serait aisé de montrer les avantages de semblables nuits en ce qui concerne la hauteur que l'on peut atteindre, c'est-à-dire la sécurité de l'assaillant. Mais sans pousser plus loin, il suffit de se rappeler que l'idéal de l'aéronaute se résume ainsi :

Basse température ; haute pression ; atmosphère sèche.

embrayée, dressent sa pointe vers le ciel. Pendant que ceux qui restent à terre contemplent l'ascension heureuse et inclinée du grand cigare bien plein aux reflets d'or ou d'argent, le pilote voit diminuer toute chose dans une fuite silencieuse. Le champ d'appareillage s'agrandit en canton, le canton en département, et bientôt toute la terre visible semble aussi étendue que le ciel.

Un jour, glissent les dunes de Flandre ou les plats territoires du Calaisis ; le soir ou le lendemain, passent les molles ondulations du Boulonnais ou les falaises de Picardie. Après quelques minutes de vol, apparaissent l'étendue grisâtre de la Manche et la tristesse de ses reflets. Cette mer heurte la côte d'un perpétuel rebroussement d'écume. Autour du cap Gris-Nez, coin de France projeté dans les eaux mauvaises, l'on devine toujours, malgré le nivellement de l'altitude, les vagues méchantes et les courants redoutés des navigateurs. Tout comme les marins des grandes traversées parlent avec rancune des caps austraux, Horn et Bonne-Espérance, de même les pêcheurs et caboteurs, voire même les longs courriers, n'évoquent guère avec sympathie l'insociabilité de Gris-Nez. Ce carrefour des vents et des courants fait jaillir jusqu'au ciel ses néfastes tourbillons. A quelque hauteur qu'on le franchisse, des bourrasques rageuses et de grandes houles aériennes emportent et tourmentent le dirigeable qui se cabre, s'enfonce, roule et oscille ainsi qu'une coquille sur la mer furieuse. Instinctivement, l'on examine les câbles qui suspendent la nacelle à l'enveloppe. Encore que l'on sache avec quelle exactitude leur résistance a été calculée, il est impossible de ne point les trouver très minces. Mais ils ne cassent jamais. Tout au plus, pendant les oscillations de la nacelle, lancée à droite et à gauche comme un pendule, le pilote entend-il les frottements, les chocs très légers des câbles sur l'enveloppe ; répercutés dans cet énorme vaisseau qui forme caisse résonnante, ils y font un bruit sourd et roulant comme les fracas du tonnerre ; il faut de l'habitude pour distinguer ces plaintes du ballon de la réalité d'un orage.

D'ailleurs, en peu d'instants, la frontière de l'onde est franchie et le dirigeable aborde la zone marine où des vents réguliers, quoique forts, facilitent la stabilité de route et

d'assiette. C'est le royaume de la patrouille ; c'est le champ clos de la bataille sans merci entre l'ennemi sous-marin et la communication franco-anglaise.

L'on survole en ces parages un vrai boulevard de trafic. Qui se douterait qu'à quelques milles de là les Allemands ont accumulé tous les moyens de destruction maritime? Dans son bateau, le passager de guerre, au départ, pendant la traversée, à l'arrivée, soupçonne sans doute le formidable mouvement qui joint les deux rivages amis. Mais il n'en voit que deux ports, et n'en observe qu'une ligne. De là-haut, par temps clair, l'éventail de liaison apparaît tout entier : Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe et toutes les étapes intermédiaires ; la Tamise, Douvres, Folkestone, Newhaven et les ports qui les unissent. Des uns aux autres, dans tous les sens, l'interminable théorie des grands navires, des paquebots, des transports, des hôpitaux, des estafettes, des cargos, des remorqueurs, des chalutiers, des pêcheurs, des malles, des hélices ou des turbines, des roues à aube ou des voiles, passe interminablement, transborde des hommes, des locomotives ou du charbon, embarque et débarque munitions ou vivres, ne s'arrête jamais. C'est comme un charroi entre deux gares monstrueuses ; de la fumée traîne sur chaque vague. Tout marche avec une régularité d'horloge. Les innombrables tentatives de l'ennemi ne savent désorganiser ce merveilleux éventail. Pour quelques bateaux, pour quelques vies qu'elles réussissent à coucher sur leurs éphémérides de meurtre, les millions de combattants et les milliards de tonnes se sont déversés sans encombre sur les quais des grands bassins.

Entre ces convois de navires lents ou rapides, se dessinent les lacets blancs des sillages de contre-torpilleurs. Ils courent de l'un à l'autre, les protègent en avant, les protègent sur les flancs, les protègent en arrière, les abandonnent à l'entrée des môles, se précipitent vers le Nord ou vers le Sud pour en encadrer un autre, le conduire en sécurité vers la côte destinataire, et repartent encore. Quand trouvent-ils du repos? Qui rendra assez justice à leur œuvre épuisante et sans récompense?

Plus près des côtes, aux abords des jetées, ou bien en grand' garde sur les limites du trafic, circulent inlassablement les lents dragueurs et chasse-mines, alourdis par les appareils

qui ratissent les monstres explosants. Encore plus obscurs, encore plus exposés par leur faiblesse et leur lenteur, ces bateaux-là s'engloutissent souvent à la seconde même où ils protègent la route : la mine qu'ils cherchaient, qui peut-être eût enseveli des centaines d'hommes, éclate dans leur flanc ; leur mort affreuse fait le salut du prochain convoi. Le grand sacrifice silencieux n'a point créé de plus admirables héros que ces veilleurs du Pas de Calais, français ou anglais, dont les dirigeables observent chaque jour la besogne.

Le noble Nelson, juché sur le piédestal de Trafalgar Square, dans cette ville de Londres dont l'aéronaute, par beau soleil, aperçoit le halo, le grand marin doit être content. Et aussi l'homme du Camp de Boulogne, le Napoléon qui se dresse au bord de la Manche sur sa colonne éternelle. D'un seul coup d'œil, le voyageur aérien pourrait en apercevoir les deux hautes images. Il y a plus d'un siècle, ces dieux du combat terrestre et maritime se pourchassaient de la haine qu'engendrent les politiques. Aujourd'hui, ils se fussent tendu la main par-dessus la Manche, leurs âmes se fussent unies, tout comme le sont leurs statues par le regard de l'aviateur. Qui saura jamais quel double triomphe eût assuré à notre cause la fraternité de ces génies-là?

Mais, si cette fraternité nous fait défaut pour activer notre victoire, son esprit, établi sur terre et sur l'eau, se manifeste dans les airs. De même que le drapeau tricolore et l'étendard de Saint-Georges sont intimement mêlés dans la résistance aux Allemands et pour la chasse aux sous-marins, de même, aux grandes altitudes, se rencontrent-ils au détour d'un nuage ou parmi les grains de pluie. Sur le Pas de Calais, que ce soit près de France ou d'Angleterre, ou au-dessus des ondes vides, aucune patrouille ne se passe sans que l'on n'aperçoive, minuscule et immobile d'apparence, quelque ballon, quelque avion ami, qui exécute dans son secteur la ronde tutélaire. Quand le travail de la journée autorise un rapprochement, les voyageurs aériens se laissent porter l'un vers l'autre, pour se dire bonjour. Il n'est point aisé de définir la joie secrète de voir grossir, sur le sentier aérien, le camarade de bon travail qui vient à votre rencontre. Dans la grande solitude atmosphérique, presque toutes choses sont hostiles, et l'approche d'un

ami inconnu redonne du courage, semble accroître la sécurité On le voit secoué des mêmes remous que soi ; l'on devine l'effort de ses muscles au passage des mêmes nuages ou de la risée qu'on vient de subir. Son cheminement vers vous est cahoté comme le vôtre, et, toutes les pensées que vous éprouvez en contemplant sa peine, vous savez qu'elles le hantent tandis qu'il vous voit venir. C'est une télépathie entre deux ouvriers de la même tâche.

Enfin, ils passent à portée du regard ; seules, l'incertitude des remous, et les règles impératives de la route aérienne, empêchent que les deux véhicules s'approchent plus qu'ils ne font. Les hôtes des nuages s'envoient le salut de la main ; chacun porte à ses yeux des jumelles pour distinguer l'autre passant. Celui-ci est en haut, celui-là est en bas, et les moteurs rapides ne laissent que quelques secondes à la reconnaissance. Après quelques rencontres, l'on distingue les caractéristiques de l'aéronaute qui s'enfuit déjà. Un tel est grand, blond, rasé ; tel autre est court, barbu et brun ; le troisième lâche les deux mains pour saluer ; le quatrième fait un simple salut militaire et siffle de la sirène. On ne les verra jamais de près sans doute, on ne leur serrera jamais la main sur un sol ferme, mais ce sont des amis sûrs, qui vous donneront leur vie comme vous leur donneriez la vôtre, si un appel, un danger, une aventure aérienne faisaient qu'un jour il fallût voler à la rescousse.

Pour l'instant, la paire de compagnons d'une minute se disjoint, et chacun, sans se souvenir de la rencontre, mais encouragé de manière subtile, continue son pèlerinage. L'Anglais va côtoyer les ports de France, le Français pousse parfois jusqu'aux rives britanniques. Il réunit dans un même coup d'œil les bassins coiffés de fumée, qui enserrent les navires sous pression, et les falaises blanchâtres, et les phares immobiles, et les casinos vidés par la guerre de leurs multitudes joyeuses. Peut-être, aux époques bénies de la paix, a-t-il fait d'agréables escales en ces Brighton ou ces Ramsgate, dans la compagnie de quelque rieuse jeune fille anglaise, et au son des orchestres de banjo ! Comme tout cela semble à jamais fini ! Entre deux oscillations des vents, et quelques obscurcissements de brume, les mains crispées sur les manettes et les poignées de soupapes, l'aéronaute survole la rive sœur où chaque

port, chaque plage, donne l'assistance de guerre ; et puis il retourne, sur les montagnes et dans les vallons atmosphériques, aux étendues vides et vaseuses que hante le sous-marin.

Car les dirigeables surveillent avant tout les frontières Nord et Sud du trafic; au Nord, le sous-marin allemand, quittant ses bases de Belgique, rôde pour porter ses coups ; au Sud, revenant des grandes croisières atlantiques où il a coulé des bateaux sans défense, il rôde également pour frapper quelque égaré. Il sait que dans le grand éventail dont j'ai parlé tout à l'heure, l'innombrable attention des navires, celle des postes de côtes, des avions et des dirigeables ne lui permettra guère d'accomplir son œuvre. Voici bien des mois que pas une vie n'a été perdue sur cette artère vitale de notre cause, et le sous-marin, au départ ou au retour, essaye de tuer dans les régions de moindre surveillance.

C'est pourquoi les ballons, voyageurs de longue course, visitent journellement ces régions de bordure. Ils se balancent au-dessus des eaux couleur de mastic ou de bronze, attendant la raie blanche du périscope ou la forme demi-noyée du sous-marin à l'affût. Avant le départ, le pilote a lu toutes les nouvelles de la nuit. Il sait qu'ici ou là, huit heures, dix heures ou vingt-quatre heures plus tôt, un navire de pêche a été coulé, un vapeur a été canonné et a pu s'enfuir. Quelquefois, des renseignements précis ont donné le numéro du sous-marin, sa grandeur et ses caractéristiques. L'on en infère alors s'il retourne d'une croisière ou vient de quitter sa base ; l'ennemi n'accomplit pas sa besogne sans que chaque aventure ne permette de suivre approximativement sa piste.

Mais les routes du sous-marin sont aussi incertaines que celles des avions dans l'air. Ayant torpillé et détruit, il choisit n'importe quel chemin d'évasion, entre le Nord et le Sud, entre l'Est et l'Ouest, dans l'onde sans obstacle ; il peut même s'arrêter, se poser sur le plancher de l'Océan lorsque les fonds sont assez faibles, et attendre là, comme un animal dans une caverne, que ses chasseurs aient perdu la trace.

Le dirigeable est un grand moyen de surveillance. Il va moins vite que l'avion. Son pilote, ses observateurs sont mieux assis, et peuvent examiner l'immense nappe marine

sans que la rapidité en fasse manquer aucun accident. Voyant tout, le voyant à loisir, ils peuvent en informer ceux qui attendent à terre. A chaque instant, leur télégraphie sans fil lance des nouvelles aussitôt reçues par le port d'attache. Y a-t-il quoi que ce soit de suspect, voire d'inattendu, bateau, épave ou ombre sous-marine, dès que l'expérience du pilote a déterminé son opinion, il rédige sur ses genoux le message en chiffres convenus, et le télégraphiste l'envoie; tous les postes français et anglais, à terre ou sur les navires, sont informés de la découverte qu'ont faite les yeux perçants du dirigeable. Du rivage, partent les avions vertigineux et chargés de bombes; des ports, des patrouilles maritimes, se détachent les bâtiments armés du canon; tout cela bondit vers le lieu suspect, tandis que le dirigeable, accomplissant des orbes de contact, se tient prêt lui-même à laisser choir ses bombes, et empêche l'ennemi sous-marin de se manifester, d'attaquer, de détruire.

La première assurance du sous-marin réside en son invisibilité; pour soutenue que soit la veille des patrouilleurs de surface, leur horizon étroit dissimule souvent le sous-marin qui chemine à quelques kilomètres d'eux. Le patrouilleur aérien ne souffre pas d'une telle infirmité : son champ de vision se mesure par dizaines, par vingtaines de milles. Chaque sous-marin ennemi sait cela. Lorsque, dans l'objectif du périscope hissé à quelques centimètres au-dessus de l'eau, son commandant distingue, proche ou lointaine, la forme d'un dirigeable en patrouille à mi-ciel, il comprend qu'aucun travail n'est possible en ce moment. Sans doute, il se demande si le dirigeable l'a ou ne l'a pas vu. De même, l'aéronaute ignore, lorsqu'il a décelé le trait d'épingle d'un périscope, si l'œil qui guette l'aperçoit par aventure. C'est un duel optique et silencieux. L'un ni l'autre ne devine jusqu'où va la découverte de l'ennemi, ni son dessein.

Peut-être, pendant la manœuvre d'approche du dirigeable, le sous-marin émergera-t-il tout d'un coup, armera-t-il ses canons et lancera-t-il sur l'énorme cible aérienne une rafale d'obus incendiaires. Avant de pouvoir survoler l'ennemi, de lui décocher ses bombes, le dirigeable criblé, gaz enflammé, aura trébuché dans l'air et s'écroulera sur l'eau. Ce sera l'un des drames aéro-maritimes dont nul ne saura jamais l'épisode.

Ou bien le sous-marin n'a rien vu. Il continue, sous l'eau, son rampement de myope en quête d'une proie. Le dirigeable, immergé dans la brume, ou auréolé d'un éclairage où se fondent les couleurs de son enveloppe, croise à bonne distance sans perdre l'ennemi qui ne se méfie pas. Il lance, précipités, haletants, les radiogrammes d'appel. Ces messages chiffrés tâchent de définir avec exactitude le lieu précis du duel. Pendant l'attente, le pilote hésite également à s'approcher ou à s'éloigner. Une plus grande distance peut épaissir son nimbe de brume ou de lumière, et l'aveugler. S'il se rapproche trop, son énorme profil risque d'émerger des vapeurs ou des rayons ; alors, le sous-marin plongera et plus rien ne sera visible dans les ondes bourbeuses de la Manche. Ici, l'œil aérien ne dispose pas de ces transparences marines dont il se félicitait naguère près de Corfou et au canal d'Otrante. Une épaisseur de quelques mètres d'eau vaseuse abrite plus sûrement le sous-marin que ne ferait un mur de pierre ; pour ne pas le perdre de vue, mieux vaut rester à distance sans risquer d'être aperçu par lui.

Alors, après quelques minutes, les éternelles minutes de cette veille passionnée, l'aéronaute entend quelque part le bourdon circulaire d'un autre moteur aérien. Il écoute, regarde dans l'immense tourbillon des vapeurs, des clartés. Il ne distingue rien. Tout d'un coup une guêpe solide, lancée, passe en trombe. Dans cette guêpe est assis l'aviateur attiré par l'appel radio-télégraphique. Il est venu près du ballon pour savoir où jeter les bombes. De ses mains tendues et parallèles, tout l'équipage du dirigeable désigne la direction où le sous-marin se dissimule. L'avion a vu. D'un grand virage incliné, il fond vers la proie ; son camarade de section le suit quelques secondes plus tard. Avant que le plongement du sous-marin ait pu précéder la foudroyante vitesse de l'avion, toutes les bombes sont tombées autour du périscope. A-t-on blessé l'ennemi ; l'a-t-on définitivement enfoncé dans le caveau des ondes? Il est exceptionnel que nul le sache, sinon l'amirauté allemande. Ayant attendu vainement les nouvelles et le retour de ce sous-marin-là, elle renonce à tout espoir et classe son équipage au calendrier des martyrs germaniques.

Plusieurs fois, cette réussite a marqué la collaboration des dirigeables et des hydravions. Il faut être plongé corps et âme

dans la vie intime de cette grande guerre, pour comprendre ce qu'un tel succès représente de pensées profondes, d'accords exacts, de régularité mathématique dans la prudence préparatoire et l'audace d'exécution.

Un jour, record entre tous les records, pas plus de neuf minutes ne s'écoulèrent entre l'appel du dirigeable et le bombardement par les hydravions. Pourtant, la région signalée se trouvait loin du centre des aéroplanes, et la section d'alerte de ceux-ci était au sol, attendant les nouvelles. La rédaction du message par l'aéronaute, sa transmission par T. S. F., sa traduction au port d'attache des ballons, son envoi par téléphone, la décision qui expédia les aéroplanes, leur trajet sans erreur, leur œuvre victorieuse, supprimèrent pour ainsi dire et le temps et l'espace. Que de bonne volonté, que d'intelligence, que de merveilleuse précision dans un tel enchevêtrement de travaux. Si les Alliés n'avaient affaire au plus damnable des ennemis, l'horreur sous-marine serait depuis longtemps effacée de cette guerre.

Hélas, toutes les patrouilles ne connaissent point une semblable récompense. Pour quelques sous-marins aperçus, traqués, bombardés, combien se sont évanouis dans la pénombre des eaux épaisses! Ceux-là tout au moins, signalés à tous les chasseurs et inquiétés par leur découverte, n'auront pas tourmenté le grand trafic ni fait sur ses frontières aucune victime de hasard.

D'autres jours, le dirigeable n'a distingué, sur les étendues limitrophes du charroi maritime, que des ombres ou des apparences. Il s'est porté vers elles. Quand les yeux du pilote ont pu voir avec certitude, rien ne demeurait qu'une tache boueuse sur l'eau. A moins que ce ne fût la carène retournée d'un malheureux bateau de pêche, ou bien sa mâture émergeant de l'onde, ou bien une chétive embarcation chargée de naufragés moribonds de soif, de froid, ou bien des cadavres verdis par la décomposition et savonnés d'écume... Le dirigeable ne peut ni s'arrêter dans l'air, ni se poser sur l'eau; il ne sait faire mieux que transmettre ces tristes spectacles et appeler les navires pieux qui sauveront les naufragés ou recueilleront les morts.

D'aventure, certains drames subtils ont aveuglé l'impuis-

sante vision de l'aéronaute. Une après-midi, comme le ballon survolait à petite hauteur des ondes presque calmes sous un blond soleil de printemps, le pilote suivait du regard la flexible navigation d'un contre-torpilleur alerte. Celui-ci bondissait du convoi qu'il venait de protéger à celui qu'il allait suivre. Ses quatre cheminées lançaient quatre panaches séparés sur l'eau comme quatre doigts. Par derrière, son sillage formait un angle d'argent qui bouillonnait d'abord, bleuissait ensuite et se mélangeait enfin aux petites vagues plaisantes. Tout était calme, illuminé. La conjonction des terres herbeuses, de la mer en repos, du ciel sans nuages, créait de la gaieté. Soudain, le joli contre-torpilleur s'enveloppa d'un pompon blanchâtre et strié de rouge. Il avait touché une mine. Quand le blanc et le rouge eurent disparu, il ne restait rien, rien, rien. Le ballon signala, fit des rondes au-dessus de ce lieu tragique où venait de s'engloutir une belle chose. Sur la mer qui avait repris ses éternelles oscillations, il n'aperçut pas un fétu, pas un corps, pas un lambeau. En une fraction de seconde, la perfection des mécanismes et la centaine de marins valeureux avaient été plantés dans le néant. Les navires qui survinrent pour recueillir les débris ne trouvèrent rien, rien, rien. Telle est la guerre navale.

Quelle que soit la découverte du dirigeable en patrouille, — et les occasions sont rares où son œil attentif ne peut signaler quelque incident, — il demeure toujours en contact avec le centre d'où il appareilla. Toutes les dix minutes, son commandant envoie un radiogramme qui donne les nouvelles. Quand rien autre ne se passe que de l'aéronavigation, les messages sont géographiques ou techniques :

« Je survole le Varne. »
« Je passe le Vergoyer. »
« Je suis au large de Douvres. »
« Je suis au Sud Beachy-Head. »
« Je trouve de la brise de Sud-Ouest. »
« Je compte arriver au centre à onze heures vingt. »
« Avarie au moteur tribord. »
« Mauvaise ventilation. »
« Je ne suis pas sûr de mon atterrissage. »

Chacun de ces radiogrammes est instantanément traduit, porté sur la carte. Quelle qu'en soit la teneur, toutes dispositions sont prises pour déterminer les circonstances où se meut le dirigeable, et l'aider en cas de mauvaise aventure.

Toutes les dix minutes également, le centre expédie un message, imbriqué entre ceux du dirigeable. Quand il n'y a rien de spécial à dire, le message ne contient qu'un texte météorologique :

« Le vent tourne ici au Nord. »

« Les nuages descendent ici à cinq cents mètres. »

« Nous avons un peu de brume. »

« Petite pluie depuis cinq minutes. »

D'autres fois, l'on expédie un ordre militaire, suscité par telle information du télégraphe ou du téléphone :

« Sous-marin signalé cinq milles ouest Ambleteuse. Allez voir. »

« Bateau attaqué quinze milles Hastings. Allez voir. »

« Mines mouillées devant Dieppe. Allez voir. »

« Raid ennemi au-dessus de Boulogne. Faites attention. Retardez retour. »

Suivant le baromètre ou l'anémomètre, ou bien les informations de France et d'Angleterre, le centre envoie aussi des ordres de prudence ; au milieu des secousses aériennes, le pilote ne se doute peut-être pas du danger qui menace :

« Chute barométrique. Rentrez. »

« Le vent tourne à l'Est et souffle n° 5. Rentrez au plus vite. »

« Orage signalé sur Londres. Rentrez immédiatement. »

« Avions ennemis sur la Tamise. Rentrez par les terres. »

Tout le temps que le ballon navigue hors du centre, une préoccupation inexprimée tourmente officiers et matelots. Lorsque, à la fin des dix minutes d'intervalle, le message du dirigeable n'est point arrivé, une anxiété parcourt tous les esprits. Est-ce avarie de télégraphie sans fil, et faut-il prendre patience qu'elle soit réparée? plusieurs minutes bien longues ! Ou bien est-ce la noble bataille avec quelque sous-marin, qui absorbe toutes les énergies des voyageurs du ballon? Ou bien, hypothèse toujours présente sans que nul ose la dire, est-ce l'attaque du dirigeable par un avion annemi? Cette

alternative serait terrible et sans ressource. Sous le ventre du ballon, écran opaque, le pilote ne voit rien de ce qui se passe au firmament. Un fokker, un gotha peuvent décrire pour l'attaquer les spires de la descente. Assourdi par le vacarme de ses propres moteurs, séparé du ciel par son énorme plafond d'étoffe, l'aéronaute l'ignore. Tout d'un coup, l'enveloppe crevée d'une balle ou d'une flèche, il se sentira précipité vers l'onde, et détruit, rôtissant dans un panache de gaz qui flamboie, sans savoir d'où ni comment vient l'incendie mortel. Ainsi moururent quelques dirigeables.

*
* *

Tandis que le ballon poursuit au-dessus de la Manche sa patrouille vaine ou fructueuse, mais toujours voisine du danger, le port d'attache, d'où il est parti et où il va revenir, continue son existence multiple et laborieuse. Malgré le travail, nul n'y oublie le grand camarade parti en ronde ; chaque radiogramme émané de lui, chaque message qu'on lui adresse est immédiatement connu de tous les marins éparpillés sur le territoire d'aérostation, par des moyens subtils et contre lesquels aucune discipline ne peut prévaloir. A quoi bon, d'ailleurs, priver sciemment une unité du plus puissant moyen de cohésion : la connaissance de la besogne faite à mesure qu'elle s'accomplit. Du moment que les hommes sont persuadés de la loi du silence vis-à-vis de quiconque n'est pas qualifié pour savoir, du moment qu'ils ont donné toutes preuves de ce mutisme indispensable aux opérations de guerre, il est bon que l'œuvre préparée par la communauté soit commune à tous. En cas d'indiscrétion, il n'est guère malaisé au commandant de traquer son origine et d'évacuer les bavards. Mais on compte les exemples d'un groupement fidèle, bien tenu en mains, trahissant la foi mutuelle entre qui ordonne et qui exécute.

Ainsi, la préoccupation de la patrouille actuelle hante les hommes qui besognent au centre afin de préparer l'heureuse issue de la prochaine. Cette pensée, les nouvelles qui la nourrissent forment le lien entre l'activité du tailleur qui examine les enveloppes au repos, celle des mécaniciens qui règlent les

moteurs sur le banc d'essai, des ouvriers fabriquant à l'usine l'hydrogène des récupérations, des matelots sans spécialité qui transportent entre wagons et magasins les substances variées que le centre dévore journellement, des fourriers penchés sur les inépuisables écritures, des cuisiniers enfin, transpirant au milieu des marmites et percolateurs, et sur qui reposent la bonne humeur et le joyeux estomac. Sous la surveillance des officiers, tous les bras sont attelés aux ouvrages sans nombre, et les esprits, frustes ou déliés, connaissent l'utilité de ces ouvrages. La vie au grand air, l'unité de l'idée, la confiance réciproque, créent une âme et une vigueur. Quelles que soient les tâches inattendues, de jour ou de nuit, quels que soient les retardements de sommeil ou les avances de réveil, le grognement est supprimé. Lorsque tout va, la machine marche sans heurt. Quand quelque chose bute, — et les aviateurs, les aérostiers de guerre savent combien l'occasion en est fréquente, — le faisceau des ardeurs individuelles fait bloc pour résoudre le péril, et la mauvaise aventure passe.

Dès que le ballon a radiotélégraphié son heure probable de retour, le veilleur du centre examine sans inattention la grande zone du ciel qui surplombe le rivage. L'incertitude des vents, les épisodes du vol ne permettent guère de préciser le secteur de firmament par où retournera le dirigeable. Entre le Nord et le Sud, tous les paris sont permis ; les vallonnements du terrain cachent l'horizon suivant des écrans plus ou moins hauts ; le veilleur doit lutter d'acuité visuelle avec tous les camarades, qui, sans en avoir l'air, trouvent moyen de surveiller à la fois leur besogne et le ciel, afin que le découvreur crie d'une voix de stentor : « Ballon en vue ! » et devienne aussitôt le héros du jour.

L'empyrée des Flandres est bien décevante. Le regard des spécialistes y a bien souvent distingué le dirigeable là où des profanes n'apercevaient que houppes des nuages, clartés tamisées par la pluie, ou bien l'albumine neutre d'un brouillard. Pourtant, le ballon est là-bas. Le doigt tendu du découvreur l'indique à ceux qui cherchent encore. Qu'il est difficile d'accrocher un fantôme dans l'immensité des blancs, des gris, et des ardoises ! Un homme, et puis l'autre, et puis tous, dis-

cernent enfin cette ombre lavée qui pousse de l'épaule dans son nimbe de tulle vaporeux. Pendant longtemps, elle y semble immobile ; ceux qui attendent s'inquiètent de savoir si elle en sortira jamais. Et tout d'un coup, jaillissant de l'incertain dans le clair, le ballon se montre très près, coloré et lumineux, beau sur le ciel comme un monument sur un site parfait ; il s'incline déjà vers le sol dans un geste de fatigue, et commence les grandes orbes dont la dernière le coulera sur le point choisi pour son atterrissage.

Un coup de gong ou de clairon lance tout l'équipage sur le terrain. Au pas gymnastique, chacun se précipite, de peur que la vitesse du ballon, même réduite, devance les jambes humaines. Un matelot porte la grande flèche de toile blanche et roulée qui sera étendue sur le sol, y indiquant le lieu d'arrivée ainsi que la direction du vent. D'en haut, le pilote aperçoit ce repère, il calcule sa dernière volte pour s'arrêter au-dessus de lui et dans le sens qu'il indique. Autour du but, les mêmes équipes se reforment qui ont accompagné l'appareillage. Officiers et matelots, dans un grand silence, examinent la dernière courbe aérienne du dirigeable. Ils n'ont pas besoin de se communiquer leurs impressions. Le chant du moteur, les hoquets de l'échappement, le diapason de l'hélice, renseignent sur l'état de santé ou de fatigue de toute la propulsion en fin de patrouille ; aux mouvements des gouvernails de profondeur et de direction, à la manière rapide ou paresseuse dont le dirigeable y obéit l'on devine si le voyage l'a alourdi, ou s'il revient fringant comme au départ. Suivant ces constatations, selon l'humeur de la brise présente, les équipages prévoient une arrivée facile, ou le proche besoin de présence d'esprit et de force musculaire.

Le ballon a pris la ligne droite et se dirige sur la flèche. Là-haut, à cent ou à cinquante mètres, le pilote n'est point plongé dans les mêmes vents qui règnent au sol ; bien mieux que nous, il connaît le caprice actuel de son dirigeable, celui qui a mûri pendant toute la patrouille, et contre lequel il va lui falloir lutter. Il a choisi la hauteur où il veut s'arrêter au-dessus de la flèche, afin que, une fois ses hélices stoppées, il ne reparte pas comme une balle vers le ciel ou ne tombe pas lourdement sur le sol. Il manœuvre des bras, des

mains et du lest, pour maintenir à cette hauteur sa monture inquiète.

Avant d'arriver à la flèche, il laisse tomber son guide-rope et coupe les moteurs. Le ballon continue sur son erre. Les équipes terrestres courent à la corde, l'empoignent, l'accompagnent au galop. Tous les bras sont roidis pour retenir le ballon. Quand la hauteur d'arrêt a été trop faible et que le ballon se trouve trop léger, des hommes suspendus au guide-rope sont soulevés de terre comme des fétus, et il arrive que ceux qui se sont mal accrochés s'écrasent dans leur chute. Si le ballon était trop lourd, il tombe immédiatement, au risque de briser sa nacelle sur la terre dure, et le pilote n'arrête la descente que par des jets précipités de lest qui aveugle les équipes.

A force de poignets, le dirigeable tiré par son guide-rope approche et touche le sol. Comme au départ, les groupes de manœuvres se répartissent immédiatement, l'encadrent, le conduisent jusqu'au grand hangar où il se repose enfin. On le charge de sacs de sable ; on l'amarre aux poutres métalliques. Les passagers sautent à terre et content les incidents de la patrouille. Il y en a toujours, même quand la besogne militaire est nulle. Des télégrammes, des coups de téléphone, renseignent immédiatement sur l'heureux retour tous les postes attentifs aux voyages et à la santé du dirigeable.

*
* *

Pour le personnel aussi bien que pour les ballons, la période de repos commence alors. Quelques heures vont s'écouler avant le travail de l'après-midi et la patrouille du soir. Sans doute, lorsque les circonstances atmosphériques le permettent et qu'une information subite recommande quelque patrouille instantanée — recherche de sous-marin, renseignements sur tel sinistre à grande distance, examen de chenaux semés de mines — il n'y a pas de repos qui tienne. Le mécanisme du centre se remet instantanément en fonction.

Mais notre besogne est surtout du premier matin et du dernier soir, quand le sous-marin est à l'affût au milieu des ombres décroissantes ou croissantes, aux heures où la statis-

tique montre que sa destruction est la plus fructueuse. Dans la grande clarté du milieu du jour, il est vu plus facilement par les patrouilleurs maritimes, il le sait, et ne tente d'agir que dans les cas de sécurité. Sauf appel précis, les ballons laissent donc la surveillance aux bateaux et aux yeux des marins. D'ailleurs ce moment de la journée est le plus défavorable à la navigation aérostière. Chauffée par quelques heures de soleil, même à travers le matelas de nuages, la terre transpire des vapeurs, des tourbillons qui mêlent de mauvais remous à l'instabilité atmosphérique. L'aéronaute contraint de se lancer dans ces chaos du milieu du jour, est trop tourmenté de maintenir son ballon en ligne ou en assiette pour conserver le loisir de scruter la mer et tous ses accidents. Lui et ses compagnons sont cahotés par les cabrioles de la nacelle : le rendement de leur sens visuel devient médiocre. A l'aurore et au crépuscule, l'air encore endormi ou sur le point de s'assoupir accorde presque toujours aux patrouilleurs l'usage facile de leurs yeux.

Ainsi donc, aux alentours de midi, l'apaisement règne au port d'attache. Dans les casernements, l'on expédie la nourriture simple et riche, préparée pendant la patrouille ; les hommes qui ne sont pas montés prêtent l'oreille aux voyageurs du matin. Ceux-ci, causant plus tard avec des profanes, donneront peut-être à leurs aventures quelques touches romanesques : c'est le petit bénéfice d'un métier dangereux. Mais la rodomontade s'écroule rapidement en face des spécialistes ; leur savoir, leur intuition, leurs questions serrées, ont vite dégonflé les Tartarins de l'air ; vis-à-vis de ses pairs, l'aéronaute le plus exagéré en arrive promptement à ne dire que la vérité, la vérité toute nue, la seule qui compte.

De même, dans la case des officiers et sur un niveau plus élevé sans doute, ne s'entendent que discussions et propos de haute prudence. Cette case est petite, mais sa boiserie vernie charme l'œil, ses fenêtres s'ouvrent sur le grand air, et chacun, pendant la causerie du déjeuner, peut lancer des clins d'œil sur les nuages et les vents, adversaires ou amis de toutes les heures.

Quoique en pleine campagne, notre port d'attache est près d'une voie ferrée, la grande voie du nord de la France. Par les croisées de gauche, nous voyons passer la double chaîne

sans fin des trains démesurés, et quelques minutes de marche conduisent à la station de cette ligne. C'est dire que les visiteurs sont fréquents au centre. Quiconque, montant ou descendant, peut perdre l'intervalle de deux trains et connaît l'un des aéronautes, envoie un coup de téléphone, et s'invite à déjeuner. Militaires ou marins, Français ou Alliés, civils ou chargés de mission, viennent journellement apporter à notre solitude les effluves des quatre vents de la guerre ; en échange ils cueillent les quelques notions superficielles qui leur permettront de ne point trébucher trop sur cette entité mystérieuse : l'aéronautique.

Il n'est pas difficile de rédiger le catalogue des questions traditionnelles. A l'exception des camarades de passage, qui connaissent le métier, nous devinons les problèmes épineux, relatifs au volume, à la vitesse, à l'altitude, à la distance franchissable, à la besogne de patrouille, qu'on nous demandera de résoudre pendant les hors-d'œuvre. Les interlocuteurs qui ne savent rien, et qui l'avouent, sont supportables ; déférant aux explications simples, ils veulent bien en croire notre expérience. Mais les plus mauvais sont les demi-savants, ou bien ceux qui ont avalé dans quelques revues de vulgarisation les articles de tel grimaud parfaitement ignare. A toutes les énigmes que l'innombrable essaim des aviateurs et aéronautes de l'univers s'épuise à résoudre, au risque de la vie, ces bons apôtres trouvent des solutions immédiates, renforcées par la certitude de n'en faire jamais l'expérience. Il faut les laisser dire ; quelle que soit leur compétence en toute autre matière, mieux vaut abandonner la partie : tout le monde est content.

Lorsque est terminé le petit cours primaire, notre tour arrive d'interroger les visiteurs du jour. Ils surviennent d'Angleterre ou d'Orient, du front ou de Paris. Chacun porte son budget d'expériences personnelles et sait que nous ne trahirons point leur confidence. Tout le long du repas, la lecture des messages multiples arrivant au port d'attache renseigne sur les moindres détails de ce grand secteur terrestre, maritime et aérien. Nos hôtes sont attirés dans la machine confidentielle et passionnante dont nous sommes un menu rouage ; leur langue se délie, en gratitude de ce plaisir.

Quotidiennement nous connaissons ainsi les grandes et petites nouvelles de quelques kilomètres ou de milliers de lieues : préparation d'offensive et effectifs prévus, échecs d'hier et espérances de demain, politiques lointaines et travaux proches. Notre besogne peut être rude, supprimer tous répits, tous dimanches et nous clouer presque sans détente au petit coin de campagne où notre horizon se borne à un hangar, une station et des collines nuageuses. Mais nous avons sur bien des combattants le privilège d'avoir aperçu maint détail parmi les sous-sols de la guerre.

Le déjeuner ne se termine guère sans qu'une alerte aérienne ne vide subitement la table. Du Nord, de l'Est, de l'Ouest, et parfois même du Sud, appellent au téléphone les voix successives des veilleurs de Flandre. Elles annoncent la progression des moteurs ennemis. Sur les grandes cartes piquées au mur, nous suivons cette marche rapide, jalonnée de ville en bourgade, ou de ports en estuaires. Quand le trajet fait prévoir un passage au-dessus du centre, nous sortons sur le terrain, et toutes les prunelles se rétrécissent pour surprendre au ciel les survenants. Ils passent à toute hauteur, comme des accents circonflexes pâlis. Leurs bombes vont dévaster quelque ville d'Angleterre ou de France, ou bien viennent d'accomplir cette belle œuvre. D'autres fois, ce sont des avions solitaires pourvus de photographie et qui viennent, par les beaux éclairages, cueillir le dessin des objectifs pour les bombardements prochains. Quelques-uns vont très loin, jusqu'au milieu de la Manche, afin d'y prendre les nouvelles des sous-marins de croisière, ou leur radio-télégraphier la tentative que le gouvernement de Berlin leur ordonne.

Car, sur le Pas de Calais, circule le gibier le plus abondant et le plus désirable. Que ne donnerait point l'Allemagne, aussi bien pour sa réclame que pour ses vengeances, si l'une de ses torpilles pouvait engloutir quelqu'un des souverains, des ministres, des ambassadeurs, des présidents du Conseil, des amiraux ou généraux, des envoyés d'État ou des hauts commissaires, qui embarquent et débarquent chaque jour, à chaque courrier, sur l'une ou l'autre côte? La surveillance des marins et des aéronautes a toujours déçu ce désir rageur. L'Allemagne se venge en expédiant des avions aux haltes et

escales de ces adversaires de luxe. Jetées en cartes de visite, les bombes manquent, à quelques minutes ou à quelques heures, leur destinataire désigné, mais déchiquettent plusieurs enfants, démolissent un bloc de maisons inoffensives, et creusent sur le sol de France leurs trous de haine.

Aussitôt identifiés le nombre, la route et l'espèce de ces sinistres voyageurs, nous les transmettons à tous les postes de renseignements. Selon le fatalisme habituel, l'on n'y pense plus après quelques minutes. La vie des combattants galope. Le passé est vite mort. Il faut se conserver en forme pour l'avenir. L'on demande au présent toutes ses détentes. Sur le terrain dégagé, chacun se répartit suivant son talent ou son humeur. Des matelots dorment au soleil, le visage enfoui dans l'herbe naissante. Quelques-uns, par groupes de deux ou trois, se racontent les nouvelles du petit port natal et se confient leur projet de permission, de fiançailles, d'après guerre. Plusieurs jouent au palet ou au ballon. Des philosophes cultivent le jardin dont le commandant escompte les légumes pour enrichir un ordinaire anémié par les restrictions.

Ces braves gens donnent à la terre les quelques heures de repos entre une ascension et la prochaine. Radis, pommes de terre, carottes et salades, choux et navets, ils en ont défriché le terrain, arraché les mauvaises herbes, creusé les sillons, planté les graines. Leur pensée d'aéronautes, abandonnant le ciel, se reploie sur la terre féconde qu'ils fument, binent et surveillent suivant la pluie, le soleil et le jaillissement des pousses. Grâce à eux, un lopin de France aura fructifié et nourri. Il n'est point si malaisé, même pendant la guerre, de faire surgir les richesses de la glèbe, puisque nos cultivateurs au rabais, gratuitement et sans rogner sur leur besogne, auront empli le pot-au-feu du port d'attache.

Orgueilleux du potager, les officiers en font les honneurs à leurs hôtes. Des agronomes d'occasion discutent la précocité des salades et pommes de terre. Le chef de gamelle a soin de déclarer que la botte de radis mangée tout à l'heure provient du carré que l'on traverse. Ce tour du propriétaire ne serait pas complet sans une appréciation critique des poules, lapins, canards, que nous engraissons avec amour. Dans une grande citerne contenant l'eau destinée aux productions d'hydro-

gène, ces canards prennent leurs ébats : il leur manque un peu de bourbe, mais nous ne pouvons pas tout leur donner.

La dernière curiosité consiste en quatre cochons, achetés à bas prix, nourris avec les déchets de cuisine, et qui égalent nos ballons dans leur vitesse de gonflement. L'un même, trop goulu, est mort de surpression. Devenus plus prudents, nous octroyons aux trois autres la licence de quelque exercice. C'est plaisir de les voir trottiner partout, à l'horreur des jardiniers, cuisiniers ou dormeurs. Voilà trois animaux qui peut-être deviendront champions de trot, mais assurément point créateurs de lard. Au tâter, leurs jambons sont durs comme bois, et leurs cris prennent un timbre où l'on ne sent nulle obésité. Pleins d'humour, ils entreprennent des sports amicaux avec les chats, chiens, et autres frères inférieurs dont le port d'attache est fertile. Certains jours d'orage, de retentissantes escarmouches entre groins, gueules et museaux nous environnent ; mais ce sont plaisanteries de bon voisinage. Le journal de bord, celui qu'on n'écrit pas, s'enrichit de ces drames de basse-cour ; ils apportent une distraction simple à notre existence austère, et, par la minceur des épisodes, gardent aux esprits l'élasticité nécessaire au travail et au danger.

Bientôt, arrive l'heure du train qui doit emporter nos hôtes. Pour nombreux que soient les convois lancés en vingt-quatre heures sur la grande ligne, il n'en est que deux dans chaque sens, l'un de jour, l'autre de nuit, qui prennent des voyageurs. Leur marche s'intercale entre marchandises, matériel et munitions. De ce côté-ci, l'on ne connaît plus les grands rapides qui descendent encore vers le sud de la France, dévorateurs de charbon, et perturbateurs du trafic. Le plus pressé des voyageurs se met au pas des soldats et des obus.

De jour en jour, la densité du roulage et sa pesanteur s'accentuent. Au début de l'année, les trains se succédaient à plusieurs kilomètres et le nombre de leurs wagons ne dépassait guère la trentaine. Imperceptiblement, mais avec certitude, les convois se sont allongés, et tous, désormais, alignent leurs cinquante wagons. Entre le fourgon de celui-ci et la locomotive du prochain, il n'y a souvent que deux ou trois longueurs. Le roulement, les sifflements des deux trafics qui

montent et descendent, font un vacarme continu ; à mesure que nous cheminons vers la gare pour accompagner nos hôtes, l'œil découvre un immense ruban de voie ferrée où il semble qu'un train unique, piqué à intervalles par quelques flocons de fumée, se traîne d'un mouvement d'ensemble vers le Sud ou vers le Nord.

Avec des retards, le convoi de voyageurs s'arrête enfin à la petite station. Il est toujours comble. Dans son contingent, l'on ne voit que militaires ou passagers munis de toutes les cartes sacramentelles. Un civil doit exciper des raisons suprêmes avant d'usurper la place que pourraient prendre un permissionnaire, un officier, un chargé de mission. Pour que nos hôtes trouvent une case, il faut avoir téléphoné au terminus ; encore leur arrive-t-il de faire dans le couloir tout le trajet jusqu'à Paris : peut-être douze heures, peut-être dix-huit et peut-être vingt-quatre, si quelque bombardement a détruit des aiguillages ou si une rupture d'essieu, en rase campagne, a bloqué toute la ligne.

Sans phrases, l'on se dit adieu. Ce sont souvent de vrais adieux. L'air, la tranchée ou la torpille ont déjà rendu muettes bien des bouches qui nous souriaient à la portière, dans la petite station, au début des après-midi grises. Le train s'en va. On l'accompagne un instant du regard, et déjà l'on ne pense plus à ceux qui s'éloignent, car aussitôt surviennent les rames de wagons lourds, clos, ressorts aplatis et grincements des rames qui poussent jusqu'aux premières lignes tous les aliments de la bataille.

Quand il fait mauvais temps et que nulle patrouille n'est possible, nous nous asseyons sur le remblai parmi les fils d'aiguillage, ou bien demandons asile au capitaine commissaire de gare, charmant compagnon, pour regarder passer les trains. L'ironie française a rendu célèbre cette occupation. Je n'en connais pas de plus légitime, pour quiconque n'a d'autre perspective entre l'aube et la nuit qu'un hangar de dirigeable. Il n'en est pas de plus passionnante lorsque l'on sait comprendre les symboles mobiles de tous ces trains de guerre.

Pas un ne se ressemble et ils ont tous un air de famille. Les mots tracés à la craie sur leurs parois montrent des noms

héroïques des victoires d'hier et des efforts de demain. Ils viennent de partout ; leurs inscriptions sont belges, italiennes, françaises ou anglaises ; bien des voitures, qui auraient pu mourir sur quelque ligne secondaire et pacifique du pays natal, ont pris place dans les grands convois composites et alliés, tout comme le cultivateur qu'elles portaient jadis est intégré sur notre front immense.

Voici un train de permissionnaires. Suivant qu'il quitte le front ou qu'il y retourne, son allure n'est pas la même. Quand il porte vers les foyers, vers les épouses et les mères, le bataillon de héros qui entendent encore les explosions d'obus, et conservent dans les yeux les visions atroces, tous ces hommes sont calmes, silencieux et leur regard est perdu. Entre la tourmente d'hier et le bonheur prochain, il n'y a place que pour du rêve. Leur âme, fatiguée d'endurance, approche la félicité de manière presque religieuse. Ils sont beaux, terribles, taillés dans du bois ou du métal. Les muscles de leur visage ont acquis cette dureté que modèlent la pluie, la boue, le vent et les attentes tragiques. Les bourguignottes ternies, les capotes roides ornent chacune un corps et un visage d'épopée. Passant devant nous, reconnaissant nos insignes, ils sourient sans paroles, et saluent d'un geste complice. Le grand hangar qu'ils aperçoivent leur désigne notre œuvre. A voix basse, tandis que le train s'ébranle, ils échangent quelques propos sur les ballons et l'air. Quelle que soit leur nation, les permissionnaires qui vont aux campagnes de France ou aux plaines d'Angleterre montrent le calme recueilli qui suit les grandes besognes.

Mais les trains du retour sont tumultueux. Sur les marchepieds et les toits des wagons, dans les guérites de veilleurs et accrochés au butoir, une bande de démons chantants, débraillés, énervés, interpellent tout ce qu'ils aperçoivent : objet, spectateur, chef de gare. La pensée collective de ces braves ne se trompe point. Il faut poignarder, il faut abolir le souvenir saignant de la permission. Demain, les plus mâles énergies de ces hommes seront contractées pour recevoir et donner la mort. Aucune mémoire trop douce ne doit efféminer cet effort. Pendant la transition des longues heures de voyage, ils ont besoin du buvard de l'ivresse, l'ivresse des cris, des

expansions masculines, du vin. Des fleurs et des branchages, humbles souvenirs du clocher, verdissent les fers du wagon. Les capotes sont ouvertes. Les victuailles dégorgent de la musette, et chaque visage est enluminé... Ceux-là ne saluent ni ne sourient... Bien plutôt, ils lancent de beaux jurons truculents, derrière quoi sourd la crispation des angoisses prochaines. Ils sautent sur la voie, cabriolent entre les wagons, serrent la main et embrassent le torse de quiconque se trouve à portée de leur poigne. Le tumulte de leur joie hurlante emplit chaque halte de la grande ligne. On peut pardonner. L'on doit même admirer. Ce sont badinages de tigres.

(*La fin prochainement.*)

RENÉ MILAN

LE SEL DE LA TERRE[1]

Mina arborait ce jour-là une tunique très mal coupée en soie vert cru qui faisait ressortir son teint jaune et découvrait sans la moindre atténuation de mousseline ou de dentelle son cou maigre et osseux. Une énorme broche de diamants fermait le corsage. Ses rares cheveux tirés en arrière étaient tordus en une espèce de petit macaron au sommet de sa tête. Sa figure marbrée de taches rouges portait les traces du labeur acharné auquel elle avait dû se livrer depuis le matin ; mais un cercle admiratif l'entourait et la famille proclamait sa nouvelle toilette un « kolossal » succès.

— Très seyant, — dit Lothar, — ajustant son monocle.

— Du meilleur goût, — ajouta Frau Erdmann, sanglée dans sa fameuse toilette de satin marron. — Tu fais honneur à tes hôtes, Mina. Elsa, aussi, est venue avec son nouveau costume de velours à la dernière mode parisienne. Mais, Lothar ! ta femme n'a-t-elle pas autre chose dans son armoire que des jupes foncées et des petites blouses de jeune fille? J'ai pourtant entendu vanter son élégance dans d'autres maisons. Sans doute ne daigne-t-elle pas se mettre en frais pour une simple réunion de famille !

Brenda comprit l'allusion. La semaine précédente, ayant été invitée à un grand dîner chez les Prassler, des amis de Lothar, elle avait suivi le conseil d'Elsa et s'était mise en

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet et du 1er août 1918.

grande toilette. Son teint frais, sa grâce, avaient charmé tous ceux que n'aveuglaient pas, comme August, une anglophobie violente.

— Si j'avais su, je serais venue dans mes plus beaux atours, — dit-elle tout bas à Siegmund, lorsqu'on ne s'occupa plus d'elle. — Mais je ne sais jamais comment les satisfaire. Dimanche dernier, j'avais mis une robe de voile et une étole de plumes, on m'a reproché de faire des embarras. Toute la journée, August m'a lancé des allusions déplaisantes.

— Ne vous tourmentez donc pas, — dit Siegmund. — Dimanche prochain, on se réunit chez moi et vous serez la bienvenue quel que soit votre costume. Ne faites pas attention à leurs criailleries. Ce serait dommage de ne pas jouir du dîner qu'on va nous servir. Mina est une excellente cuisinière.

— Nous mangeons si mal à la maison, — soupira Brenda, — il y a des scènes à tous les repas !

— Pourquoi?

— Ma belle-mère nous a pourvus d'une bonne qu'elle croyait parfaite, mais qui ne sait rien faire.

— Ne pourriez-vous la renvoyer?

— Lothar s'y refuse. Cette femme a été engagée pour trois mois et nous serions obligés de lui payer intégralement ses gages. Mon mari trouve que je devrais la dresser.

— Ce n'est pas impossible, il me semble?

— Pour enseigner aux autres, je n'ai pas encore la compétence suffisante, — dit Brenda avec confusion. — Cette « perle » est deux fois grosse comme moi et casse tout quand j'approche de la cuisine. De plus elle nous vole.

Siegmund regarda sa belle-sœur avec une certaine inquiétude dans ses yeux tristes. Il ne l'avait pas connue avant son mariage, mais il voyait sa physionomie s'altérer depuis son arrivée à Berlin. Elle ne semblait guère heureuse.

— Lothar doit tyranniser sa femme, — dit Siegmund à Elsa comme ils rentraient chez eux.

— Je n'en doute pas, — répondit-elle. — Il a toujours été despote, tout le monde le sait.

— Ne pourrais-tu soutenir ta belle-sœur?

— Je ne puis la défendre contre Lothar. Puis, à dire vrai, mon frère ne se plaint pas d'elle sans quelque raison. Brenda

est incapable de tenir sa maison et se laisse voler par sa cuisinière. C'est toujours la même histoire. Il a été séduit par sa jolie figure et maintenant il s'aperçoit qu'elle n'est pas la femme qui lui convient.

C'est à cette conclusion qu'arrivèrent rapidement tous les membres de la famille Erdmann. Brenda n'était pas la femme qu'il fallait à Lothar. Les capacités d'une bonne maîtresse de maison lui faisaient totalement défaut.

« Elle n'y connaît rien! Rien du tout! Elle ignore que le persil donne du goût à la soupe, que les abatis de la dinde se mettent de côté pour faire un ragoût, que la lessive est un rite que la « perle » accomplit tous les mois pendant que la maîtresse répond à la sonnette, ouvre la porte et prépare le dîner. Imaginez-vous qu'elle a paru très surprise en trouvant sa belle-sœur Zorn confectionnant le déjeuner de la famille après avoir repassé le linge depuis six heures du matin! Cette mijaurée s'est même permis des observations, déclarant qu'il était cruel de laisser Mina se surmener ainsi, lorsqu'elle avait la migraine. Mina n'est-elle pas toujours affligée de migraine en sa qualité d'anémique? Est-ce une raison pour laisser son mari et ses enfants sans nourriture convenable? Lothar ne tardera pas à avoir mal à l'estomac avec une femme qui ne surveille pas la cuisine. La mauvaise humeur perpétuelle du mari n'a rien de surprenant; tout le monde sait qu'un homme n'a bon caractère qu'après un bon dîner. »

Il est certain que la haine de Lothar contre l'Angleterre s'était accrue depuis qu'il avait épousé une Anglaise. Chose curieuse, l'origine allemande de Brenda semblait oubliée depuis son arrivée à Berlin. Elle-même n'y pensait plus! Par moments, il lui venait des crises de désespoir, et son cœur soupirait après une voix ou une figure de son pays. Elle faisait pourtant de louables efforts pour se faire accepter par sa nouvelle famille. Elle écoutait poliment d'interminables anecdotes sur l'impératrice Frédérick, ne cherchant pas à protester lorsque ces histoires aboutissaient à une morale à double entente, établissant qu'une Anglaise ne doit pas chercher à introduire ses habitudes et ses mœurs dans un pays de surhommes. Elle comprit aussi que son mobilier anglais serait

éternellement un témoignage de son origine, un prétexte pour faire éclater ce curieux mélange de déception et de rancune qui caractérise l'anglophobie germanique. Malgré tous ses efforts il émanait de la jeune femme quelque chose d'indéfinissable provenant de son éducation, de ses idées britanniques, de son état d'esprit. Cette atmosphère excitait l'hostilité générale. Pourtant elle appréciait quelques-unes des relations de Lothar ; mais le fait de n'avoir pas le droit de choisir ses amis ajoutait à son isolement. Sur ce point, son mari se montrait absolument intransigeant. Très exclusif par nature, il imposait à sa femme ses idées étroites et mesquines, détestant les juifs, méprisant les artistes et traitant avec un suprême dédain le monde des affaires. En somme, il évitait tous les non-militaires, sauf sa propre famille et quelques rares bourgeois dont la fortune lui inspirait un certain respect.

Au début, les uniformes amusèrent Brenda. Les officiers se conformaient à un protocole différent peut-être de celui qu'on observe en Angleterre, mais comportant toutefois une certaine déférence vis-à-vis des femmes. En général, ils n'étaient pas affligés des mêmes ridicules qu'August Zorn. Malheureusement, tous ne se montraient pas de vrais « gentlemen », malgré leur vanité et leurs titres.

Ainsi Brenda rencontrait parfois chez sa belle-sœur Abel un certain lieutenant de cavalerie, le baron von Amsing. La jeune Anglaise ne pouvait comprendre comment Elsa et Siegmund recevaient cet homme qui traitait ses hôtes avec une insupportable arrogance et un dédain révoltant.

— Herr lieutenant, — demanda Elsa un soir, — à quoi vous sert la lance que vous portiez à la revue aujourd'hui?

— « Damit hetzen wir die Juden », à harceler les juifs, — répondit-il avec un rire grossier.

Brenda attendit que son beau-frère et sa femme se fussent écartés, puis elle demanda au baron :

— Savez-vous que Herr Abel est juif?

— Parbleu ! — répondit-il en ricanant.

Brenda lui lança un regard indigné.

— Je sais qu'en Angleterre les juifs sont très appréciés, — continua le lieutenant, — mais en Allemagne nous savons comment il faut traiter ces gens-là !

— Sauf quand vous vous asseyez à leur table et que vous buvez leur vin ! — dit Brenda s'attendant à un éclat.

Il n'en fut rien. L'homme devint cramoisi, ne répliqua pas et, tournant le dos à la jeune femme, quitta la pièce.

XIII

La volonté formelle de Mr Müller, au moment du mariage, avait été que la rente promise par lui aux jeunes mariés serait versée entre les mains de sa fille. Il avait fait comprendre à cette dernière que l'indépendance pécuniaire l'aiderait dans bien des difficultés inhérentes à la vie conjugale.

Brenda reçut le chèque trimestriel peu de temps avant Noël, accompagné d'une lettre, lui conseillant de se faire ouvrir, avec cet argent, un compte personnel à la Deutsche Bank.

Lorsque le premier envoi était arrivé, fin septembre, Lothar s'en était emparé, alléguant qu'il fallait rembourser petite mère de toutes les dépenses nécessitées par leur installation. Il expliqua à sa femme, que lorsqu'un père promet de meubler une maison, ses obligations s'étendent jusqu'à la fourniture des casseroles et de la vaisselle de cuisine ; or les envois de Londres s'étaient trouvés tout à fait insuffisants. Ces arguments pouvaient avoir quelque valeur, et Brenda ne protesta pas. Elle ne disposait actuellement que d'une faible somme hebdomadaire accordée parcimonieusement par Lothar pour les dépenses de la maison, et elle se trouvait souvent acculée à des problèmes presque insolubles. Sa toilette, heureusement, ne l'entraînait à aucun frais, car, bien qu'elle se fût mariée au mois d'août, ses parents lui avaient donné des fourrures et des robes d'hiver.

Quand arriva le second chèque, elle rassembla tout son courage et dit à Lothar qu'elle désirait, à présent, avoir son compte personnel à la banque.

L'officier ne répondit pas ; il venait de rentrer, et tenait ses yeux fixés sur le tapis d'un air grognon. Lorsqu'il se trouvait en tête-à-tête avec sa femme, il s'enfermait, le plus souvent, dans un silence obstiné. Si Brenda lui adressait la parole, il

levait à peine les yeux de son livre ou de son journal, répondait brièvement et se replongeait aussitôt dans sa lecture. La jeune femme pensait quelquefois qu'une vie absolument solitaire serait moins pénible que cette atmosphère d'indifférence ennuyée. Elle n'était pas bavarde, mais après une journée d'isolement, une soirée de ce genre l'oppressait au point de chasser tout sommeil : elle passait la nuit éveillée, se demandant si son existence entière serait ainsi irrémédiablement gâchée.

L'attitude de Lothar étant ce jour-là la même que de coutume, Brenda ne s'aperçut pas de sa mauvaise humeur et insista sur le sujet qui la préoccupait.

— Papa désire que cet argent soit ma propriété personnelle.

— C'est inadmissible, — fut la brusque réponse, — la volonté de ton père n'a pas à régler tes actions maintenant que tu es mariée.

— Mais, moi-même, je le voudrais ainsi, Lothar.

— Je n'en doute pas. Tu as toujours envie d'un tas de choses qui ne sont pas possibles. Non, cette somme sera versée à mon compte et utilisée pour nos dépenses communes d'après mes ordres. C'est l'habitude allemande et tu t'y conformeras.

— Pourtant, mon père t'avait bien expliqué que la rente promise par lui serait déposée à mon nom.

— C'est possible.

— Tu t'en souviens certainement.

— Je n'ai pas à m'en souvenir, puisque cela ne me convient plus. Le nouveau chèque est-il arrivé? Nous en aurons grand besoin pour Noël et le jour de l'an.

— Je ne dis pas non, et je suis prête à supporter la majeure partie des frais de ma maison, mais je désire absolument avoir de l'argent pour moi.

— De quoi as-tu besoin? Il y a six mois à peine, tu as été amplement pourvue de toilettes et de chiffons. Les femmes n'ont vraiment aucune notion de la valeur de l'argent, et ne songent qu'à le jeter par les fenêtres !

— Tu es très injuste, — commença Brenda. — Je n'ai jamais un sou...

Puis elle s'arrêta court. Cela lui arrivait fréquemment dans ses querelles avec Lothar, tant elle se sentait humiliée et

choquée par la bassesse de ces discussions sordides. Cependant le sentiment de la justice l'emporta en elle sur la prudence.

— Je suis certaine que mon père tient à me voir pourvue de tout le nécessaire.

Lothar fixa sur elle un regard haineux. L'aversion se lisait dans ses yeux froids. La beauté de Brenda se voilait de jour en jour, sa silhouette perdait son élégance et de constants malaises la faisaient souffrir. La cigogne était attendue en mai, mais la perspective de cet heureux événement était moins présente à l'esprit de son mari que le désagrément momentané de cet enlaidissement progressif.

— Tu ne sais pas tenir ta maison, — dit-il rudement.

Il y avait quelque apparence de vérité dans ce reproche. Brenda ne s'était jamais occupée du ménage chez ses parents et à Berlin de grosses difficultés avaient entravé ses débuts. Son ignorance des usages du pays où elle se trouvait transplantée l'avait laissée sans défense contre la mauvaise volonté et l'indélicatesse de la « perle » engagée par petite mère. La jeune Anglaise venait justement de prendre la décision de la renvoyer et de la remplacer par une bonne de son choix, offensant ainsi mortellement la famille.

Son désir eût été d'avoir deux servantes et c'était un sujet de querelles constantes entre elle et Lothar qui s'y refusait absolument.

— Voici la lettre de mon père, — dit-elle en la tendant à son mari. — Il me dit d'ouvrir un compte à la Deutsche Bank.

— Où est le chèque?

— Dans cette enveloppe.

— Donne-le moi.

Brenda le regarda, mais il ne leva par les yeux. Il les tenaient obstinément fixés à terre, gardant son air farouche.

— Alors, tu ne veux pas tenir ta parole? — demanda imprudemment la jeune femme.

Ceci déchaîna la tempête. Elle s'était juré cependant d'éviter, pour son enfant, ces scènes effroyables qui la bouleversaient et la rendaient malade pendant des heures.

— En Allemagne, les hommes sont les maîtres, — s'écria Lothar rageusement. — Nous ne nous laissons pas mener par

les femmes comme dans votre pays en décadence ! Ta place est à la cuisine et à la nursery. Tu ne feras d'autres dépenses que celles autorisées par moi. Pas un sou de plus ! Tu ne resteras dans ma maison qu'à cette condition. Raconte à ton père ce que tu voudras, je m'en moque ! C'est moi et non lui qui commande ici !

Ne connaissant d'autre moyen de défense, Brenda opposait le mutisme à cette explosion de colère. Mais le silence implique parfois des reproches et, quand Lothar se montait ainsi, tout lui semblait une offense.

— Entends-tu et comprends-tu? — hurla-t-il, en frappant du poing sur la table avec une telle violence que des verres qui s'y trouvaient faillirent se briser.

Brenda sans mot dire lui tendit le chèque. Il le regarda, le retourna, vit qu'il était endossé et le mit dans sa poche.

— Il est temps de rendre quelques-unes des invitations que nous avons reçues, — dit-il subitement calmé. — Il nous faut avoir quelques personnes à dîner. Mais comment pourrons-nous nous en tirer?

— Je n'en sais rien, — dit Brenda. — Nous ne pouvons, même à Berlin, avoir de réceptions convenables avec une seule bonne et un garçon aussi peu dressé que Fritz.

— Que signifie cette allusion « à Berlin »?

— Elle signifie qu'ici nous avons été parfois chez des gens n'ayant qu'une servante, et qu'ils nous ont offert un souper léger ou un déjeuner simple de deux ou trois plats. Mais la maîtresse de la maison avait dû travailler comme une négresse pour arriver à ce piètre résultat.

— Pourquoi ne se donnerait-elle pas un peu de peine? Son mari est-il inactif? Pourquoi une femme passerait-elle son temps dans un fauteuil à lire des romans? Tu te porterais beaucoup mieux, si tu te remuais un peu comme ma mère et mes sœurs... Mais, nous nous écartons de la question. Je veux inviter les Prassler et six ou sept autres personnes à dîner. Nous pouvons tenir facilement dix à cette table.

Les Prassler étaient des gens très riches, très lancés, que Lothar fréquentait beaucoup depuis quelque temps. Malheureusement, ils ne plaisaient pas à Brenda. Frau Prassler appartenait à une famille israélite. Son mariage avec un offi-

cier lui permettait de pénétrer dans le milieu qu'elle voulait fréquenter, et grâce à sa dot, son mari s'était libéré de ses dettes et vivait dans le luxe. Ils recevaient beaucoup. La belle Jutta se trouvait vaguement apparentée à Siegmund Abel, mais bien que les deux ménages fussent en relation, les femmes ne sympathisaient guère. Chose curieuse, Frau Prassler dédaignait Elsa parce qu'elle avait épousé un juif et Elsa regardait avec mépris cette parvenue qui cherchait à oublier et à dissimuler son origine. Les Prassler faisaient, en tous cas, beaucoup plus d'embarras que les Abel ; ils avaient donné, la veille, un grand dîner pour fêter la promotion d'un colonel de leurs amis. Aucun civil et aucune femme sauf la belle Jutta, n'avaient pris part à cette réjouissance. Quelques-unes de leurs amies non mariées étaient venues cependant dans le courant de la soirée, afin de permettre à ces messieurs de se livrer au plaisir de la danse. Lothar ne tarissait pas d'éloges sur la maîtresse de la maison. Il vantait son esprit, son élégance, ses diamants et l'aplomb avec lequel elle avait présidé une réunion de vingt officiers.

Le dîner, les vins généreux, la décoration de la table, tout avait été remarquable, et un homme ne pouvait que maudire son sort quand, après un tel festin, il devait se contenter, chez lui de bœuf bouilli et de sauce au raifort. Ce contraste pénible, l'effet des alcools absorbés et la fatigue d'une veille prolongée contribuaient ce jour-là à la mauvaise humeur du capitaine. Tout d'un coup, il dit à Brenda :

— Tu devrais te lier avec Frau Prassler. C'est une femme idéale qui peut te servir de modèle.

— Que veux-tu que j'imite en elle?

— Son chic, son savoir-vivre.

— Veux-tu dire ses robes et ses réceptions? Tout cela est fort coûteux.

— Elle affirme que l'argent n'a rien à voir là dedans. Il est vrai qu'elle est extrêmement adroite et capable. De plus, elle a toujours un mot aimable pour chacun.

Brenda pouvait difficilement prendre exemple sur une femme qu'elle était loin de trouver sans défauts. Le peu qu'elle connaissait des Prassler lui avait donné leur mesure. Le major était grand et fort avec un front bas et une mâchoire brutale.

Un homme sans pitié, buvant sec et facilement querelleur. Brenda avait vu beaucoup de types de ce genre depuis son mariage et ils détruisaient ses illusions sur le Germain simple et instruit, affectueux et sentimental, dont son père était le modèle. Quant à la belle Jutta, elle la considérait comme une dangereuse coquette, cynique et dure, hostile par principe à toutes les femmes.

Cependant Brenda ne fit aucune objection. Elle ne refusa pas d'étudier la question d'un grand dîner, bien que son secret désir fût de rester solitaire afin de dissimuler ses misères conjugales. Il était inutile de lutter. Lothar exigerait l'obéissance et la contraindrait par force en couvrant ses observations par des cris de paon.

La jeune femme consulta Elsa. Celle-ci lui donna l'adresse d'un cordon bleu et d'un maître d'hôtel. Puis, sous la direction de Lothar, Brenda envoya des invitations. Elle aurait voulu que les Abel fussent du dîner, mais son mari s'y refusa. Ceci compliqua les choses en la privant de l'assistance de sa belle-sœur. A partir de ce moment, Elsa fit mine d'ignorer la fête.

Petite mère ne manqua pas de remarquer d'un ton pointu que, si son fils traitait sa famille avec dédain, c'était le résultat d'une influence étrangère. De son côté, Mina déclara aigrement que l'humble femme d'un professeur ne pouvait aspirer à l'honneur d'aider une maîtresse de maison imbue de telles idées de grandeur. Les dîners qu'elle offrait à ses invités étaient excellents et pourtant, jamais un cordon bleu n'avait passé le seuil de sa porte.

Donc Brenda dut compter entièrement sur elle-même. Connaissant maintenant les habitudes berlinoises, elle fit de son mieux pour ne rien laisser au hasard. Au jour dit, elle mit le couvert de ses propres mains, se servant pour la première fois des cristaux et de l'argenterie offerts au moment de son mariage. Comme aucune couleur ne s'harmonisait avec les tentures brunes choisies par petite mère, elle apporta de beaux chrysanthèmes blancs pour décorer sa table. Fatiguée par l'effort, mais satisfaite du résultat, elle finissait à peine son travail, lorsqu'on entendit la porte d'entrée s'ouvrir et la voix de Lothar dans l'antichambre parlant à une autre personne. Brenda voulut fuir, sa tenue n'était guère convenable pour rece-

voir des étrangers. Son vieux peignoir chiffonné faisait ressortir le désordre de sa coiffure et sa figure était empourprée comme celle de Mina après la préparation du dîner dominical. Mais, avant que la jeune femme eût le temps de disparaître, Lothar entra avec Frau Prassler ; cette dernière, habillée comme une gravure de modes, tenait entre ses mains une brassée de vilains petits chrysanthèmes rouges.

— Ha Ha ! nous trouvons la bonne petite femme dans l'accomplissement de ses devoirs, — dit-elle de cette voix de fausset qui déplaisait tant à Brenda. — Mais pourquoi tant de fleurs blanches « meine liebe »? Nous ne sommes plus des fiancés, il me semble ! Je vous apporte du rouge qui conviendra cent fois mieux.

— Je vous remercie infiniment, — dit Brenda, prenant les fleurs.

Puis elle ouvrit la porte du salon pour y introduire la visiteuse. Mais Frau Prassler ne fit pas mine de bouger et resta en contemplation devant le couvert.

— Très gentil, très gentil, — dit-elle après un moment de silence, pendant lequel Brenda la regarda avec stupéfaction et Lothar avec anxiété. — Mais dans un intérieur simple, les fruits et le vin doivent toujours être sur la table.

— Vous avez raison, — fit Lothar avec empressement. — Comme vous savez vite trouver le défaut des moindres choses, ma chère amie ! Je comprends pourquoi chez vous tout est si parfait.

— L'œil d'une bonne maîtresse de maison doit être infaillible, — continua la belle Jutta en regardant la nappe avec une expression qui parut à Brenda pleine de surprise et d'envie. — Sitôt qu'il est fermé, tout va de travers. Suis-je autorisée à faire une légère critique?

— Nous serons extrêmement reconnaissants de vos moindres conseils, — murmura Lothar.

— Eh bien ! A mon avis il faudrait un peu de couleur dans cet ensemble. Ces fleurs blanches ne font pas bon effet. Celles que j'ai apportées seraient bien préférables.

— Je vais les mettre dans le salon, — dit Brenda précipitamment. — J'aime assez le blanc ici.

A peine avait-elle laissé échapper ces paroles que Lothar

bondit vers elle, lui arracha le bouquet des mains et le présenta galamment à Frau Prassler qui prenait déjà un air offensé.

— Si votre femme préfère s'en rapporter à son goût et à sa propre expérience, — dit-elle, — pourquoi m'imposerais-je ainsi?

Lothar s'approcha de Brenda.

— Frau Prassler prendra le thé avec nous, — lui dit-il tout bas avec colère. — Tu feras bien de veiller à ce qu'il soit élégamment servi. Fais-moi aussi le plaisir d'aller te mettre dans une tenue convenable. Tu as l'air d'une souillon !

La jeune femme comprit qu'elle était de trop. Pour avoir un goûter présentable il allait falloir envoyer immédiatement le cordon bleu chercher des petits pains et des gâteaux et donner des instructions pour que la nouvelle perle arbore un tablier propre.

Quelques minutes furent nécessaires pour calmer l'orage suscité à la cuisine par ce dérangement intempestif et pour aller dans sa chambre mettre une robe moins négligée. Elle rentra enfin dans la salle à manger, pour annoncer que tout était prêt, et vit avec stupeur toute la table bouleversée. Lothar avait planté des bouteilles au hasard sur la nappe, des compotiers de fruits étaient alignés là où se trouvaient auparavant de fines fougères. Frau Prassler s'occupait encore à tirer les beaux chrysanthèmes blancs des vases pour les remplacer par ses vilaines petites fleurs rouges. Elle faisait cela sans soin, prenant un malin plaisir à tout éclabousser et poussant des petits cris d'impatience.

— Le thé est servi, — annonça Brenda.

— Nous avons presque fini, — dit Frau Prassler, et, s'adressant à Lothar, elle ajouta :

— Faut-il tout enlever ou laisserons-nous un mélange des deux couleurs?

— Qu'en pensez-vous? — demanda Lothar.

— Que dit la petite femme? — dit mielleusement Jutta. — Il faut aussi la consulter, je suis certaine qu'elle avait fait de son mieux.

Comme elle se retournait brusquement pour s'adresser à Brenda, elle heurta un cornet de cristal placé au bord de la table. Aussitôt une mare d'eau se répandit dans tous les sens.

Elle poussa un cri perçant, destiné sans doute à exprimer ses regrets, mais montrant en tous cas qu'elle était très vexée de sa maladresse. Brenda resta stoïque, tandis que Lothar affolé, saisissait les serviettes pliées et préparées dans les assiettes et s'en servait maladroitement pour éponger le liquide.

— Voilà bien le flegme anglais ! — s'écria Frau Prassler furieuse en regardant Brenda. — Tout notre ouvrage est perdu et elle ne cherche même pas à nous porter secours. Qu'allons-nous faire maintenant?

— Voulez-vous venir prendre le thé, — dit Brenda avec calme. — Laisse cela, Lothar, je m'en occuperai tout à l'heure.

Pour le moment, Lothar aurait voulu maudire tout le sexe faible sans exception. La femme qui le captivait et qu'il citait en exemple à Brenda, avait essuyé là une véritable défaite ! Comment réparer ce gâchis maintenant? Dans trois heures les invités seraient là ! Jamais il n'y aurait le temps matériel de réparer le désastre ! Comment Frau Prassler, si intelligente, si habile d'ordinaire, avait-elle pu se rendre coupable d'une telle maladresse?... Sans doute devait-on accuser sa sensibilité excessive dont elle avait fait l'aveu dernièrement au capitaine Erdmann, tout en se plaignant de l'antipathie que lui témoignait Brenda.

— Que vas-tu faire, — demanda Lothar à sa femme, lorsque, après avoir absorbé hâtivement une tasse de thé, la belle Jutta eut pris congé.

— Je vais tout nettoyer et remettre le couvert.

— Est-ce vraiment indispensable?

— Absolument.

Elle ne pouvait s'empêcher de rire malgré sa contrariété, car la table était maintenant dans un désordre ridicule, parsemée de fleurs cassées et largement tachée d'eau.

— Je savais bien que tout irait de travers ! — dit Lothar.

Il partit en claquant la porte. Heureusement pour Brenda, il ne rentra qu'à la dernière minute, s'habilla en hâte, et fut prêt tout juste à temps pour recevoir ses hôtes. Il remarqua bien un vase de chrysanthèmes rouges dans un coin du salon, mais il ne pénétra dans la salle à manger qu'avec la femme de son colonel au bras.

Toute trace des méfaits de la belle Jutta avait disparu. Les bouteilles et les compotiers étaient de nouveau relégués sur les dressoirs, la nappe damassée ajoutait son lustre à l'éclat de l'argenterie et des cristaux entremêlés de fleurs blanches.

Frau Prassler se trouvait la voisine de gauche du maître de la maison. Elle lui lança un regard, mais il était justement en train de répondre à la colonelle qui le complimentait sur le charme de sa femme, et sur le goût parfait avec lequel la table était décorée.

— Vraiment les Anglais sont nos maîtres dans cet ordre d'idées, — dit-elle. — Il faut leur laisser cela.

— Je ne suis pas de votre avis, — dit Frau Prassler sèchement. — C'est à Berlin que l'art décoratif atteint son plus haut degré de perfection. Qu'admirez-vous ici ce soir? Des couleurs vives sont nécessaires dans une fête. Ce blanc est fade et nous ne devons pas oublier que nos hôtes sont déjà de vieux mariés.

— Vous êtes bien sévère dans vos critiques, Frau Major, — dit la colonelle en jetant sur Jutta un regard peu sympathique. — Qu'auriez-vous donc mis comme fleurs sur cette table?

— Du rouge foncé.

— Avec ces murs sombres? Je ne puis le croire, vous êtes trop intelligente.

— Mais si, — dit Lothar, — Frau Prassler avait même eu la très grande amabilité de nous apporter des chrysanthèmes grenats. Vous les avez peut-être remarqués dans le salon?

— Oui, — dit la colonelle. — Ils sont fort laids.

— C'est une affaire de goût, — dit Jutta.

— Précisément, — répondit la colonelle, et elle passa à un autre sujet.

XIV

Pendant les mois d'hiver et de printemps, Brenda fut constamment souffrante. Elle sortait peu et souvent son isolement lui semblait pénible. Les rares amis qu'elle avait plaisir à voir lui rendaient parfois visite ; mais sa société habituelle se

composait surtout des parents de son mari. A défaut d'intimité, une sorte de tolérance amicale rapprochait maintenant la nouvelle venue de sa belle-mère et de ses belles-sœurs. L'hostilité de ces dernières s'atténuait peu à peu. Brenda n'appréciait peut-être pas leurs manières, trop différentes des siennes, mais elle ne pouvait s'empêcher de leur reconnaître quelques qualités. Dans certains cas, les trois femmes la soutenaient à leur façon. Elsa, avec sa bienveillance un peu brusque, chercha même à se rapprocher de la jeune Anglaise. Quant à Siegmund, Brenda le considérait comme un esprit profond, pourvu d'un jugement plus sain qu'aucun de ses compatriotes. Sans son appui, elle n'aurait pu surmonter la tristesse de cette période.

Lothar ne se donnait même plus la peine de dissimuler ses sentiments pour la belle Jutta et Brenda se trouvait acculée à un insoluble problème. Lorsqu'une femme considère le mariage comme un lien sacré, que peut-elle faire si son époux oublie ses engagements et se laisse prendre aux pièges d'une rivale? La parole dans un cas semblable est une arme à deux tranchants, amenant la colère ou les protestations mensongères. Le silence peut paraître un acquiescement ; d'ailleurs, il est presque impossible à observer dans l'intimité de la vie conjugale.

Brenda n'avait pas un tempérament jaloux, et, tout d'abord elle fut sans méfiance. Comme toujours, les maladresses des uns et des autres soulignèrent ce qu'elle n'aurait pas eu la clairvoyance de découvrir par elle-même. Des amis avaient rencontré le capitaine Erdmann au Thiergarten en compagnie de Frau Prassler. D'autres l'avaient surpris commandant des violettes chez la fleuriste et félicitaient la jeune femme d'avoir un mari si attentionné. Brenda ne pouvait avouer que ces fleurs ne lui étaient jamais parvenues... Souvent aussi, elle entendait les camarades de Lothar parler d'excursions ou de pique-niques dont son mari ne lui soufflait mot et auxquels elle n'était jamais conviée.

Bientôt la famille s'en mêla. Petite mère se mit à lancer des allusions concernant certaines femmes notoirement coquettes et dangereuses. Elsa déclara, sans détours, que si la belle Jutta osait jamais honorer Siegmund d'un sourire,

elle lui dirait carrément son fait. Brenda, malgré sa répugnance n'évitait pas facilement ce sujet brûlant.

Un jour, petite mère et Mina arrivèrent chez elle avec des figures solennelles faisant pressentir à la jeune femme quelque grave événement.

— Avez-vous de mauvaises nouvelles? — demanda-t-elle inquiète?

Petite mère s'avança sur la pointe des pieds, ouvrit doucement la porte donnant sur le couloir et la referma en silence. Brenda connaissait parfaitement la signification de ce geste. Ce que Frau Erdmann avait à dire, les domestiques ne devaient pas l'entendre, et chacun sait que toutes les servantes écoutent aux portes. Puis, la vieille dame retraversa la salle à manger affectant une expression navrée, et se laissa tomber dans le grand fauteuil de cuir, habituellement réservé à son fils.

— Que fait Lothar ce soir? — demanda-t-elle. — Pouvez-vous venir dîner chez moi tous les deux?

— J'accepte l'invitation avec plaisir, pour ma part, — dit Brenda, — mais Lothar n'est pas libre.

— Comment le savez-vous?

— Il m'a prévenue ce matin.

— Où va-t-il?

— Je l'ignore, — dit Brenda. — Sans doute passe-t-il sa soirée avec des camarades.

La mère et la fille échangèrent un regard plein de sous-entendus.

— Est-il possible que votre mari vous quitte toute une journée sans vous donner les raisons de son absence? Est-ce ainsi que vous comprenez la vie conjugale en Angleterre?

— Lothar n'est pas un Anglais, — fit Brenda.

— Quand August m'abandonne quelques heures dans la soirée, — reprit Mina d'un ton pleurard, — je sais exactement où il va. Je trouve tout naturel qu'un homme recherche la compagnie de ses collègues dans ses heures de loisir. Le cerveau d'August est si puissant, qu'aucune femme ne peut espérer suivre sa conversation. Mais je suis heureuse de constater son dédain pour tout le sexe féminin sans exception. Vous l'avez remarqué sans doute. L'autre soir, vous avez exprimé ouvertement votre opinion sur le théâtre de Wede-

kind. Il m'a dit en rentrant que votre jugement était sans valeur à ses yeux La politesse l'avait seule empêché de vous le faire comprendre. August est un gentleman !

Mina prononçait « Shendleman » et Brenda, devant cette allusion à la bonne éducation du professeur Zorn, faillit perdre son sang-froid. Elle ne voulait ni rire ni pleurer, mais garder l'empire sur elle-même, le « self-control », but et résultat de toute éducation britannique !

— Voulez-vous que je vienne dîner sans Lothar? — demanda-t-elle.

— S'il vous reste quelque appétit, — répondit petite mère d'un ton lamentable.

Un coup de sonnette l'interrompit. Elsa fit son entrée avec son air habituel de prospérité et de bonne volonté un peu bourrue.

— Siegmund m'envoie vous demander de venir dîner avec nous ce soir, — dit-elle à Brenda, sans s'attarder aux compliments d'usage. — L'auto viendra vous chercher et vous ramènera.

Brenda stupéfaite regarda les trois femmes l'une après l'autre.

— Mais que se passe-t-il donc, ce soir? — demanda-t-elle.

— Elle ne se doute de rien ! — gémit petite mère. Elle ignore tout ! Elle n'a pas su gagner la confiance et l'affection de mon fils chéri !

— Je me félicite chaque jour du dédain qu'August témoigne aux femmes, — bêla Mina. — Il m'a dit l'autre jour que nous n'avons aucune qualité originale et que nos meilleurs sentiments sont dus à l'influence masculine !

— Quelle bêtise ! — fit Elsa sèchement. — Les femmes ne courent pas après August comme après Lothar, voilà tout !

— Enfin, me direz-vous ce que tout cela signifie? — s'écria Brenda.

— Eh bien ! — reprit petite mère — voilà de quoi il s'agit. Lothar donne ce soir un souper de vingt couverts pour fêter l'anniversaire de Frau Prassler, dont le mari, vous le savez peut-être, est absent.

— Je l'ignorais, — dit Brenda, bien qu'elle fût perplexe et

tourmentée, son premier mouvement la poussant pourtant à défendre Lothar.

— En tous cas, — dit-elle, — le nombre des convives est rassurant. Un souper de vingt personnes est...

— Que pensez-vous donc que ce soit?

— Eh bien ! mon Dieu ! C'est une réunion de vingt personnes. Je ne vois pas là rien de bien offensant. Si Lothar régalait la belle Jutta en cabinet particulier, ce serait différent...

Frau Erdmann se tortilla sur sa chaise d'un air contrarié et toussa pour s'éclaircir la voix.

— Une jeune femme vertueuse doit ignorer l'existence de ces sortes de choses, — dit-elle sévèrement. — Ce sont là des inventions françaises.

Brenda était vertueuse, mais possédait des yeux et des oreilles. Elle avait entendu assez d'allusions sur le libertinage régnant dans les dessous de la société berlinoise pour être à ce sujet édifiée. En son for intérieur, elle classait la belle Jutta dans ce monde de dépravés dont le luxe recouvre les vices clandestins.

— Mais, Brenda, — dit Mina, — avez-vous réfléchi aux frais qu'entraîne un souper de ce genre? Ils boiront du champagne !

— Je n'en doute pas.

— Si vous aviez conscience de vos devoirs d'épouse, vous sauriez mettre obstacle à cette folie, — dit petite mère.

— Par quel moyen? — demanda Brenda.

— Vous pourriez téléphoner à Frau Prassler au nom de Lothar, — suggéra Mina, — afin de la prévenir qu'une nécessité de service imprévue le retenant ce soir, la réunion ne peut avoir lieu, Vous la chargerez en même temps de décommander les autres invités. August que j'ai consulté juge ce moyen-là le plus sage, mais il exige un courage peu ordinaire chez une femme. Vous avouerez votre ruse à Lothar lorsqu'il sera trop tard pour arranger les choses. Il sera furieux, c'est certain, mais...

— Je crois en effet qu'il sera plutôt fâché, — dit Brenda.

— Moi ! j'exigerais d'assister au souper et de le présider — dit Elsa. — Si une petite vipère comme cette Jutta jetait son dévolu sur Siegmund, je la piétinerais sans remords !

— Je voudrais bien savoir piétiner les gens — dit Brenda après un court silence ; — c'est vraiment utile dans certains cas.

— Moi, je m'assoirais sur les genoux de mon mari, je mettrais mes bras autour de son cou, et je lui demanderais s'il aime encore sa petite femme, — déclara Frau Erdmann.

Sa massive personne n'excluait pas une certaine sentimentalité niaise.

Aucun de ces conseils ne sembla réalisable à Brenda, et elle les repoussa après quelque discussion. Les trois dames restèrent encore un moment, espérant voir arriver Lothar et se promettant de lui dire nettement leur façon de penser. Elsa ayant exprimé son désir de régaler sa belle-sœur de gibier et de champagne pour atténuer son chagrin et apaiser son amour-propre blessé, petite mère retira son invitation. Elle ajouta avec une certaine acrimonie qu'il est bien triste de vieillir et d'être délaissé par la jeunesse. Une courte altercation permit à ses filles de prouver qu'elles se réunissaient moins souvent l'une chez l'autre que chez leurs parents. Brenda promit à Elsa de ne pas faire attendre la voiture qui viendrait la chercher; finalement, Lothar ne paraissant pas, les trois femmes prirent congé avec des figures d'enterrement.

Le maître de la maison rentra quelques minutes après.

— Appelle Fritz, — dit-il à sa femme. — J'ai besoin de lui immédiatement pour m'habiller.

Fritz, l'ordonnance, était un jeune paysan mal dégrossi, terrorisé par son maître. Il s'occupait des vêtements de Lothar, servait à table, cassait les verres et les assiettes, s'embrouillait dans toutes les commissions qu'on lui confiait. Quand Lothar le frappait, il sanglotait comme un enfant, et quand la cuisinière se disputait avec lui, il lui répondait grossièrement et menaçait de la battre. Brenda le protégeait, et en échange, il lui témoignait l'adoration et la fidélité d'un gros chien. Malheureusement, il ne possédait aucune des qualités d'un bon valet de chambre.

Brenda ne put s'empêcher de penser que Lothar pourrait bien sonner lui-même son domestique. Un des perpétuels froissements de leur vie conjugale était ce ton despotique qu'il affichait à tous propos. Ce soir-là, cette façon brutale

de commander mit la jeune femme en colère. Elle ne répondit pas, et, rentrant dans la salle à manger, appuya sur le timbre électrique.

Lothar la suivit.

— Tu ne m'as pas entendu? — s'écria-t-il, haussant la voix sans nécessité. — Fritz n'est donc pas dans la cuisine? Tu l'auras sans doute employé à quelque course stupide, juste au moment où j'en ai besoin !

Au même instant, la porte s'ouvrit, et Fritz apparut saluant gravement pendant que son capitaine le traitait d'imbécile et lui commandait de préparer son bain.

Les reliefs du goûter étaient encore sur la table, et Lothar remarqua immédiatement les quatre tasses.

— Tu as eu des visites? — demanda-t-il.

— Ta mère et tes sœurs sont venues.

— Toutes les trois? Tu les avais donc invitées? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Je ne les attendais pas.

— Elles s'étaient donc entendues pour se rencontrer chez toi?

— Je ne le leur ai pas demandé.

Brenda tenait avant tout à agir avec sagesse et dignité, mais elle avait peine à cacher son trouble. Il se lisait sur sa figure et ses réticences l'accentuaient.

— Enfin ! — dit Lothar en se levant, — je te dis bonsoir. Il est possible que je rentre tard.

— Bonsoir, — dit Brenda.

— Mais, voyons, qu'y a-t-il? — demanda son mari évidemment inquiet. Qu'est-ce que ma mère et mes sœurs t'ont raconté?

Brusquement, la jeune femme se décida à parler. Elle savait que le silence ne servirait à rien. La première fois que Lothar se rencontrerait avec un membre de sa famille, on ne manquerait pas d'aborder le sujet.

— Elles m'ont annoncé que tu donnais un souper pour fêter l'anniversaire de Frau Prassler.

— Comment l'ont-elles su ? Tu as donc ouvert mes lettres ?

— Elles sont venues m'inviter à dîner. Elsa doit m'envoyer

l'auto tout à l'heure. Il est même temps que j'aille me préparer.

— Au diable les femelles et leur bavardage ! — cria Lothar de plus en plus furieux. — Ai-je le droit d'inviter mes amis, oui ou non?.

— Il me semble que non, — dit Brenda. — Nous n'en avons pas les moyens.

— Tu n'as pas à te mêler des dépenses, — s'écria-t-il, — je te l'ai déjà dit.

Brenda n'avait aucune des qualités combatives nécessaires pour tenir tête à son mari. Qu'aurait-elle pu dire de plus, puisqu'elle n'avait jamais fait allusion au penchant de Lothar pour Frau Prassler? Il nierait certainement contre toute évidence et continuerait à agir comme bon lui semblerait.

Le corps las et le cœur ulcéré, elle s'assit dans un fauteuil et prit un livre sur la table. A sa grande stupéfaction, son mari se précipita sur elle, lui arracha le volume des mains et le lança à travers la pièce.

— Je ne tolérerai pas d'insolence ! — hurla-t-il.

Brenda, ahurie par cette violence, resta muette.

— Veux-tu répondre lorsque je te parle? — cria Lothar en frappant du poing sur la table. — J'en ai assez de tes airs de dédain. Je ne les supporterai pas plus longtemps.

— Mais je n'ai rien à dire, — répondit Brenda. — Tu fais la loi, et je t'écoute. C'est ainsi que tu comprends nos relations ; alors, pourquoi nous disputer? Souhaitons-nous mutuellement une bonne soirée et n'en parlons plus.

— Je te défends d'aller chez les Abel ce soir, — dit Lothar. — Je veux que ce juif comprenne que je ne permettrai pas à ma femme et à ma sœur de comploter contre moi.

Quand Lothar avait quelque grief contre les Abel, il traitait Siegmund de juif. Mais Brenda, accoutumée maintenant aux querelles de famille, savait que tout en étant fréquentes, elles ne duraient pas. La semaine suivante, Lothar accueillerait Elsa avec des effusions de tendresse fraternelle et demanderait à Siegmund son opinion sur la nouvelle étoile de l'opéra.

Brenda pensa que si elle bravait son mari en sortant ce soir, il serait bien capable d'user de force pour la retenir. Elle se

compara intérieurement à ces personnages que la légende montre au pouvoir de géants féroces et stupides. Puis, comprenant que Lothar se jugerait offensé si elle lui demandait de sonner à sa place, elle se leva et traversa lentement la pièce.

— Dois-je téléphoner à Elsa? — demanda-t-elle, — ou préfères-tu lui parler?

— Je vais lui dire moi-même ma façon de penser, — s'écria Lothar.

Si Brenda n'avait eu peur d'un nouvel éclat, elle lui aurait rappelé que l'appareil téléphonique, étant placé assez près de la cuisine, les domestiques entendraient toutes les conversations. Heureusement, après avoir averti sa sœur en allemand que Brenda, sur son ordre, ne quitterait pas la maison ce soir, il continua en anglais et déploya une variété d'invectives faisant honneur à ses talents de linguiste. Elsa répondit sans doute sur le même ton, car le colloque dura quelques minutes, et Lothar revint dans la salle à manger plus rouge et plus furieux que jamais.

Brenda avait ramassé son volume de Keats, celui que Lothar avait lancé si violemment à terre et l'avait ouvert à l'*Ode au Rossignol*.

— J'ai dit à Elsa que tu n'irais pas chez elle ce soir.

— J'ai tout entendu.

— Je lui ai expliqué que je n'autorise personne à me faire la loi. Je suis un homme!

— J'ai compris cela aussi. Mais qu'a répondu Elsa?

— Ça ne te regarde pas. Fritz a-t-il préparé mon bain?

— Il n'est pas encore venu prévenir.

— Pourquoi n'as-tu pas été le surveiller? Une femme ne sachant pas soigner son mari ne peut être surprise s'il cherche la société de ceux qui l'apprécient à sa juste valeur... Ne prends pas la peine de te déranger, je t'en supplie. Cela te fatiguerait sans doute. Du reste, voilà Fritz.

Il sortit de la pièce. Brenda l'entendit secouer son ordonnance pour sa lenteur, puis la porte de la salle de bains se ferma avec violence et la paix régna dans la maison pendant quelques minutes.

Brenda termina l'*Ode au Rossignol*. Les vers du poète évoquaient toujours pour elle les nuits pures de Treva, la mer

se brisant sur les roches, les promenades au clair de lune avec Andrew Lovel. Elle revoyait les flaques argentées entre les rochers et respirait l'odeur des algues. Là-bas, le ciel était clément, la terre accueillante, la vie paisible... Le mal du pays envahissait de plus en plus la jeune femme. Son mariage avait été un acte de folie ; dès les premiers jours elle s'en était rendu compte. Mais, au début, en comblant les désirs d'un homme qui l'aimait passionnément, elle avait trouvé une compensation aux misères de sa vie conjugale. Cette seule consolation lui était retirée maintenant. Lothar ne lui témoignait plus qu'indifférence et mauvaise humeur. Elle ne pouvait même pas éviter la belle Jutta, car Lothar l'invitait sans cesse, imposant à sa femme la présence de l'intruse.

Ainsi, le lendemain du fameux souper, il annonça à Brenda que le major Prassler, de retour maintenant viendrait avec Frau Prassler prendre le thé le dimanche suivant. On inviterait quelques amis, mais aucun membre de la famille. Il n'avait pas encore pardonné !

— Et s'ils arrivent inopinément? — dit Brenda.

— Il faut en courir le risque, — décida Lothar.

Au jour indiqué, le salon était plein d'uniformes et de voix bruyantes. La belle Jutta, dans un superbe costume de velours garni de zibeline, trônait au milieu d'un cercle d'admirateurs. Lothar venait de trouver une place à ses côtés et la conversation était des plus animées. Tout à coup, la porte s'ouvrit et Mina, August et leurs deux rejetons firent leur entrée. Les Zorn ne s'étaient pas mis en frais de toilette et furent visiblement troublés par l'élégance des invités. Quant aux hôtes de Lothar, ils savaient peut-être qu'il existe de par le monde de modestes professeurs, mais ils ne fraternisaient certes pas avec des gens de cette sorte. Au premier coup d'œil, ils jugèrent Mina ridicule dans sa « Reformkleid », ses gants de coton et son chapeau démodé, grand comme un abat-jour. La belle Jutta avait déjà rencontré les Zorn chez Elsa, mais elle fit mine de ne pas les reconnaître et salua froidement quand ils lui furent présentés.

— Nous ne savions pas que vous aviez une réception, — dit Mina affectant un air surpris. — Peut-être n'aurions-nous pas dû venir?

— J'espère, — dit August, — que nous sommes les bienvenus dans la maison de ton frère ; il a toujours été cordialement accueilli chez nous.

Dans ce désarroi, Brenda fit de son mieux. Elle s'empressa auprès de son beau-frère et de Mina et bourra les enfants de gâteaux et de sucreries. Un colonel ayant quitté la pièce assez brusquement, la jeune femme, pour calmer les nouveaux arrivants, leur affirma qu'ils n'étaient pour rien dans ce départ précipité.

— Je n'en sais rien, — dit August. — Nous n'étions pas plutôt assis près de lui qu'il s'est levé. C'était très visible, n'est-ce pas, Mina?

— Peut-être n'aime-t-il pas les enfants, — fit cette dernière, mouchant son aîné qui en avait grand besoin et grondant l'autre qui s'essuyait les mains sur la nappe.

Cette remontrance surprit le pauvre petit à un tel point qu'il recula brusquement sa chaise et la cogna contre la belle Jutta. Celle-ci qui avait failli renverser son thé sur sa robe de velours, poussa un petit cri de colère, déposa sa tasse entre les mains de son voisin, et se leva pour prendre congé.

— Vous ne m'aviez pas dit que c'était une matinée enfantine, — dit-elle à Brenda, en riant méchamment.

— Vous n'allez pas nous quitter encore ! — s'écria Lothar sans dissimuler sa déception. — Vous venez seulement d'arriver.

Mais rien ne put la retenir et le reste de la société ne tarda pas à suivre son exemple.

Seuls les Zorn s'attardèrent, n'ayant pas l'air de s'apercevoir de la colère de Lothar. Enfin, August se leva.

— Il paraît que votre souper a été des plus réussis, — dit-il à son beau-frère en prenant congé.

— Comment le savez-vous? — grommela Lothar.

— Le frère de notre cuisinière est maître d'hôtel dans ce restaurant, — dit innocemment Mina.

Lothar haussa les épaules, lui souhaita froidement le bonsoir et rentra au salon.

— C'est toi qui as organisé tout cela, — cria-t-il à sa femme. — Tu as demandé aux Zorn de venir avec leur marmaille troubler notre réception.

— Je t'assure que je ne me doutais pas de leur visite.

— Tu mens.

Brenda ne répondit pas...

— Tous les Anglais sont des menteurs, — s'écria Lothar.

Brenda se détourna avec dédain.

— Je demanderai à Mina si tu l'as invitée. Mina est sincère comme toutes les femmes de notre pays. Je déplore tous les jours davantage de n'avoir pas épousé une Allemande !

— Nous nous en serions mieux trouvés, l'un et l'autre, — répondit Brenda.

Et malgré son chagrin, elle faillit rire de l'air effaré de Lothar.

— Que veux-tu dire? — s'écria-t-il.

— Crois-tu donc que je sois heureuse?

— Pourquoi ne le serais-tu pas? Tu es mariée, tu as une maison confortable, que te faut-il de plus?

Brenda haussa les épaules sans répondre. Après quelques remarques acerbes sur la sottise des femmes, Lothar la quitta. Il était de service à la caserne. Elle ne le revit que le lendemain.

XV

Brenda s'illusionnait lorsqu'elle espérait élever son enfant selon les méthodes anglaises. La cigogne dont elle évoquait jadis la légende était une cigogne allemande et le bébé qu'elle devait apporter au printemps serait un petit Prussien. On l'emmailloterait dans un « Steckissen » et on le garantirait avec exagération des moindres courants d'air ; la nourrice viendrait du « Spreewald » où les costumes sont si pittoresques et le nom de ce futur citoyen serait un nom germanique. Si c'était un garçon on l'appellerait Wilhelm-Gustav, si c'était une fille ce serait Sophia-Maria, d'après les grands-parents.

Tout ceci fut décidé par les Erdmann assemblés en conclave chez Lothar.

Ce dernier, en signe de réconciliation, avait convié sa famille à un plantureux repas. Brenda, sur son ordre, avait commandé un énorme rôti, une mayonnaise de homard, et la glace représentait la cigogne attendue.

Cette œuvre d'art mit tout le monde de joyeuse humeur. August proposa même de boire à la santé du futur Gustav-Wilhelm sans faire la moindre allusion désobligeante à la nationalité de sa mère. Malheureusement, celle-ci troubla la parfaite entente de cette réunion, en déclarant qu'aucun des noms choisis par sa belle-famille ne lui plaisaient. Elle n'aimait ni Sophia, ni Gustav, et ne souffrait Wilhelm et Maria qu'à la condition de les prononcer à l'anglaise, William et Mary.

— Vous n'avez pas le moindre goût ! — s'écrièrent en chœur les Erdmann et les Zorn. — Mais cela n'a rien de surprenant, les Anglais n'ont aucun sens artistique.

Brenda se garda de répondre.

Vivant depuis six mois au milieu de Prussiens, elle savait que dès qu'elle parlait de l'Angleterre, ils devenaient comme possédés. La haine et la jalousie se faisaient jour dans leurs moindres propos sur ce pays détesté. La nation britannique, assuraient-ils, ne méritait plus d'avoir rang parmi les nations européennes, étant en pleine décadence et pourrie jusqu'à la moelle. Le Royaume-Uni se montrait de plus en plus incapable de tirer parti de ses possessions. L'Allemagne accomplirait donc une œuvre de justice en se les annexant.

Au début, Brenda riait de ces vantardises, mais à la longue ces explosions de basse envie et d'insatiable ambition la révoltaient. Peu à peu, elle se sentait envahie par une sourde inquiétude. Dans le désarroi de ses pensées se glissait parfois un doute sur la puissance de sa patrie. Le peuple allemand était-il vraiment supérieur aux autres peuples? Comment discerner le vrai ou le faux de cette affirmation? Incompétente en matière de politique, la jeune femme connaissait fort peu les questions économiques. Ce qu'elle pouvait observer de ses propres yeux ne constituait que des éléments d'appréciation bien superficiels et de peu de valeur. Elle avait remarqué cependant qu'à Berlin les classes pauvres étaient plus instruites qu'à Londres, mieux habillées et d'une façon plus rationnelle. Les jouissances matérielles ou intellectuelles, les plaisirs, les distractions de toutes sortes étaient à la portée de tous. Ainsi, au restaurant, un bon repas s'obtenait à peu de frais, les places au théâtre étaient accessibles aux bourses les plus

modestes, et pour l'été on annonçait des concerts en plein air et des excursions à prix réduits aux environs de la capitale. N'était-ce pas là pour une nation les signes incontestables d'une fortune toujours grandissante et bien distribuée? Et cependant, en Angleterre, combien l'élégance était de meilleur aloi, la société plus policée, et surtout l'orgueil moins agressif qu'ici !

Mais les différences plus subtiles entre les deux nations lui échappaient encore.

— Les Allemands se vantent d'être le sel de la terre, — dit-elle un jour à Lothar. — Je n'en suis pas encore convaincue. Je vois votre richesse et votre prospérité, mais votre âme m'échappe.

— Qu'importe l'âme — répondit brutalement son mari. — Nous autres Allemands nous avons autre chose en tête que ces mièvreries. Nous sommes formidables, cela nous suffit. Tes compatriotes le constateront un jour et alors... Eh bien ! ceux qui échapperont à la mort à ce moment-là pourront garder leurs âmes puisqu'ils y attachent tant d'importance. C'est même tout ce que nous leur laisserons !

— Tu as l'air de croire que nous sommes incapables de vous résister?

— Nous connaissons l'exacte mesure de nos forces. L'Angleterre nous gêne dans nos projets de conquêtes ; nous l'écraserons ! C'est simple comme deux et deux font quatre !

— L'Angleterre n'a jamais été écrasée.

— Elle n'a jamais été attaquée par l'Allemagne.

A la longue toutes ces affirmations de Lothar effrayaient Brenda. Cette nation qui ne cherchait en apparence qu'un idéal de prospérité commerciale et d'expansion pacifique ne dissimulait même plus ses ambitions effrénées. La jeune femme se rendait compte peu à peu que toutes les forces de l'Allemagne, sa méthode, son organisation, son industrie étaient dirigées vers un but unique : la domination mondiale. Son esprit se reporta vers l'Angleterre ; « son Angleterre », si généreuse, si noble, si loin de soupçonner l'orage qui s'amassait à l'horizon. Pourquoi son pays montrait-il un tel aveuglement? L'épée d'Albion était-elle rouillée dans son fourreau? Le lion s'était-il mué en mouton? Pourquoi ses compatriotes refu-

saient-ils de croire au mal? La catastrophe allait-elle les surprendre désarmés? Auraient-ils à payer un épouvantable tribut de sang et de larmes?

Elle essaya dans ses lettres à sa famille de faire comprendre ce qu'elle entendait à Berlin, de signaler le danger qu'elle sentait imminent. Mais les réponses qui lui parvinrent ne traitaient que de troubles en Irlande et de méfaits commis par les suffragettes. Personne ne prenait ses avertissements au sérieux.

Mrs Müller avait promis de venir à Berlin au moment de la naissance de l'enfant, mais, dès le mois de mars, elle entretint sa fille de projets pour l'été. Mr Müller proposait de louer une maison à Cromer et demandait à sa fille d'y venir passer le mois d'août auprès d'eux avec son mari et le bébé. Il réclamait une réponse immédiate, les locations se faisant généralement à Pâques. Lothar refusa de prendre aucune décision, arguant qu'il ignorait ce que ses chefs feraient de lui. Peut-être l'enverrait-on en Angleterre au mois de juin, mais il était peu probable qu'un congé lui fût accordé au mois d'août.

La vie se traîna péniblement pendant l'hiver, Brenda préparait sa layette, passait ses journées à broder des petits vêtements et attendait le printemps avec impatience.

La trahison de Lothar était maintenant une chose avérée. Quelques-uns plaignaient la jeune Anglaise, d'autres la tournaient en dérision. Les Erdmann la blâmaient. A leur avis, un mari ne délaisse sa femme que lorsque celle-ci n'a pas les qualités nécessaires pour le retenir.

Pourtant, jamais l'idée d'un divorce ou même d'une séparation n'effleura la pensée de Brenda. Malgré tous ses torts, Lothar était le mari qu'elle avait librement choisi. Elle devait donc accepter son destin et vivre à ses côtés. Ses principes à ce sujet étaient absolument rigides et l'enfant resserrait encore le lien qui l'enchaînait à ce triste foyer.

Elle se demandait parfois si le major Prassler se doutait de la conduite de son épouse. Était-il aveugle ou indifférent?

Il était facile, d'après les sautes d'humeur de Lothar, de deviner les péripéties de sa liaison avec la belle Jutta. Cette femme était une de ces cyniques coquettes capables d'affoler

un homme, mais bien décidées à sauvegarder les apparences. Si les mauvaises langues ne manquaient pas d'attribuer au capitaine Erdmann de nombreux prédécesseurs, Frau Prassler avait toujours eu l'habileté d'éviter un scandale public.

Son cœur était d'ailleurs inaccessible à la pitié et, dans son affaire avec le capitaine, elle ne laissait jamais passer une occasion de jouer un bon tour à la femme légitime sous des apparences d'aimable mondanité, usant de tous les moyens de l'humilier en faisant étalage de son pouvoir sur Lothar.

Un soir du mois de mars, alors que l'hiver semblait renforcer son cortège de neige et de glace, Brenda se trouva au théâtre en compagnie de son mari et du ménage Prassler. En invitant les jeunes Erdmann, Jutta avait fait valoir que la loge choisie par elle était des plus confortables et placée de telle façon que Brenda pourrait voir sans être vue.

Il s'agissait d'assister à une pièce qui faisait courir tout Berlin. Une œuvre dont le compte rendu avait fait frissonner la jeune Anglaise de dégoût, car le sujet dépassait en crudité les œuvres de Wedekind lui-même. La belle Jutta se vantait d'avoir vu ce drame trois fois. Elle en admirait la langue si poétique, la psychologie subtile et le réalisme du sujet : un crescendo de sang, de luxure et de cruauté. Ses yeux félins brillaient d'une satisfaction malsaine pendant qu'elle décrivait les personnages détraqués ou impurs présentés par l'auteur. La répugnance de Brenda lui fut un nouveau sujet d'ironie et une occasion de se moquer de l'étroitesse de l'esprit anglais. Écœurée, la jeune femme essaya vainement de faire comprendre à son mari que des émotions de ce genre pourraient lui être néfastes. Le jour même de la représentation, se sentant souffrante, elle avait supplié Lothar de la laisser à la maison. Mais, avec sa brutalité habituelle, il avait traité ses craintes de sornettes et déclaré que Frau Prassler serait grandement offensée si elle ne se rendait pas à son invitation. Force fut à la jeune femme de se résigner.

La pièce tant vantée lui avait fait horreur par son caractère faux, par ses aperçus d'un monde obscène, dément et invraisemblable. L'auteur n'était pas un Méphistophélès, mais un simple pornographe connaissant à fond son public. Le dernier acte se terminait par l'assassinat d'un épileptique sur la

scène. Ce dénouement transporta Jutta d'admiration. Dans son enthousiasme, elle murmura à l'oreille de Lothar que cette œuvre était géniale.

Brenda se mit à rire pour ne pas pleurer devant la sottise et la dépravation d'une société capable d'applaudir de telles stupidités.

— A Londres, cette pièce serait interdite par la police, n'est-ce pas? — demanda Jutta, vexée de cette gaieté intempestive.

— Certainement, — répondit Brenda.

— Et pourtant, — dit Frau Prassler d'un ton de souverain mépris, — vous vous considérez comme un peuple libre ! La liberté du théâtre est donc impossible chez vous?

Tandis que le major aidait Brenda à mettre son manteau, Lothar s'empressait auprès de la dame de ses pensées, cherchant en vain à trouver les manches d'une splendide pelisse de fourrure.

Quand ils sortirent du théâtre, les marches du perron étaient couvertes de verglas. La tempête faisait rage, leur envoyant des rafales de neige dans la figure. L'auto des Prassler ne paraissant pas, Jutta qui avait été nerveuse toute la soirée, sembla perdre tout empire sur elle-même. Faisant mine d'ignorer Brenda debout auprès d'elle, elle releva sa jupe avec une exclamation d'impatience, et commanda à Lothar de la suivre pour trouver un taxi. Comme elle se retournait, elle glissa légèrement sur la pierre glacée et se heurta à la jeune Anglaise. Celle-ci chancela à son tour, essaya vainement de se redresser et tomba, tête la première, du haut en bas des marches... Des gendarmes de service s'empressèrent pour la relever. Avant de perdre connaissance la jeune femme chercha des yeux son mari, mais il avait disparu avec Frau Prassler. Sans doute qu'au milieu de l'obscurité, de l'orage, de la foule, il n'avait pas remarqué la chute de sa femme.

Des étrangers compatissants ramenèrent Brenda chez elle, et cette nuit-là, le petit enfant, si tendrement attendu, vint au monde pour ne vivre que quelques heures...

Deux jours plus tard, Mrs Müller, prévenue par dépêche, arrivait à Berlin et s'installait au chevet de sa fille.

XVI

Petite mère était mortifiée, Mina également, mais le savant respectable et important August ressentait plus que tous les autres l'humiliation imposée à la famille Erdmann. Il avait haussé la voix à côté de la chambre de la malade et Mrs Müller était aussitôt intervenue pour le prier de baisser le ton, Brenda reposant enfin après de cruelles souffrances. Aussi se répandait-il en réflexions malveillantes sur la mère de sa jeune belle-sœur.

Cette Anglaise, débarquant de Londres, faisait preuve d'une impertinence vraiment inouïe ! Jamais on n'avait vu pareille façon d'usurper le pouvoir dans un intérieur allemand ! Quel aplomb ! Quelle audace !

Elle avait amené une infirmière, pensant que des soins éclairés seraient nécessaires à sa fille. Toujours l'intrigue anglaise ! La digne Frau Henning, la sage-femme qui avait toujours soigné Mina, n'était-elle pas assez expérimentée pour Brenda? Était-ce sa faute si Mrs Müller avait trouvé l'accouchée se débattant dans les affres de la mort? August serrait les poings avec rage en pensant à la façon dont Mrs Müller avait mis Frau Henning à la porte, la remplaçant par ce rigide automate qui ne permettait à personne d'entrer dans la chambre de la malade et regardait tout le monde du haut de sa grandeur.

— Je suis Herr Professeur Zorn, — avait annoncé pompeusement August, voulant à tout prix forcer la consigne.

— Je ferai part à Mrs Müller de votre visite, — avait répondu froidement la « nurse ».

— Je tiens à voir ma belle-sœur, — insistait August. — Je désire me rendre compte par moi-même de son état, et constater si elle est réellement malade ou si elle souffre d'une simple crise nerveuse.

— Êtes-vous médecin?

— Que vous importe? L'œil d'un profane est souvent plus clairvoyant que l'œil d'un savant.

— Mrs Erdmann n'est pas en état de recevoir.

C'est à ce moment qu'August commença à se mettre en colère et à crier selon son habitude. Aussitôt, Mrs Müller sortit de la salle à manger et le pria de faire moins de bruit. Elle le voyait pour la première fois et fit intérieurement le vœu de ne jamais se retrouver en contact avec cet odieux personnage. Elle n'avait pas une grande expérience du monde scientifique et les titres qui s'étalaient sur la carte de visite qu'il lui présenta, l'impressionnèrent moins que sa voix rude et ses manières grossières. Elle l'emmena pourtant dans le salon, lui offrit une chaise et lui dit que l'état de Brenda était très grave.

— Cela ne m'étonne pas, — dit August d'un ton malveillant.

— Cela ne peut étonner personne après ce qui est arrivé, — répondit Mrs Müller.

— Ce qui est arrivé n'est qu'un accident. Je fais allusion à des causes plus anciennes. Depuis que votre fille est parmi nous, je l'ai constamment vue souffrante, déprimée et triste. Une jeune femme sur le point de devenir mère doit se montrer joyeuse, c'est son devoir. La santé de Brenda était sans doute altérée depuis longtemps par le luxe et l'abus des sports !

Le regard clairvoyant de Mrs Müller toisa August. Elle écouta avec attention son jugement sur Brenda.

— Je comprends que ma fille ait pu être souffrante, mais pourquoi était-elle triste? — demanda-t-elle à August sans s'occuper de ses ridicules attaques. — Je ne l'ai jamais vue ainsi avant son mariage.

— Il eût été plus heureux pour tout le monde qu'elle ne vous eût jamais quittée, — repartit le professeur.

— Vous avez parfaitement raison. Ni son père, ni moi, nous ne désirions cette union.

— Et pourquoi donc? — s'écria August, vexé de nouveau. — Un officier allemand n'est-il pas digne de la fille d'un négociant? Nous avons une autre manière de voir en Allemagne !

— Mais pourquoi était-elle triste? — insista Mrs Müller.

— Pourquoi est-on triste en général? Quand je ne suis pas joyeux, c'est parce que j'ai mal à l'estomac ou que des préoccupations personnelles me troublent.

— Brenda avait-elle quelque sujet de préoccupation? car je ne pense pas que son estomac...

— Je ne veux pas me mêler à des bavardages de femmes, — interrompit August. — Ma dignité s'y oppose. Si vous voulez des précisions, adressez-vous à ma belle-mère ou à ses filles. Aucune d'elles n'appréciait beaucoup Brenda ; mais, du jour où elle est entrée dans la famille, elles ont fait de leur mieux pour sympathiser avec elle

— Pourquoi n'appréciaient-elles pas Brenda?

— Chère Frau Müller ! Après tout, vous portez un nom allemand et c'est le sang allemand qui coule dans vos veines. Vous êtes née à Berlin et votre mari à Heidelberg. Vous savez ce que valent les femmes de notre pays. Croyez-vous que Brenda avec sa mauvaise éducation anglaise, son ignorance des devoirs d'une bonne maîtresse de maison, pouvait réussir parmi nous?

Mrs Müller opposa aux paroles d'August un silence dédaigneux qui le mit en rage.

— Il faut revenir ici avec Mina, — dit-elle en se levant. Je serai heureuse de faire sa connaissance.

August, forcé de comprendre qu'il avait assez prolongé sa visite, partit en grinçant des dents. L'impudente vieille Anglaise ! Employer de telles manières vis-à-vis du professeur Zorn ! Un tel homme ! Un tel savant !

— Mais je lui ai rappelé son origine, — dit-il triomphalement à Mina. — Je lui ai fait sentir qu'elle était Allemande !

Les parents de Brenda avaient souvent éprouvé des doutes sur le bonheur de leur fille, mais les lettres que cette dernière leur écrivait d'Allemagne ne contenaient rien qui justifiât leur anxiété. La visite d'August ne fut qu'un petit incident au milieu d'une série de faits concordants, montrant à Mrs Müller combien ses inquiétudes étaient fondées.

— Je ne comprends pas comment Brenda a pu choisir ces affreuses tentures et ces vilains tapis, — dit-elle, à son gendre, un jour où le temps gris rendait la salle à manger encore plus triste que de coutume.

— Mais, ce n'est pas elle qui les a choisis, — répondit Lothar. — Quand nous sommes arrivés à Berlin, nous avons trouvé notre appartement tout prêt. Votre fille ne vous l'a-t-elle pas raconté?

— Elle m'a écrit en effet, que tout était en ordre lors de

votre retour et que le dîner vous attendait sur la table. Mais elle ne nous a jamais décrit son intérieur. Dans ses lettres, elle se montrait toujours satisfaite.

— Pourquoi n'aurait-elle pas été satisfaite? Toute fatigue, tout ennui lui avaient été épargnés. Pourtant, je me souviens que sur le moment, elle témoigna une certaine contrariété.

— Naturellement — dit Mrs Müller — ses idées devaient différer des vôtres. En Angleterre...

— Ce que vous faites en Angleterre ne peut pas convenir à Berlin, — dit Lothar d'un ton de supériorité. — Ma mère et mes sœurs ont beaucoup d'expérience et savent combiner le goût le plus parfait avec la plus stricte économie. Du reste la couleur d'une tenture ne m'intéresse guère.

— Vous êtes rarement à la maison, sans doute?

— Justement. Étant le plus souvent hors de chez moi, il m'importe peu que les murs de mon appartement soient bleus, verts ou rouges ! Je laisse ces détails là aux femmes.

— Votre salon a l'air d'une pièce inhabitée?

— Nous ne nous en servons que pour recevoir.

— Est-ce que Brenda ne s'y tient pas habituellement?

— Non. Pourquoi ferait-on du feu dans deux pièces, sans nécessité?

Mrs Müller n'en demanda pas plus long ce jour-là. Jugeant que sa présence serait longtemps nécessaire à sa fille, elle s'était installée délibérément pour un séjour de quelque durée, sans faire attention à l'air froid et maussade de son gendre. Elle avait engagé une deuxième servante et pris en main la direction de la maison.

Peu à peu, Lothar s'humanisa. La cuisine qu'on lui servait était parfaite et son intérieur, entre des mains expérimentées, était devenu « kolossalement » confortable.

— Quel dommage que Brenda n'ait pas vos qualités de maîtresse de maison ! — dit-il un jour à sa belle-mère, après un déjeuner particulièrement réussi.

Mrs Müller n'osa faire valoir qu'elle avait pris à sa charge presque toutes les dépenses, la somme donnée par Lothar chaque semaine étant absolument insuffisante. Elle ne s'expliquait pas pourquoi sa fille avait organisé son intérieur avec tant de parcimonie. Pourtant la somme accordée par

Mr Müller devait permettre à la jeune femme de contribuer aux frais du ménage et de vivre largement.

Elle s'aperçut bientôt que dans la famille Erdmann, personne, sauf peut-être Siegmund Abel, ne témoignait d'affection à Brenda, Lothar encore moins que les autres. Il entrait et sortait bruyamment, donnait des ordres de sa voix rude et nasale, se mettait en colère dès que la moindre chose troublait ses désirs et rentrait fort tard dans la nuit. Il paraissait en froid avec ses parents qui semblaient désapprouver sa conduite et Mrs Müller fut surprise de leur attitude. Elle ignorait, il est vrai, à quel point son gendre était responsable de l'accident dont Brenda avait été victime.

Lorsque la jeune femme avait été ramenée chez elle, après sa chute du haut du perron du théâtre, son mari n'était pas encore rentré. En s'éloignant en compagnie de Frau Prassler, il avait retrouvé presque aussitôt le mari de cette dernière, et tous trois s'étaient dirigés vers le restaurant où ils devaient souper.

Le major avait fait semblant de chercher la jeune Frau Erdmann, mais il n'était pas homme à braver une tempête de neige afin de retrouver une femme assez sotte pour quitter ainsi le groupe auquel elle appartenait.

— Brenda aura certainement pris un taxi et sera rentrée tout droit à la maison, — dit Lothar. — Elle a souvent de ces manières indépendantes.

— C'est fort impoli à l'égard de ceux qui l'ont invitée, — repartit le major.

Lothar, d'abord un peu inquiet, endormit ses scrupules dans la gaieté du souper. Il ne pensa bientôt plus qu'à témoigner son mécontentement dès son retour. En supposant même que Brenda se fût sentie souffrante, n'aurait-elle pas dû lui demander la permission de rentrer?

Mais, quand il réintégra son domicile, il le trouva tout bouleversé. Sa femme souffrait d'affreuses douleurs et le docteur, appelé en toute hâte, hochait la tête d'un air fort peu rassurant. La « perle » s'offrait le luxe d'une crise de nerfs au milieu d'une cuisine en désordre, et petite mère affolée voulait qu'on prévînt Mrs Müller par dépêche. Elle-même, disait-elle, aurait appelé le feu du ciel sur la tête de ceux qui l'auraient

éloignée d'Elsa ou de Mina dans un cas semblable ! Petite maman ajouta bien d'autres choses qui furent très désagréables à Lothar. Elle le blâma sévèrement pour avoir mené Brenda au théâtre et pour n'avoir pas su prévenir cette chute.

— Je veux bien accepter le premier reproche, — répondit Lothar, — mais le second est absurde. Comment pouvais-je l'empêcher de tomber?

— En prenant soin d'elle au lieu de t'occuper d'une autre femme, — répliqua vertement Frau Erdmann.

Depuis son arrivée, Mrs Müller s'était donc trouvée au milieu d'une famille divisée. Elle rencontra parmi les amis de sa fille plusieurs personnes qu'elle jugea plus sympathiques que ses propres parents, mais aucune ne semblait très intime dans la maison.

Un après-midi, alors qu'Elsa était venue voir sa belle-sœur, Jutta survint, en grand apparat, arborant les dernières créations de la mode. Tout en s'asseyant pour causer, elle dirigea sur Mrs Müller et sa nièce son regard félin.

— Comment va notre chère malade aujourd'hui? — demanda-t-elle.

— Je suppose que Lothar doit vous donner tous les jours de ses nouvelles, — dit sèchement Elsa à la grande surprise de Mrs Müller. — Mais quand il se trouve avec vous, il a sans doute autre chose à faire !

— Je suis sûre que votre frère adore sa petite épouse, — répliqua Jutta mielleusement. — Il l'aime de tout son cœur, bien qu'il ait eu une grande déception de... un grand chagrin de...

Elle s'arrêta avec une réserve affectée. Elsa retint la réponse désobligeante qui lui montait aux lèvres et, changeant la conversation demanda jusqu'à quelle heure on avait dansé à la soirée de fiançailles de Toni Lieber? Était-il vrai qu'on y avait vu des Américaines de music-hall dans ces danses scandaleuses qui font fureur à Londres? Jutta les avait-elle réellement invitées chez elle afin de donner cette distraction à ses amis?

Jutta répondit que si ces danses étaient vraiment si choquantes, Frau Abel pouvait se rassurer, on ne les verrait pas

chez les Prassler. A ces mots, Elsa se contenta de tousser. Puis Jutta se leva et prit congé.

— Je suis venue surtout pour prendre des nouvelles de ma gentille amie et pour lui apporter ces quelques fleurs, — dit-elle en posant sur la table un bouquet de roses montées attachées par un ruban.

— Siegmund envoie des fleurs à Brenda tous les jours, — dit sèchement Elsa. — Il adore sa belle-sœur et ne recule devant aucune dépense pour lui faire plaisir. Il connaît ses moindres goûts qui sont extrêmement raffinés. Elle déteste les roses montées comme celles-ci, car elles se fanent tout de suite.

— Je vous remercie infiniment de votre gracieuse attention pour ma fille, — dit précipitamment Mrs Müller.

N'étant pas initiée à la vie privée de son gendre, elle ne comprenait rien à cet échange d'aménités.

— Quand on rencontre une vipère, on l'écrase d'un coup de talon, — dit Elsa en fermant violemment la porte sur Frau Prassler. — Elle ne reviendra pas de sitôt.

— Mais, — demanda Mrs Müller, — pourquoi Lothar rencontre-t-il cette dame tous les jours?

— Mon frère suit son plaisir, — répondit Elsa d'un air sombre ; — Frau Prassler est une dangereuse coquette et Lothar est un sot.

Ces paroles troublèrent fort Mrs Müller. Elle aurait souhaité quelques éclaircissements, mais Brenda n'était pas encore assez forte pour répondre à ses questions.

Six semaines se passèrent ainsi. L'état de la jeune femme s'améliora progressivement et vers le mois de mai, elle entra en convalescence. Elle ne parlait jamais à sa mère de la vie qu'elle avait menée en Allemagne. Ses pensées étaient tournées vers sa famille et son pays. Elle s'intéressait plus à la moindre anecdote sur Treva qu'a toutes les chroniques berlinoises que lui apportaient les Erdmann.

— As-tu des amis ici? — lui demanda un jour sa mère.

— Quelques-uns. J'apprécie beaucoup Siegmund Abel et je m'entends assez bien maintenant avec Elsa. J'ai aussi quelques relations agréables. Quand je serai mieux, je les inviterai pour te les présenter.

— J'ai reçu un jour une certaine Frau Prassler. Elle était venue demander de tes nouvelles.

— Celle-là n'est pas mon amie, — répondit Brenda, en prenant une expression contrainte.

Elle garda le silence pendant quelques instants, puis finit par dire :

— Lothar est épris d'elle !

Mrs Müller avait tout fait pour s'attirer cette confidence, mais maintenant qu'elle se trouvait en présence de la vérité elle eut un serrement de cœur et se hâta de détourner la conversation.

— Quand tu seras rétablie, il faudra que tu changes d'air, ma chérie. Peut-être pourrais-tu faire un petit voyage avec ton mari. Crois-tu qu'il obtiendrait un congé?

— Ah ! j'aimerai bien mieux rentrer avec toi à Londres, — soupira Brenda.

Mrs Müller, toute saisie, ne put dissimuler son trouble.

— Tu veux dire pour quelques jours? Tu reviendras ensuite auprès de ton mari?

— Il faut que je parle à Lothar de tout cela, — dit la jeune femme, se promettant de saisir la première occasion pour régler la question.

Il y avait maintenant deux mois que Brenda était tombée malade. Elle paraissait encore bien frêle, mais elle avait retrouvé tout son charme et sa grâce juvénile. Quand Lothar entra ce soir-là dans la chambre de sa femme, elle lui apparut telle qu'elle était, aux premiers jours de leur mariage. Il jeta sur elle un regard plein de convoitise que Brenda accueillit avec surprise et répugnance en pensant à Jutta.

— Ta mère a-t-elle fixé le jour de son départ? — demanda-t-il brusquement.

— Elle nous quitte la semaine prochaine.

— Il me tarde maintenant de retrouver notre tête à tête.

Brenda posa son livre sur ses genoux, et ses yeux rencontrèrent ceux de son mari. Mais elle ne se doutait guère du tour imprévu qu'allait prendre la conversation.

Il faisait chaud, elle portait un léger peignoir blanc qui faisait valoir sa fraîcheur. Un touffe de muguets était auprès d'elle dans un vase, et, le soleil couchant mettait des reflets

d'or dans ses cheveux. Sa physionomie reposée avait un charmant aspect de jeunesse.

— Je voudrais partir avec maman, — dit-elle.

— Aller à Londres, maintenant?... Quelle idée!... Je ne puis m'absenter pour le moment.

— J'ai besoin d'un changement d'air, d'une diversion.

— La meilleure diversion sera de nous retrouver tous deux ici, comme par le passé. Je n'en veux pas d'autre.

— C'est possible, — dit Brenda, — mais moi je désire partir.

— La place d'une femme est auprès de son mari, — dit Lothar, commençant à se fâcher. — Tu resteras ici.

— Tu penses toujours à toi, Lothar, — dit Brenda avec douceur. — Ne sois pas si égoïste. Pour ma part, je souhaite vivement m'en aller d'ici pendant quelque temps.

— Quel curieux sentiment pour une jeune mariée!

— Tu oublies tout ce qui s'est passé.

— Que veux-tu dire?

— J'ai été très malheureuse.

— Tu as été malade. Il n'y a aucune raison pour que tu sois malheureuse à l'avenir. Une femme raisonnable doit savoir fermer les yeux quelquefois.

— Vraiment?

— Mais oui. Et quand son mari lui revient parce qu'elle est plus jolie que jamais, elle peut les rouvrir.

Brenda frissonna et ne sut trouver une réponse.

— J'ai besoin de réfléchir, — dit-elle.

Lothar la regarda avec stupéfaction. Brenda ne s'était jamais plainte. Son silence seul avait trahi ses griefs. Cette résistance subite le surprenait donc au plus haut degré. Après tout ce qu'il venait de lui faire entendre, comment pouvait-elle encore songer à s'éloigner. La maladie avait-elle troublé sa raison? Lothar n'allait certes pas s'arrêter à ces divagations féminines, ne connaissant qu'une façon d'agir avec le sexe faible.

— Il n'y a pas à réfléchir, — cria-t-il. — C'est tout décidé. Tu n'iras pas à Londres, tu resteras ici afin de t'occuper de ton mari et de ton intérieur! Est-ce que tu penses à moi quand tu parles de courir le monde à ta fantaisie. Ce n'est pas notre façon de comprendre la vie conjugale en Allemagne.

— A l'époque de notre mariage, tu as promis de m'accorder chaque année un séjour de quelques semaines auprès de nos parents, — reprit Brenda.

— Je ne m'en souviens pas.

— Moi, je m'en souviens parfaitement.

— Dans l'ardeur des fiançailles, on promet bien des choses qu'on ne peut tenir ensuite.

— Alors ta parole est sans valeur?

— Jamais un homme n'est sincère avec les femmes, — dit cyniquement Lothar. — Du reste quelle preuve as-tu de cette promesse? Je n'en ai aucun souvenir.

— Tous les hommes ne sont pas des menteurs, — répartit Brenda révoltée, — même vis-à-vis des femmes.

— Il y a mensonges et mensonges. Quelques-uns sont inoffensifs et nécessaires. Quand je t'ai demandé de m'épouser, je t'aurais aussi bien promis la lune si tu en avais eu la moindre envie.

— Ma mère trouve que j'ai besoin d'un changement d'air, — reprit Brenda en détournant son regard, car, à ce moment les yeux de Lothar semblaient prêts à lui promettre la lune, si elle renonçait à son voyage à Londres.

— Je ne veux pas en entendre parler. Je ne te refuserai certes pas, après ta convalescence, d'aller faire une cure dans une ville d'eaux allemande, où tes parents d'Angleterre pourront t'y rejoindre. Mais, pour le moment, — et il s'approcha d'elle avec une flamme dans le regard, — nous resterons ici ensemble. Depuis notre rencontre à Heidelberg il y a un an, jamais je ne t'ai vue aussi jolie et aussi fraîche qu'aujourd'hui !

(*A suivre.*)

Mrs ALFRED SIDGWICK

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR G. GUILLEMOT-MAGITOT)

LES TCHÉCO-SLOVAQUES EN RUSSIE

Jamais on n'avait tant parlé des Tchéco-Slovaques que depuis quelque temps. Leur lutte le long du Transsibérien contre les gardes rouges maximalistes les a mis à l'ordre du jour. Chaque matin les informations des journaux nous apprennent qu'ils se sont emparés de telle ou telle ville, ou nous content les audacieux exploits de cette troupe hardie qui veut s'assurer le chemin de Vladivostock. Tchèques d'Autriche et Slovaques de Hongrie, ces Slaves en veulent à mort à la monarchie dualiste à laquelle un mauvais sort a lié leur nation, et ils tiennent à tout prix à combattre leurs oppresseurs allemands et magyars. Ne pouvant le faire dans une Russie maximaliste à qui la paix est plus chère que sa propre existence, ils ont résolu de gagner le lointain port d'Asie pour venir, en Occident, se joindre aux armées de l'Entente.

Lorsque, dernièrement, le président de la République française remettait au front le drapeau à l'armée tchéco-slovaque qui s'est formée en France, il souhaitait qu'un nouveau Xénophon vînt nous retracer un jour cette héroïque retraite. Ce souhait se réalisera-t-il? Espérons-le. En attendant que quelque membre des légions tchéco-slovaques nous apporte cette Anabase contemporaine, les récits les plus fantaisistes — ou les plus malintentionnés — circulent dans la presse au sujet des Tchéco-Slovaques de Russie. Des dépêches tendancieuses d'origine bolchévique ou allemande nous représentent les

Tchéco-Slovaques comme des troupes « contre-révolutionnaires ». Tel publiciste imagine tout un petit roman sur ces soldats auxquels il attribue une « origine roumaine ». C'étaient, prétend-il, des prisonniers austro-hongrois qui, moyennant quelques litres d'alcool, se firent livrer des vivres, des fusils, des mitrailleuses et même des canons par ces rustres de gardes rouges. Moins naïf, le député Jean Longuet n'a pas imaginé lui-même la fantaisie qu'il présentait, le 6 juillet aux lecteurs du *Populaire*. Il l'a demandée au citoyen Litvinoff qui, paraît-il, est à Londres ambassadeur de la République des soviets.

« Ce sont, vous le savez, a déclaré le diplomate maximaliste au député socialiste français, d'anciens prisonniers austro-hongrois, que *Trotzky a lui-même armés* [1]. Ils refusèrent de se battre en Ukraine et demandèrent à aller combattre en Occident. On s'apprêta à les transporter. Cependant les soviets sibériens firent des objections au transport de ces milliers d'hommes armés. On voulut les désarmer et c'est alors qu'ils se sont mutinés et alliés partout avec les pires réactionnaires et bourgeois. Mais leur sédition touche à sa fin, car ils sont pris entre la Russie et la Sibérie Orientale, qui nous est fidèle. Désarmés, nous les transporterons à Vladivostok. » Déjà maîtres de Penza, de Samara, d'Omsk, de Tomsk, les Tchéco-Slovaques se sont depuis lors emparés d'Irkoutsk et de Vladivostok, en Asie, et de Kazan en Europe, donnant un démenti formel aux dernières allégations du représentant des soviets dans le Royaume-Uni. Nous voudrions, à notre tour, mettre au point la légende que Litvinoff cherche à accréditer en France, aussi bien que les récits où la fantaisie des journalistes s'est donnée libre cours.

Nous avons vécu de longues années, et jusqu'à la veille de la guerre, parmi les Tchéco-Slovaques d'Autriche-Hongrie. Depuis le début du gigantesque conflit que l'Autriche-Hongrie a provoqué, nous avons suivi avec l'attention la plus soutenue les faits et gestes de ce peuple de douze millions d'âmes forcé de combattre contre ses frères slaves de Serbie et de Russie. La lecture des journaux tchèques, les confidences

1. En italique dans l'original.

des soldats tchéco-slovaques, hommes de troupe aussi bien qu'officiers, revenus de Russie, et les documents qu'il nous a été donné de consulter, nous permettent d'apporter quelque lumière sur la façon dont s'est formée et comportée cette armée tchéco-slovaque qui étonne le monde et que les bolchéviks effrayés traitent de « contre-révolutionnaire ».

***

Lorsque la guerre éclata, les Tchèques furent surpris et déroutés. Les sournoises menées de Vienne avaient provoqué parmi eux des querelles politiques qui les avaient empêchés de prendre des mesures en vue d'une éventualité qu'ils prévoyaient pourtant depuis plusieurs années. Depuis longtemps, en effet, la nation tchéco-slovaque, comme toutes les nations slaves de la double monarchie, savait que Berlin, Vienne et Budapest tramaient une guerre contre le slavisme. En 1913, le chancelier Bethmann-Hollweg en avait lancé l'avertissement. Il était pour eux hors de doute que les forces germaniques concentrées chercheraient à anéantir les petits États balkaniques vers lesquels aspiraient les Yougo-Slaves, et à briser la grande Russie. Personne cependant parmi les Tchéco-Slovaques ne se doutait que le coup serait si brusque ; aussi rien n'était-il prêt pour le parer. Tous les hommes durent donc répondre à l'ordre de mobilisation et, le cœur saignant, rejoindre les dépôts pour aller se battre contre les frères slaves en faveur de la plus Grande Allemagne.

La mobilisation ne fut pas cependant aussi calme que, les premiers jours du conflit, les dépêches autrichiennes l'annonçaient au monde. Les soldats que l'on allait conduire aux pires tueries savaient trop bien pour qui et contre qui on les envoyait, et leur choix était fait à l'avance. Ils l'affirmèrent dès le départ. Ce fut ornés de cocardes slaves ou sous les plis d'un drapeau aux couleurs de la Bohême que les hommes quittèrent leurs casernes. Les incidents furent nombreux. L'officiel *K. k. Korrespondenz Bureau* s'est, certes, bien gardé d'en informer la presse. Les mesures policières n'ont pu pourtant créer autour de ces affaires un éternel silence. Des témoins

sont venus qui ont conté les faits. Devant le Parlement, plus tard, les députés allemands, outrés que des Slaves aient pu entraver l'entreprise du « peuple maître », ont lancé des accusations révélatrices : les soldats tchéco-slovaques étaient de cœur avec l'ennemi de l'Autriche-Hongrie.

Il serait trop long de relater ici les actes de rébellion qui signalèrent le départ des troupes. Une interpellation, signée par plus de quatre-vingts députés allemands au Parlement de Vienne, a pu en remplir six cents pages dactylographiées. On peut dire qu'une véritable révolte, toute spontanée, éclata partout à travers la Bohême et la Moravie. Lorsque, par exemple, le 8e régiment de *Landwehr* dut quitter Prague pour se rendre au front, le porte-drapeau remplaça le drapeau autrichien par un drapeau tchèque. Un officier allemand se précipita sur lui et essaya de le lui arracher. Tous les hommes alors se lancèrent sur l'officier qui fut jeté à bas de son cheval et roué de coups. Refusant ensuite de marcher, le régiment tout entier se mit à entonner une chanson populaire qui dit bien quels sentiments régnaient dans le cœur de ces Slaves.

Mouchoir rouge, agite-toi de tous côtés ;
Nous devons marcher contre les Russes
Et nous ne savons pourquoi.

L'hymne slave *Hej Slované !* fut, par toutes les troupes tchéco-slovaques, chanté avec une variante aussi caractéristique. Notre langue, dit une des strophes de cette *Marseillaise* slave,

Notre langue est un don que nous a confié Dieu,
Dieu, maître de la foudre.
Personne donc en ce monde
N'a le droit de nous la ravir ;
Quand bien même il y aurait autant d'Allemands
Qu'il y a de diables en enfer,
Dieu est avec nous ; celui qui est contre nous,
Péroun[1] le balayera.

Dans la bouche des soldats tchèques, *Dieu* était devenu *Rus*, le Russe, et *Péroun*, *Francouz*, le Français. « Le Russe est

1. *Péroun* est un dieu de la mythologie slave.

avec nous ; celui qui est contre nous, le Français le balayera. » Les Tchéco-Slovaques associaient dans une même pensée sympathique leurs deux amis. Ils passèrent aux Russes et aux Serbes chaque fois qu'ils en trouvèrent l'occasion, malgré les terribles mesures prises contre les régiments infidèles par le commandement austro-hongrois [1].

Constatant l'inanité de telles rigueurs, le commandement austro-hongrois s'efforça de faire croire aux troupes, et même aux officiers, que les Russes tuaient les prisonniers, voire les blessés [2]. Toutes ces manœuvres furent vaines. Le sentiment de solidarité slave qui remplissait le cœur des Tchéco-Slovaques était plus fort que la crainte qu'on cherchait à leur inspirer.

Tu verras, disait un jeune homme de Prague à un de ses camarades appelé à l'armée [3], que pas un seul soldat tchèque n'oubliera que les Serbes et les Russes sont nos frères... Tu verras que pas un seul des nôtres ne tirera sur les Serbes et sur les Russes. Il passera dans leurs rangs ou, s'il ne le peut, il préférera se tuer.

Combien aussi parmi ces jeunes gens, comme ce Ludek Olsevsky qui, en juillet 1917, contait ses souvenirs dans le *Cechoslovan* de Kiev, partaient avec l'amer espoir de venger les victimes du terrorisme autrichien? Combien avaient vu leurs parents ou leurs amis arrêtés, jugés et pendus pour avoir simplement été trouvés possesseurs de la proclamation dans laquelle le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch [4] promettait la libération des Slaves d'Autriche-Hongrie?

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1917, l'article de Louise Weiss, *les Espérances des pays tchèques*.

2. Un journal tchèque de Pétrograd, *Cechoslovak*, a donné à ce sujet, dans son numéro du 16 juillet 1916, d'intéressantes notes d'un officier tchèque de l'armée autrichienne, Jozka Koutnak.

3. Ludek Olsevsky : *Vzpominka*, dans le journal tchèque *Cechoslovan* (Kiev) du 23 juillet 1917.

4. Voici le texte de cette proclamation qui coûta la vie à tant de Tchéco-Slovaques :

« Nations d'Autriche-Hongrie,

« Le gouvernement de Vienne a déclaré la guerre à la Russie parce que celle-ci, fidèle à la tâche que lui assigne l'histoire, ne pouvait laisser la Serbie sans soutien et permettre son anéantissement.

« Nations d'Autriche-Hongrie, en pénétrant, à la tête de l'armée russe, sur le territoire austro-hongrois, je proclame au nom du tsar de toutes les Russies que la Russie a déjà plus d'une fois versé son sang pour libérer les nations du joug étranger, sans autre pensée que rétablir le droit et la justice. Maintenant

***

Des milliers et des milliers d'hommes se rendirent ainsi. Ils espéraient, après avoir contribué à désorganiser l'armée austro-hongroise, passer dans les rangs de leurs frères russes, tourner leurs armes contre l'ennemi des Slaves et libérer leur patrie si longtemps opprimée par les Habsbourg.

Nous ne nous étions pas rendus pour échapper aux horreurs de la guerre, nous dit un soldat tchéco-slovaque. Nous voulions, au contraire, continuer à combattre pour aider nos frères slaves si traîtreusement attaqués. Notre but était d'abattre nos véritables ennemis, les Allemands et les Magyars, et de faire de notre patrie un État libre et indépendant. Quelle déception nous attendait ! Nous croyions trouver, de l'autre côté des tranchées, des amis dont nous serions devenus les alliés ; nous y trouvâmes des hommes qui nous traitèrent en prisonniers ordinaires.

Les dirigeants du gouvernement tsariste, en effet, se montrèrent pleins de méfiance à l'égard de ces Tchéco-Slovaques qui rêvaient de détrôner leur monarque et, au nom du droit des nationalités, demandaient le démembrement de l'Autriche et la libération de leur patrie slave.

Les gouvernants, écrit le professeur russe N. V. Jastrebov[1] avaient peur de cette idée du démembrement de l'Autriche-Hongrie et de son corollaire, la création d'un État tchéco-slovaque et d'un État yougoslave. Les uns en avaient peur parce qu'ils étaient habitués à l'Autriche

---

encore, nations d'Autriche-Hongrie, elle vous apporte la liberté et la réalisation de vos aspirations nationales.

« Pendant des siècles, le gouvernement austro-hongrois a suscité parmi vous les dissensions et l'inimitié, car seule la discorde assurait son pouvoir sur vous. La Russie ne se propose qu'un seul but : permettre à chacune de vous de se développer et de prospérer en protégeant le précieux héritage de vos ancêtres, votre langue et votre foi ; permettre à chacune de vous, unie à ses frères de race, de vivre en paix et en bonne intelligence avec ses voisins dans la pleine conscience de son indépendance. Convaincu que, dans toute la mesure de vos forces, vous aiderez à atteindre ce but, je vous invite à accueillir les soldats russes comme de fidèles camarades, comme des hommes qui combattent pour votre plus haut idéal.

« Août 1915.

« Le généralissime :
« NICOLAS »

1. *Birgévyia Viédomosti*, numéro du 30 juin 1917, article sur les légions tchéco-slovaques.

et ne pouvaient se faire à l'idée du nouvel état de choses qui sortirait de ses ruines ; d'autres, parce qu'ils considéraient avant tout les droits monarchiques et l'idée dynastique ; d'autres encore à cause du respect que leur imposait la constitution réactionnaire, cléricale et féodale de l'Autriche-Hongrie, et de la haine que leur inspiraient les forces révolutionnaires adverses, celles des nationalités ; d'autres encore avaient peur que ne fût vraiment résolue la question polonaise, etc.

Ainsi donc ces hommes qu'enflammait la grande idée slave, ces soldats dont les hauts principes du droit et de la justice avaient fait des déserteurs, et qui tendaient la main à leurs frères russes pour lutter avec eux contre l'ennemi commun, furent traités comme des adversaires vaincus, pis que les prisonniers allemands ou magyars. Sans tenir compte de leur nationalité, on les envoya travailler dans les camps du Turkestan ou de la Sibérie.

Pendant longtemps, écrit encore le professeur Jastrebov, les prisonniers tchéco-slovaques furent soumis au même régime que les Allemands, les Magyars et les Turcs auxquels ils étaient mêlés, qu'ils avaient même comme chefs d'équipe sous le commandement d'officiers russes d'origine allemande. Dans les camps de prisonniers continua l'oppression des Tchéco-Slovaques. On les espionnait. On dressait contre eux des « livres noirs » qui étaient remis aux inspecteurs des camps de prisonniers délégués par la Croix-Rouge austro-hongroise ou allemande et, par ceux-ci, transmis au gouvernement austro-hongrois.

Les associations créées par les émigrés tchéco-slovaques établis en Russie, les amis de la cause des Slaves d'Autriche-Hongrie, firent démarche sur démarche pour mettre fin à un tel état de choses.

D'excellents armuriers tchèques, écrit un autre Russe, M. Nicolas Brechko Brechkosky [1], des spécialistes dans la construction des canons lourds et des mortiers, les meilleurs mécaniciens des usines Skoda [2] demandaient comme une grâce à l'ancien gouvernement de leur permettre de travailler dans nos usines.

1. *Birgévyia Viédomosti*, numéro du 23 juillet 1917, article sur la brigade tchéco-slovaque.

2. La plus importante fabrique de canons d'Autriche-Hongrie, située à Pilsen.

Tout était vain. Tous les efforts se brisaient devant la mauvaise volonté ou l'indifférence des hautes sphères. La brillante conduite au feu de la « légion hussite », formée des volontaires fournis par les colonies tchéco-slovaques de Russie, ne suffisait même pas à convaincre les dirigeants de l'efficacité des forces qu'ils laissaient ainsi inutilisées. Et pourtant, de quel héroïsme cette légion, qui voulait se montrer digne du célèbre Jean Zizka le Borgne, n'avait-elle pas fait preuve ! Un an après sa fondation, le 28 septembre 1915, elle inscrivait dans son palmarès 338 récompenses. Les « hussites » eurent, d'ailleurs, plusieurs fois les honneurs du communiqué officiel, notamment le 2 février 1916. « Au nord du Pripet, y était-il dit, dans la région de Kalusz, notre avant-garde, composée en partie de Tchèques, a heureusement rempli sa tâche, dans l'accomplissement de laquelle le lieutenant tchèque Syrovy s'est tout particulièrement distingué. »

Tant de qualités ne pouvaient cependant vaincre les préventions du pouvoir. Les soldats qui s'étaient rendus dans l'espoir de passer au service de la Russie restaient dans leurs camps. Pourtant, après des démarches sans nombre faites par les principales associations tchèques de Russie, le gouvernement consentit à ce que certains prisonniers tchéco-slovaques fussent employés dans les usines. Plus tard, les prisonniers tchéco-slovaques furent même autorisés à former des légions spéciales. Une seule compagnie put d'abord être créée, non sans difficultés. Ce fut ensuite un bataillon, puis un régiment. Peu après, la création de ces unités, d'ailleurs, ordre était donné de les dissoudre, puis, de nouveau, de les former. « Il semble, nous dit un soldat tchéco-slovaque, qu'on ait eu l'intention de lasser notre patience. Dans le camp où je me trouvais, il nous fallut attendre plus de huit mois la réalisation de la promesse qui nous avait été faite de créer une unité où nous entrerions. »

La situation s'améliora néanmoins lorsqu'en 1916 le ministère russe des Affaires étrangères, dirigé par M. Sazonov, eut nettement admis l'idée de libérer les nations opprimées d'Autriche-Hongrie. Les Tchéco-Slovaques purent alors organiser une brigade entière, et elle fit merveille.

Dès que la brigade tchéco-slovaque arriva au front, écrit M. Brechko Brechkovsky [1], elle commença à faire parler d'elle. Interrogez n'importe quel officier russe qui a été sur le front autrichien. Tous ceux à qui il a été donné d'agir en compagnie des Tchéco-Slovaques ou dans leur voisinage, en liaison avec eux, vous diront la même chose : « En voilà des hommes ! C'est un plaisir que de les voir, pleins de hardiesse et de courage, d'une audace extraordinaire dans les services de reconnaissance. Et quel esprit d'initiative ! Ils sont surtout précieux parce qu'ils connaissent parfaitement, dans leurs moindres détails, l'armée autrichienne et ses secrets. »

C'était trop de qualités pour Stürmer et tout son cabinet, de Protopopov au général Biélaïef, qui rêvaient d'une paix séparée et tenaient à ménager leurs ennemis.

Stürmer, dit encore M. Brechkovsky, savait bien ce qu'il faisait en entravant par tous les moyens possibles l'organisation d'unités tchéco-slovaques. Il savait que ces soldats slaves, animés d'un ardent patriotisme, renforcent la puissance combative de toute notre armée. Ils ne la renforcent certes pas par le nombre,... mais ils relèvent sa force morale.

Stürmer arrêta donc les enrôlements de Tchéco-Slovaques. Il interdit à ceux qui s'étaient déjà engagés d'entrer dans les unités existantes.

Parce que, c'est le professeur Jastrebov qui s'exprime ainsi [2], on suspectait les Tchéco-Slovaques de sympathiser avec les alliés occidentaux de la Russie, avec leur régime démocratique, et d'être indifférents envers la Russie dont ils détestaient le régime autocratique. Cela peut paraître invraisemblable, et c'est cependant vrai. Stürmer fit entrer l'action tchéco-slovaque comme « affaire intérieure de la Russie », dans le ressort du ministère de Protopopov chargé de lui faire prendre une voie « purement russe », c'est-à-dire germanique.

Toutes les interventions, et elles furent nombreuses, ne purent changer les décisions prises. C'est en vain que les Tchéco-Slovaques, leurs amis russes et même les diplomates alliés, multiplièrent leurs efforts : l'arrêt était irrévocable. Une mission spéciale, reçue par le tsar, en été 1916, ne put même

1. Article cité.
2. Article cité.

obtenir que les prisonniers tchéco-slovaques déjà libérés à cause de leur engagement fussent autorisés à entrer dans les formations existantes. Plus de 4 000 de ces prisonniers, avides de combattre, s'engagèrent alors dans la division yougo-slave qui se distingua en Dobroudja.

Les Tchèques, les Tchèques démocrates — et tous, sans exception, sont démocrates — sont la plus cultivée de toutes les nations slaves. La meilleure preuve de leur force intellectuelle, de leur sens profond pour la liberté, de leur foi en eux-mêmes et en leur propre force, est que, bien que formant une île dans l'océan germanique, les Tchèques sont restés Tchèques. Trempés par la lutte, ils ont su résister à la germanisation [1].

Ils résistèrent aussi aux coups que leur porta le régime Stürmer, comptant bien prendre leur revanche au moment où la révolution démocratique qu'ils sentaient gronder autour d'eux ferait de la Russie un pays libre.

***

Les démocrates qu'étaient les Tchéco-Slovaques saluèrent donc avec enthousiasme l'abolition du régime tsariste. Ils espéraient, sous le règne de la liberté qui allait commencer, voir la Russie se ressaisir, devenir le vrai foyer de la solidarité slave et employer toutes ses forces reconstituées à vaincre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Au nom des Tchèques et des Slovaques du monde entier, proclamait à Moscou le président de la Fédération des Associations tchéco-slovaques de Russie, nous adressons notre salut et l'expression de notre confiance au Gouvernement provisoire, notre salut aux membres du Conseil d'État.

Dans les questions que soulève la guerre, la nation tchéco-slovaque a les mêmes intérêts et le même but que la nation russe et ses alliés. Nos régiments de volontaires luttent dans l'armée russe aux côtés de leurs frères russes.

Le droit des nations à disposer d'elles-mêmes est la grande devise de la Révolution russe. Le programme qui veut que les nations puissent disposer d'elles-mêmes signifie que l'Allemagne doit renoncer à domi-

1. Brechko Brechkovsky, *article cité.*

ner les nations non allemandes. Ce programme s'applique surtout à l'Autriche-Hongrie. État artificiel où une dynastie réactionnaire, s'appuyant sur une minorité germano-magyare, opprime et dépouille une majorité slave et latine... La démocratie russe et les Alliés ont compris l'évolution historique qui conduit à la libération des nations et, par là, à la fédéralisation de l'Europe et de l'humanité.

Vive la Russie, puissante et unie!

Les journées de février et mars 1917 semblaient avoir insufflé une vie nouvelle à la Russie et à la cause des Tchéco-Slovaques. La légion, en apprenant sur le front la nouvelle de la Révolution, en fut animée d'une nouvelle ardeur. Elle voyait devant elle s'ouvrir la perspective de combats victorieux contre l'ennemi séculaire ; elle imaginait l'immense réserve que lui fourniraient tous les prisonniers tchéco-slovaques qui, dans les camps, s'offraient à venir prendre la place des héros morts; elle entendait déjà les chants d'allégresse qui salueraient leur rentrée triomphale dans la patrie tchéco-slovaque indépendante et libre. De leur côté, les prisonniers, qui depuis si longtemps attendaient leur enrôlement, reprenaient espoir. Puisque, à n'en pas douter, le front allait se rallumer, on ferait appel à leur bonne volonté. Ils disaient : « Nous ne demandons rien ; nous n'exigeons aucune récompense. Nous travaillerons dix-huit heures par jour. Nous ne voulons que contribuer à la victoire et à la prochaine libération des Slaves [1]. » La Fédération des Associations tchéco-slovaques fit de vains efforts pour constituer une véritable armée. La situation resta stationnaire. On se contenta de permettre aux prisonniers d'aller au front pour y compléter les unités de la brigade trop éprouvées. Les choses n'avancèrent pas davantage lorsque Kerensky prit le pouvoir ; il arrêta même le service d'enrôlement qui venait d'être organisé. De petits groupes de prisonniers cependant parvinrent à se faire admettre dans certaines unités russes, telle cette « compagnie de la mort » qui, en Bukovine, s'engagea dans la division du général Kornilov.

— Nous étions, — nous conte un de ces braves, — une poignée de Tchéco-Slovaques, à Czernowitz et aux environs. On nous

1. Brechko Brechkovsky, *article cité*.

faisait travailler dans les gares. Dès que nous le pûmes, nous envoyâmes notre adhésion à la « légion » et nous attendîmes d'y être appelés. Rien ne vint. Nous renouvelâmes notre demande. Toujours rien. Nous suppliâmes en vain que l'on songeât à nous. Nous étions désespérés, lorsque la Révolution éclata et permit les enrôlements en plus grand nombre. Vous jugez de notre joie. Elle fut pourtant de courte durée. Avant que nous n'eussions été appelés, un ordre de Kerensky suspendait les engagements. C'est alors que le général Kornilov, se souvenant du Slovaque qui, au prix de sa vie, avait facilité son évasion de Hongrie [1], nous permit d'entrer dans les services de reconnaissance de sa division. Nous croyons lui avoir montré ce que nous valons.

La brigade tchéco-slovaque eut aussi l'occasion de montrer sa valeur. On se souvient que Kerensky, pour relever le moral de l'armée russe déprimée par la défaite et l'inaction, prit lui-même le ministère de la Guerre et, en juillet, décida une offensive destinée à réveiller les courages. Ce que le professeur Masaryk, chef du mouvement tchéco-slovaque à l'étranger, qui s'était, au mois de mai, rendu en Russie pour y organiser un Conseil national, n'avait pu obtenir du gouvernement, cette offensive l'obtint. La brigade tchéco-slovaque, en effet, y prit une part active et y remporta de brillants succès, notamment le 2 juillet à Zborov. Le communiqué officiel russe du 3 juillet (nouveau style) enregistrait en ces termes le combat de Zborov :

Le 2 juillet, vers 15 heures, après un combat acharné et obstiné, le régiment de Zeraïsk s'est rendu maître du village de Pressovce, et les vaillantes troupes de la 4e division finlandaise *ainsi que la brigade tchéco-slovaque*, se sont emparées de la position ennemie puissamment organisée sur les collines ouest et sud-ouest de Zborov, et du village fortifié de Korchilouf, ayant enfoncé trois lignes de tranchées ennemies. L'adversaire s'est retiré au delà de la rivière Mala Strypa.

Une division finlandaise a capturé 1 500 officiers et soldats, ainsi que 4 canons de tranchées, 9 mitrailleuses et un lance-mine. *La brigade tchéco-slovaque a capturé* 62 *officiers*, 3 150 *soldats*, 15 *canons et*

1. On sait que le général Kornilov, fait prisonnier en Galicie, parvint à regagner les lignes russes grâce à la complicité d'un Slovaque qui paya cet acte de sa vie.

beaucoup de mitrailleuses, dont la plupart ont été retournées contre l'ennemi [1].

Les merveilleux exploits de cette brigade provoquèrent l'admiration de toute la presse russe. Le généralissime Broussilov, qui avait vu les Tchéco-Slovaques à l'œuvre, ne cachait pas son estime pour de si courageux soldats. « Ces Tchéco-Slovaques, disait-il, se sont battus comme des démons. Ils sont une de ces exceptions qui font ressortir la honteuse décadence générale où est tombée l'armée russe. Perfidement abandonnés à Tarnopol par notre infanterie, ils se sont battus de façon telle que tout le monde devrait tomber à genoux devant eux. La fleur de leurs intellectuels est tombée. Professeurs, avocats, ingénieurs, écrivains, se sont battus comme de simples soldats, et sont morts. Les blessés demandaient qu'on les achevât pour n'être pas pris par les Allemands. »

La presse austro-hongroise elle-même, accoutumée à attribuer la désertion des Tchéco-Slovaques à leur pusillanimité, fut obligée de reconnaître leur vaillance.

Dans une héroïque lutte à mort, écrivait, le 7 juillet, le journal magyar *Az Njsag*, ils ont occupé les positions de Zborov et ont capturé 62 officiers et 3 150 soldats. Lorsqu'ils combattaient avec l'Autriche, ni le but de la guerre, ni l'ennemi ne leur convenaient. Du côté russe, où ils combattent et sont victorieux, ils se battent pour un but qui leur plaît et ils haïssent mieux l'ennemi. Quand ils se sont trouvés en face des soldats magyars et allemands, un courage de lion les a animés et ils ont avec joie trempé la pointe de leurs baïonnettes dans le sang allemand et magyar. Le communiqué russe proclame hautement leur gloire.

La journée de Zborov ne devait pas, hélas ! avoir de si glorieux lendemains. Elle eut cependant un heureux résultat pour les Tchéco-Slovaques : elle fit revenir Kerensky de ses préventions.

Kerensky, écrivait le *Rusky Invalid* du 24 juin (7 juillet) 1917, a rendu visite aux régiments qui ont contribué au succès et les a salués

1. Nous donnons ici une nouvelle traduction de ce communiqué car, fait singulier, le texte publié en France ne contenait pas les passages relatifs à la brigade tchéco-slovaque et que nous imprimons en *italique*.

au nom du peuple révolutionnaire. Les représentants de la brigade tchéco-slovaque, qui a réalisé de si beaux succès, ont déclaré au ministre que leur brigade demande que les troupes tchéco-slovaques ne soient pas considérées comme des régiments nationaux, mais comme des troupes révolutionnaires qui combattent avec nous pour la liberté, l'égalité et la fraternité. Ils sont prêts à tous les sacrifices et sont persuadés que seul un peuple slave peut donner au monde l'idéal pour lequel lutte la révolution russe. Le ministre a permis que la brigade tchéco-slovaque fût complétée au moyen des Tchéco-Slovaques récemment faits prisonniers.

Quelque temps après, il faisait établir un règlement définitif concernant le régime des prisonniers tchéco-slovaques et enfin permettait l'organisation d'une véritable armée. En décembre 1917 l'armée tchéco-slovaque de Russie était définitivement constituée en tant qu'armée autonome. Les soldats furent alors appelés à prêter un serment qui montre nettement le caractère des troupes tchéco-slovaques et le but qu'elles se proposent.

Rompant pour toujours les liens qui nous attachaient aux Habsbourg et à la monarchie austro-hongroise, pleins de souvenirs des iniquités commises depuis des siècles à notre égard, et qui n'ont pas été vengées, nous, soldats tchéco-slovaques de la première armée révolutionnaire créée hors des frontières de notre patrie, déposons devant notre chère nation tchéco-slovaque et devant les chefs du mouvement révolutionnaire à l'étranger, devant les chefs du Conseil national des pays tchéco-slovaques, le professeur Masaryk en tête, notre serment solennel.

Sur notre honneur national, sur ce qui nous est le plus cher en tant qu'hommes, que Tchèques et Slovaques, en pleine conscience, nous jurons de lutter aux côtés de nos alliés, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, contre tous nos ennemis, tant que nous n'aurons pas obtenu la complète libération de notre nation tchéco-slovaque, tant que nos pays tchèques et slovaques ne seront pas réunis en un État tchéco-slovaque libre et indépendant, tant que notre nation ne sera pas dans nos pays la maîtresse absolue de ses destinées.

Nous nous engageons solennellement, quel que soit le danger, à quelques conditions que ce soit, sans crainte et sans hésitation, à ne jamais et nulle part abandonner le but sacré de notre lutte.

Combattants fidèles et pleins d'honneur, portant en nous l'héritage de notre glorieuse histoire, gardant le souvenir des actes héroïques de nos immortels chefs et martyrs, Jean Hus et Jean Ziska de Trocnov, nous promettons de rester dignes d'eux, de ne jamais fuir la lutte, de n'éviter aucun danger, d'obéir aux ordres de nos chefs, de vénérer nos

drapeaux et nos insignes, de ne jamais en aucune circonstance implorer la grâce de l'ennemi et de ne jamais nous rendre les armes à la main, d'aimer nos compagnons comme des frères et de leur prêter assistance dans le danger, de n'avoir pas peur de la mort, de sacrifier jusqu'à notre vie pour la Liberté et la Patrie.

Admirable serment ! mais combien difficile à tenir sur certains points au milieu des événements qui allaient se précipiter. Il fut pourtant tenu, grâce à l'idéal qui enflammait tous les cœurs, grâce aussi à l'exemplaire concorde qui régnait dans les rangs de ces vaillants volontaires et que M. Brechko Brechkovsky avait déjà remarquée avant que le serment eût été prononcé et même conçu.

Les relations entre officiers et soldats sont curieuses, écrivait le publiciste russe. Tous ces hommes sont comme des frères aînés et des frères cadets, comme les enfants d'une même famille. En tout règne parmi eux une dignité réciproque, une confiance mutuelle. Les officiers fournissent des livres aux hommes de troupe, les encouragent à lire ; souvent ils causent avec eux de sujets littéraires, mondains ou politiques. Cependant, malgré cette camaraderie, la discipline est des plus rigoureuses dans les tranchées ou au combat. Elle est d'autant plus rigoureuse qu'elle est rendue plus consciente et plus volontaire par la confiance dans les officiers et par un ardent patriotisme.

C'est cette discipline volontairement acceptée, c'est cette confiance dans les chefs qui permirent à cette jeune armée révolutionnaire d'échapper au péril où, en quelques mois, se brisa la force de l'immense armée russe. La haine de l'Allemand et du Magyar, le fervent désir de libérer la patrie opprimée, préservèrent le soldat tchéco-slovaque des perfides fraternisations que la sournoiserie de l'ennemi avait inaugurées. Aux baisers Lamourette des adversaires les Tchèques et les Slovaques répondaient par des coups de feu. La prudence des chefs sauva cette vaillante phalange d'un autre danger. Lorsque le maximalisme, avec ses formules trompeuses, commença à gagner du terrain parmi les troupes russes déprimées et qu'il trouva dans les éléments moins exaltés une opposition active, les Tchéco-slovaques se virent sollicités de part et d'autre. Les dissensions qui déchiraient l'armée russe allaient-elles aussi déchirer l'armée tchéco-slovaque? « Voyons, disaient

les uns, êtes-vous de vrais démocrates, de sincères amis de la révolution et de la République? Si oui, alors rangez-vous à nos côtés contre nos ennemis les bourgeois, les réactionnaires capitalistes qui ne songent qu'à rétablir l'ancien régime au profit de l'ennemi. »

« Quoi, s'écriaient les autres, dont le général Kornilov était le chef, hésitez-vous à passer dans nos rangs pour faire rentrer dans l'ordre ces perturbateurs qui, vendus à l'Allemagne, veulent livrer notre pays et le vôtre à l'ennemi? »

L'habile et ferme diplomatie des chefs du mouvement tchéco-slovaque sut éviter le piège. « Nous avons montré par des actes quels sentiments nous inspire la révolution russe ; personne plus que nous n'aime votre peuple et votre pays, nous ne saurions cependant prendre parti dans vos querelles intestines et nous restons neutres. Nous sommes une armée révolutionnaire, mais une armée tchéco-slovaque autonome; pas plus que vos autres alliés nous n'avons à intervenir dans vos dissensions. Notre devoir est de faire face à l'ennemi ; nous l'accomplissons et l'accomplirons jusqu'au bout. »

***

Les troupes tchéco-slovaques de Russie, devenues depuis février 1918 partie intégrante de l'armée tchéco-slovaque autonome créée en France, continuèrent, en effet, à tenir leurs positions en face de l'ennemi. Elles restaient la seule force militaire organisée dans ce qui était naguère encore la puissante Russie. Lénine et Trotzky, qui avaient si bien su démoraliser et anéantir l'armée russe, prirent bientôt ombrage de cette phalange où régnait l'ordre et la discipline; aussi cherchèrent-ils à la désorganiser à son tour. Ils envoyaient des émissaires chargés de pousser les hommes contre leurs officiers, d'inciter à la désertion. Ils faisaient répandre dans les diverses unités leurs théories corruptrices, cherchant à gagner des enrôlements pour la « garde rouge ». Rien n'y fit; les Tchéco-Slovaques restèrent fidèles à leur serment. Les dictateurs bolchéviks excitèrent alors leurs partisans contre ces incorruptibles soldats. Ils représentèrent l'armée tchéco-slovaque comme un insupportable vestige de l'ancien régime,

comme un ramassis d'esclaves prêts à obéir à des maîtres et à soutenir les odieuses visées de l' « impérialisme » de l'Entente. Il faut entendre le récit de ceux qui sont récemment revenus de là-bas pour comprendre quelle énergie durent déployer ces Tchèques et ces Slovaques, quelle patience il leur fallut pour supporter toutes les avanies, pour échapper aux dangers de l'anarchie maximaliste.

Les Tchéco-Slovaques conservaient pourtant l'espoir que la Russie se reprendrait et se réorganiserait contre l'ennemi toujours menaçant. Les pourparlers de Brest-Litovsk déçurent cet espoir. Voyant qu'ils n'avaient plus rien à faire au milieu du peuple frère égaré, que des exaltés livraient sans défense à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, ils décidèrent d'aller rejoindre en France leurs camarades qui s'apprêtaient à entrer en lice aux côtés des Français, des Anglais, des Belges, des Italiens et des Américains. A la fin de février dernier, la section de Russie du Conseil national tchéco-slovaque, et nommément M. Masaryk, traita avec le gouvernement bolchévik les conditions du transfert. Les maximalistes s'engagèrent à accorder aux troupes tchéco-slovaques toutes les facilités de transport des hommes et du matériel jusqu'à Vladivostok.

L'exode à travers l'Ukraine fut long et difficile. « La première division des hussites tchéco-slovaques, relate un Slovaque [1], partit le 23 février du rayon des villes de Jitomir, Berditchev et Kazatin et elle marcha sans arrêt jusqu'au 9 mars 1918. » Elle fit ainsi à pied de cinq à six cents kilomètres et entra triomphalement, musique en tête, dans la vieille cité de Kiev. « Nous avons vu, ajoute le récit du Slovaque, pleurer beaucoup de braves Russes, soldats ou civils. Ils avaient de quoi. Les derniers rangs des Tchéco-Slovaques quittaient Kiev dans l'après-midi du 1er mars et le soir, les premiers détachements allemands y faisaient leur entrée. »

L'ennemi marchant ainsi sur les talons des soldats slaves, des rencontres étaient inévitables.

Une véritable bataille rangée s'engagea le 9 mars, à Bakhmatch, sur la rive droite du Dniepr. Bakhmatch est un important nœud de voies ferrées, à environ deux cents kilomètres

1. *Ceskoslovenska Samostatnost* du 24 juillet 1918.

de Kiev. Là se croisent les lignes de Kiev à Kourste et de Grebiovka à Gobel, c'est-à-dire les voies de communication entre l'est et l'ouest, le nord et le sud. Il va de soi que les Allemands devaient s'opposer à l'occupation de cet important point. C'est ce qu'ils firent. La bataille dura quatre jours. Le communiqué de l'état-major allemand chercha à en faire un succès. En réalité, ce fut une défaite. Les Allemands laissèrent environ cinq cents des leurs sur le terrain et évacuèrent plusieurs trains de blessés. Les Tchéco-Slovaques ne comptèrent que cinquante morts et environ trois cents blessés, la plupart légèrement. En compensation, ils s'emparèrent d'une telle quantité de matériel et de munitions que le commandement tchéco-slovaque en abandonna une partie à la garde rouge. Les journaux austro-hongrois qui, sur la foi du communiqué de Berlin, avaient tout d'abord exulté de joie, déchantèrent bientôt. La *Neue Freie Presse*, lorsque la vérité se fut fait jour, consacra à la bataille de Bakhmatch deux colonnes de lamentations, accusant les Tchéco-Slovaques d'empêcher les Allemands de ravitailler la pauvre monarchie dualiste où ces Tchèques et ces Slovaques avaient des leurs qui mouraient de faim. C'était l'aveu définitif de la défaite. Cette victoire des Tchéco-Slovaques permit à leur armée de se débarrasser des poursuites de l'armée régulière allemande et de quitter l'Ukraine avec plus de sécurité.

La retraite pourtant ne s'accomplit pas ensuite sans encombres. Sortis sains et saufs de Charybde, les hussites modernes ne tardèrent pas à tomber en Scylla. Débarrassés des Allemands, en effet, les Tchéco-Slovaques trouvèrent en Russie des difficultés d'un autre genre. Il leur fallut lutter — et il leur faut lutter encore — contre l'anarchie. La République des soviets, cette république célébrée par Lénine et Trotzky, n'est pas une république, mais une foule de républiques. Chaque ville, chaque village parfois, a son soviet, et celui-ci s'est arrogé de pleins pouvoirs. Chaque agglomération est donc devenue une véritable république dans la République des soviets. Ces tout-puissants soviets locaux, pour qui tout corps organisé, tout groupe discipliné représente un souvenir du régime abhorré, firent de la marche des Tchéco-Slovaques un véritable calvaire. Ici ils interdisaient aux divers échelons

l'accès des gares ; là, ils refusaient des locomotives ; plus loin, du charbon ; ailleurs, des wagons et presque partout — et non pas seulement en Sibérie — ils exigeaient le désarmement des troupes contre lesquelles ils envoyaient leur garde rouge ou même, pire encore, des prisonniers allemands ou magyars libérés, équipés et armés pour la circonstance. Il va de soi que les escarmouches perpétuelles auxquelles les Tchéco-Slovaques étaient en butte exaspéraient les hommes et les indisposaient contre les bolchéviks qui se faisaient ainsi ouvertement leurs ennemis. Ces soldats slaves donc, qui avaient voulu éviter tout conflit avec les Russes, leurs frères de race, qui avaient voulu rester neutres dans les affaires intérieures de la Russie, se virent bientôt contraints, à leur corps défendant, pour faire respecter les engagements pris et assurer leur sécurité, de livrer une foule de combats que les dépêches de la presse quotidienne ont relatés. Leurs premiers échelons, grossis de certains groupes yougo-slaves[1] qui, fraternellement, se sont joints à eux, parvinrent ainsi à s'emparer des principaux points du Transsibérien.

Les Tchéco-Slovaques, il est vrai, n'éprouvent aucune difficulté de la part de la population. Celle-ci, nous assure un officier slovaque, n'aspire qu'au rétablissement de l'ordre et de la tranquillité, et lorsqu'elle s'est rendu compte que les troupes n'en veulent ni à sa vie ni à ses biens, elle les accueille avec bienveillance. En Russie d'Europe comme en Russie d'Asie, la retraite des légions tchéco-slovaques n'est donc entravée que par les menées des maximalistes. Le nombre des Austro-Allemands qu'on lance à la poursuite des nouveaux hussites augmente de jour en jour, obligeant les Tchéco-Slovaques à garder la voie qu'ils ont conquise sans pouvoir l'utiliser. C'est pour sortir de cette pénible situation que ces Slaves, devenus nos alliés, font appel à l'Entente.

Ils ne demandent pas, comme certains l'insinuent, que nous allions renverser un régime russe pour le remplacer par un autre. Eux-mêmes ont toujours refusé et refusent encore de

1. C'est ainsi, nous signale un officier, qu'à Tchéliabinsk, important nœud de chemins de fer, quatre bataillons yougo-slaves qui n'avaient pu rejoindre le gros de leur corps en route pour la côte mourmane, s'unirent aux Tchéco-Slovaques.

s'immiscer dans les affaires intérieures de la Russie. Ils demandent simplement qu'on les aide à lutter contre l'Allemand exécré, et à créer un État tchéco-slovaque enfin libre et indépendant. Ils demandent qu'il leur soit permis de concourir à la réalisation d'un principe si souvent proclamé par Lénine et Trotzky, à la réalisation du droit des nations à disposer d'elles-mêmes. Est-ce là faire œuvre de contre-révolution?

JULES CHOPIN

LA BARBE-BLONDE[1]

A M. CHARLES PERRAULT, AUX ENFERS

Monsieur,

J'ai dessein de vous faire tenir, je cherche encore par quel canal, le petit livre que voici.

Je n'ai pas l'impertinence de penser que vous le lirez avec intérêt. Mais comme il se pourrait qu'on vous en rendît compte de mauvaise foi, qu'on en calomniât l'intention et que vous prissiez une fâcheuse opinion de son auteur, je crois sage de vous le soumettre et de vous exposer succinctement les circonstances et l'esprit dans lesquels il fut écrit.

Le sort de la guerre m'ayant conduit à être retenu, comme prisonnier des Allemands, dans un camp de la province de Wurtemberg, je fus tenté de demander à quelque exercice de l'imagination un oubli passager de nos soucis et de la longueur du temps.

Ma condition de simple homme de troupe exigeait que je vécusse du régime ordinaire, que je fusse logé dans la baraque

1. Un manuscrit nous est parvenu, dont la première page, hélas! timbrée par l'autorité militaire allemande, attestait l'origine : un camp de prisonniers. N'en pouvant publier toute la suite, au moins voulons-nous offrir à nos lecteurs un de ces contes, si français d'humeur et d'allure, écrit en captivité, avec un si joli courage, avec une merveilleuse liberté d'esprit. — M. P.

commune, en compagnie de soixante ou de quatre-vingts camarades. Je m'avouai bientôt qu'il m'était à peu près impossible de me livrer au moindre travail, à cause du brouhaha continuel qu'il y avait dans cette baraque et des dérangements incessants auxquels j'étais sujet. J'eusse été plus à l'aise sur la place Royale. Et je n'étais pas loin de renoncer à mon projet lorsque je fus atteint de certaine fièvre assez maligne qui me fut bienfaisante : elle me fut bienfaisante en ce qu'elle permit qu'on m'internât à l'hôpital du camp, où je reçus les soins d'un jeune médecin français, qui était aux armées avec le grade de lieutenant, et que l'on gardait parmi nous.

Cet homme aimable poussa l'honnêteté jusqu'à m'offrir une retraite, pendant le jour, dans la chambre qui lui était réservée : je trouvai là, en sus d'un commerce agréable, la paix et le silence.

C'est alors, Monsieur, qu'en fouillant dans une armoire, j'eus la fortune de découvrir, par un étrange hasard, un exemplaire de vos Contes. Le goût très vif que j'ai pour les contes, les fables et les mythes, vrai goût d'enfant ou de primitif, ajouté à l'admiration extrême que m'inspire votre talent, fit que je fus ravi de cette rencontre. Rien ne me semble plus séduisant que le privilège accordé aux conteurs de légendes de montrer le monde à travers des fictions multicolores, de manier le symbole et le merveilleux à leur guise, créateurs comme des dieux, prestigieux comme des enchanteurs, et humains comme des hommes.

Votre recueil, Monsieur, devint le meilleur objet de mes lectures.

Et souvent, le livre fermé, je me rappelais la façon dont ma mère disait les mêmes histoires quand nous étions petits, mon frère et moi, et que nous l'écoutions à la veillée. Nous lui apportions une attention passionnée et une curiosité insatiable, telle que nous ne manquions pas de nous récrier lorsqu'elle finissait de conter.

— Et après? — disions-nous, les yeux grands.

— Et après, — répliquait notre mère en riant, — les petits enfants s'allèrent coucher...

Il fallait, en vérité, que l'histoire ne mentît pas : on nous menait au lit, ce qui assurément ne nous contentait pas.

La question qui nous venait au cœur à cette époque heureuse,

elle me vint à l'esprit, moins naïvement, hélas ! et j'eus la fantaisie de me satisfaire enfin, de lui donner une réponse.

Je savais bien qu'elle ne serait pas pareille, cette réponse, à celle qui eût fleuri dans mon rêve d'enfant, et que ce serait fort dommage. Quoi qu'il en fût, je me divertis à poursuivre des récits qui m'avaient diverti, ou plutôt, différence sensible, à en écrire d'autres qui commencèrent à l'endroit où s'arrêtaient les premiers : ils forment la matière du livre que je vous envoie.

Je souhaite, Monsieur, que d'ores et déjà cette explication fasse justice à vos yeux de l'accusation qui serait portée contre moi. Je n'ai pas eu la sotte prétention de m'ériger en continuateur de votre œuvre : je me suis simplement amusé à imaginer, sur un mode assez éloigné du vôtre, des contes qui eussent pu rester indépendants sans perdre leur raison d'être, mais qu'il m'a plu de rattacher à de vieilles fables savoureuses que j'avais apprises de ma mère avant de lire vos écrits.

Vous estimerez peut-être que mon idée fut maladroite, remarquant que mes contes ne sont point de vrais contes, par ce fait que la moralité y est plus importante que l'invention et que celle-ci serait infime sans celle-là ; par ce fait, en conséquence, que s'ils offrent un faible attrait, ce n'est qu'au sens de ceux qui ont un peu vécu et réfléchi.

Mais vous ne me soupçonnerez pas, Monsieur, d'avoir voulu faire de mon chef, poussé par une incroyable et ridicule outrecuidance, des post-scriptum à vos contes : j'aurais perdu l'espoir d'oser, un jour futur, me présenter à vous dans le royaume des Ombres.

En même temps que ces pages, j'ai fort envie de vous envoyer un autre ouvrage qui vous distraira un instant de l'ennui de l'éternité. On y revise le procès de la Barbe-Bleue et l'on casse le jugement sévère dont vous avez frappé cet époux. C'est un illustre prosateur de notre siècle qui s'est amusé à cette malice et je ne suis pas loin d'en être affligé : pourquoi ne pas respecter ces légendes, si légendes elles sont, comme des aïeules poétiques, vivantes de la forte vie des rêves?

Et puis, si nous touchons aux fables, que restera-t-il de l'histoire?

Je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

J. C.

LA BARBE-BLONDE

J'ai trop mauvaise idée de la raison en général et de la mienne en particulier pour me permettre le luxe d'une opinion. Mais j'ai quelques croyances auxquelles je suis fort attaché, par douillette routine.

Cet attachement est cause que j'ai pu lire avec sérénité *les Sept Femmes de la Barbe-Bleue* de M. Anatole France. Bien que cet historien se propose de réhabiliter la mémoire du farouche beau-frère de sœur Anne et d'inscrire le nom de ce bourreau de femmes au martyrologe des maris ; bien qu'il s'appuie sur la plus fine érudition et soit servi par la plus séduisante dialectique, j'ai gardé ma foi primitive en ce qu'il appelle une légende et que je crois être la vérité vraie. Je ne saurais mettre en doute la loyauté de cet auteur, ni l'excellence de sa méthode, ni même l'exactitude de ses découvertes : néanmoins (audace qui me signale à la Fortune) je persiste à penser que la Barbe-Bleue avait le fond vicieux, qu'il était d'un caractère impatient, tyrannique et cruel, qu'il coupa le cou à sept femmes successivement épousées, et qu'un événement imprévu l'empêcha seul de faire subir un sort pareil à la huitième.

Cela ne me dérange pas qu'on soit d'un avis différent, mais je me tiens dans mon sentiment, qui est celui de tous les enfants, de toutes les grand'mères. Si notre imagination s'égare, l'égarement nous plaît et vous n'auriez point bonne grâce à nous vouloir redresser. Ayez une Barbe-Bleue à votre fantaisie : nous avons la nôtre qui nous convient, avec son grand couteau et sa grosse voix, un méchant homme, pour sûr, méchant comme sa barbe était bleue.

Méchant, dis-je, comme sa barbe était bleue. Je ne dis rien de plus, dont acte : je redoute plus que peste ces critiques facétieux qui gagnent un renom de perspicacité à découvrir derrière la tête des gens ce qui n'y fut jamais ; si l'un d'eux me faisait le funeste honneur de s'appliquer à mon texte,

il ne manquerait pas d'observer que dans ces simples mots : « méchant comme sa barbe était bleue » j'établis un rapport entre la couleur de la barbe et la malignité du personnage, et que je penche vers une théorie des concordances, touchant le poil des maris, d'une part, et leur naturel, d'autre part. Voilà contre quoi je m'élève. Je ne cherche point à insinuer que la cruauté de la Barbe-Bleue résidait dans sa barbe et qu'elle fût tombée sous les ciseaux d'une nouvelle Dalila. Ce n'est pas un pire signe d'avoir la barbe bleue que de l'avoir rouge ; et beaucoup d'hommes qui l'ont rouge sont fort honnêtes cependant. Quant à moi, si j'avais une barbe au menton, je voudrais qu'elle fût bleue : tel est mon goût, en vérité, et je ne suis pas plus mauvais qu'un autre.

Ce qu'on est enclin à supposer, c'est que cette barbe étrange, qui n'eût été qu'étrange sur un visage ordinaire, paraissait terrible sur un visage proprement méchant.

Aussi comprend-on que le maître d'une telle barbe ait eu, malgré ses grands biens, quelque difficulté à trouver femme. Pourtant il se rencontra des filles qui jugeaient que pour l'air il ne faut pas s'y fier, et qu'une barbe est d'un faible poids dans une balance chargée d'or. Et il y en avait un grand nombre qui n'étaient pas rebutées par l'aspect effrayant du mari qu'on leur offrait, qui s'en fussent même fort volontiers accommodées (car certaines femmes vous aimeront davantage si elles vous croient capables de leur couper le cou), mais qui avaient peur de rougir dans le monde de cette barbe bleue. Quelle misère que trop souvent, jusque dans la matière du mariage, on se soumette à la discrétion du vulgaire ! A cet égard, on ne vaut pas mieux dans un sexe que dans l'autre. Rares sont ceux de nous qui prendraient de bon cœur une fille qui eût les cheveux verts, même si chacun, dans son particulier, les trouvait fort seyants.

La dernière madame Barbe-Bleue était de celles qui estiment qu'un homme qui a de belles maisons, de la vaisselle d'or et d'argent, des carrosses magnifiques, est un enviable parti en dépit d'une barbe bleue. Elle eut la sagesse de ne pas craindre l'opinion du monde, toujours médiocre, mais elle se donna de sa hardiesse une triste raison, savoir que le monde pardonne tout aux riches. Quant à sa propre répugnance, elle ne fut

pas longue à la vaincre, en faveur des maisons, de la vaisselle et des carrosses.

Elle montra dans cette occurrence plus d'esprit que de cœur, si l'on peut montrer de l'esprit en se jouant de son cœur. La punition faillit lui en être cruelle.

Par contre, dans la suite prochaine de sa vie, elle manqua montrer plus de cœur que d'esprit et perdre sottement, par le défaut d'un juste équilibre, non plus l'existence, mais le bonheur, ainsi qu'on va le voir.

On se rappelle la surprenante façon dont cette dame fut sauvée du couteau de la Barbe-Bleue grâce à l'intervention de ses deux frères qui étaient soldats, intervention qui fait honneur à l'armée et qui mérite d'être louée publiquement aussi bien que dans le cercle de la famille.

Quand elle eut été débarrassée par ces militaires de l'indigne époux que le coupable appétit de l'or et l'imprudence de son âge lui avaient désigné, elle se donna d'abord à la douceur de son veuvage et à la joie d'être soustraite au misérable sort qui la menaçait. Mais elle songea bientôt à s'engager dans de nouveaux et plus doux liens. Loin d'être dégoûtée de l'hymen par la fâcheuse épreuve qu'elle en avait tentée, elle était fort curieuse de connaître les charmes d'un état dont on disait, peut-être avec malice, tant de bien autour d'elle, et dont elle n'avait vu que le revers.

« Je crois, pensait-elle, que le mariage a du bon, quoique mon mari fût mauvais. »

Elle pensait sagement, au contraire de maints esprits qui concluent à la hâte du particulier au général, sont inaptes à séparer l'accident de l'essence, et décident sans ambages sur une institution, un usage, une qualité, après une seule expérience.

Malgré l'extrême désir qu'elle avait de convoler, elle se résolut de mettre une gourmette à son impatience, de ne pas prendre parti à la légère, d'apporter un grand soin dans son choix. Elle comptait sans l'amour qui se moque de nos desseins et n'en fait qu'à sa guise, de telle sorte que là-dessus le plus avisé n'est pas mieux en point que le plus fol, et qu'autant vaut se recommander au hasard.

Le hasard est galant, à l'occasion. Il offrit à la veuve un jeune et honnête homme, plein de tendresse et de bonté, fort bien en cour, de visage noble et beau, et qui avait la barbe blonde. Il avait la barbe si blonde, si aimablement appointée, si délicatement peignée, que c'était un des principaux attraits de sa personne et que les femmes, qui étaient folles de lui, ne l'appelaient que la Barbe-Blonde. Pour l'avoir aperçu une seule fois, la belle dame en rêva toute la nuit suivante : j'ignore quels diagnostic et pronostic M. Maurice Barrès tirerait de ce fait, mais moi qui ne suis nullement psychologue et qui ne cherche point à l'être, tenant au peu de latin que je sais, j'y découvre, avec mon bon gros sens, une marque de ce vif intérêt qui est comme l'étincelle première d'où jaillit la flamme de l'amour.

Il est probable et même sûr que durant ce songe assez long il fut question de l'excellent naturel du jeune homme dont on lui avait fait les meilleurs rapports ; mais il n'est pas douteux qu'elle y admira fort ses dehors élégants, sa mine et son regard et que la barbe blonde y fut comparée, à son avantage, avec certaine barbe bleue. Notre dormeuse, en effet, n'était point de celles qui affectent de rester insensibles au charme de la beauté, qui feignent de ne ressentir à l'égard des hommes qu'une espèce d'amitié spirituelle qu'elles nomment amour platonique.

J'en suis bien aise, car je garde à celles-là une mauvaise dent.

Certes, il y en a quelques-unes qui ne mentent pas : ce sont les infirmes, auxquelles il faut, au lieu d'un amant, un médecin. Quant aux autres, elles ne sont que ridicules ou comédiennes : — comédiennes, si derrière une façade de pudibonderie elles se conforment aux désirs de leur chair ; ridicules, si elles mettent en pratique leur système, renient délibérément les chances de volupté fournies par la nature, et se privent, en désespérant leur amant, de légitimes jouissances. Rien n'est plus sot qu'un amour qui se veut amputer lui-même pour satisfaire à quelque vaine fausse honte, à quelque orgueil mal placé, et qui prétend encore à s'appeler amour, acceptant toutefois le *cognomen* de « platonique ».

Passe encore qu'on se serve de ce nom pour désigner une amitié fort rare et à l'usage d'une élite, amitié pure, mais

d'un caractère particulier qui vient d'une différence de sexe entre les amis, différence qui entraîne souvent une diversité parallèle dans les esprits ; il est possible alors que ces esprits divers se pénètrent, et s'aiment, et s'épousent, un peu autrement que des esprits de même sexe. Mais ce nom est franchement absurde lorsqu'on entend l'attacher à ce qui resterait d'un amour décanté par une sorte de chimie sentimentale et allégé de son élément sensuel, tentative imbécile et que... Ciel ! je crois, parbleu ! que je disserte... Pardonnez-moi et retournons à notre belle.

A peine se fut-elle éveillée qu'elle se sentit d'humeur à ne point se contenter de songes, si agréables qu'ils fussent, et souhaita revoir au plus tôt l'objet de sa tendresse.

La Barbe-Blonde, de son côté, quoique la mort lui eût ravi depuis seulement sept mois une épouse chérie, fut frappé de rencontrer cette aimable veuve, d'un extérieur parfait, et s'enquit sur-le-champ de sa condition. Quand il apprit qu'il pouvait briguer sa main, il ne laissa pas d'en être transporté de joie. Il apprit en même temps qu'elle était l'héroïne de l'étonnante histoire que l'on contait partout, et son ardeur en fut accrue : il avait une touchante envie de la consoler de son malheur, et il était sensible à la séduction singulière qu'exercent les personnes rehaussées d'aventures, comme à la manière de gloire qu'on tire d'un commerce avec elles.

Il lui vint à l'idée qu'elle avait le défaut d'être curieuse jusqu'à l'indiscrétion, mais que toutes les femmes en sont là (ce qui était calomnie). Il eût d'ailleurs excusé les pires défauts, il les eût même trouvés charmants, chez une belle qui avait les yeux faits pour qu'on lui pardonnât des crimes.

Le lendemain du jour qu'il la vit dans une compagnie, il fut par hasard à la promenade tout l'après-dîner, et, caracolant à plaisir, il se croisa plusieurs fois avec le carrosse où elle était. Le soir, il fut à un bal où elle se rendit. Il l'entoura de soins délicats et fut payé d'œillades langoureuses qui achevèrent de lui troubler les sens.

Il ne tarda guère à obtenir la permission de faire sa cour : il la fit fort bien et plaida avec succès une cause gagnée d'avance. Au bout d'une semaine, l'impatience les prit tous les deux, égale à leur passion, et le mariage fut conclu.

Les fêtes en furent splendides, mais ne durèrent que trois jours parce que les époux avaient grand'hâte de se dérober au monde et de goûter dans la solitude les joies de l'hyménée. Il fallut pourtant, avant de se retirer, se présenter à la cour, d'autant que la reine s'intéressait pour la jeune femme dont elle avait su l'infortune passée et voulait la connaître sur l'heure.

Comme on se trouvait au milieu de l'été, ils allèrent demeurer dans un château que la Barbe-Blonde possédait aux environs et qui était magnifique, outre qu'il y avait alentour de grands bois pour la chasse et des étangs fort poissonneux.

Ils vécurent d'abord dans un bonheur uni et délicieux. Ils n'avaient d'autre souci tout le long du jour, sans parler de la nuit, que de s'aimer, de se le dire, de se le prouver par mille gentillesses, par mille façons ingénieuses, telles que les amants en savent inventer.

Mais il advint, deux mois passés, que la Barbe-Blonde estima qu'il se faisait temps de regagner la ville et de se montrer à la cour. Il représenta à sa femme que les longues absences ne valent rien, que les rois ont l'oubli facile et que, s'ils n'oublient pas, ils se fâchent qu'on supporte l'existence hors du rayon de leur lumière.

A la vérité, la crainte d'être oublié du roi ou de le mécontenter n'était pas la seule raison qui pressât la Barbe-Blonde. Il y avait encore qu'il était habitué à la vie brillante des citadins de qualité, et que même au sein du bonheur (ah ! plaignons-le !) l'isolement commençait de lui peser un peu sans qu'il se l'avouât nettement.

Sa femme, au contraire, se félicitait de cette retraite et souhaitait qu'elle durât. Elle ne se souciait point, tendrement égoïste, de partager son mari avec le monde, et, d'autre part, elle était devenue fort jalouse depuis qu'elle avait vu, lors d'un bal champêtre qu'ils avaient donné, que les dames regardaient la Barbe-Blonde avec des yeux mourants. Elle fut tout affligée de ce qu'il eût dessein de retourner à la ville, feignit de se plaire dans cette campagne plus qu'en aucun lieu, dit qu'elle sentait bien que le mouvement de la cour la fatiguerait beaucoup, que la faveur du prince n'est point nécessaire à ceux qui vivent de leur amour, et que, s'il dési-

rait quitter cette solitude, c'est parce qu'il l'aimait moins et s'ennuyait auprès d'elle. A ces mots, elle pleura et fut belle.

Les femmes aimées ont une admirable éloquence, et l'art de convaincre, si recherché par les orateurs, est en elles un don de nature. La Barbe-Blonde, une fois de plus, en fit l'épreuve : après une courte résistance, moins réelle que feinte, il abandonna bénévolement son projet, et cette première querelle n'eut d'autre suite que le plaisir exquis du raccommodement.

A quelque temps de là, il lui demanda si elle ne voulait point se distraire encore en recevant de la société. Elle objecta qu'il lui suffisait de vivre en paix, avec son mari, et que la société l'importunait. Mais elle mit tant de vivacité dans sa réponse et cacha si mal ses alarmes que la Barbe-Blonde devina sa pensée. Il en fut flatté dans son amour-propre et se garda d'insister, malgré qu'il lui en coûtât de renoncer aux divertissements.

Ils ne reçurent donc personne et firent de leur château une sorte de monastère dédié à l'Amour, qui resta fermé à quiconque venait du siècle, et où les Grâces dictèrent la règle.

Il semblait que la plus susceptible jalousie dût être désarmée et que leur tranquillité fût assurée. Hélas ! c'est trop souvent lorsqu'on cesse de craindre qu'on est le plus menacé.

Un jour, comme ils étaient à table et qu'on servait les cuissots d'un chevreuil, il dit que le chevreuil était un mets dont Églantine, sa première femme, était fort friande. Il le dit par inadvertance, veillant à ne jamais parler d'Églantine, qu'il ne pouvait que louer, parce qu'il redoutait de ranimer en lui une secrète douleur et de désobliger sa nouvelle épouse : il savait que nous penchons à voir dans les louanges, même médiocres, qu'on accorde à nos rivaux ou à ceux qui auraient pu l'être, le signe d'une préférence qui n'est point en notre faveur.

La jeune femme fut si surprise que la fourchette lui tomba de la main et qu'elle demanda, les yeux tout pleins de larmes, s'il ne regrettait point le passé.

La Barbe-Blonde, bien étonné de l'effet de son innocent propos, répondit qu'à la vérité Églantine l'avait rendu heureux, mais que, bien qu'il déplorât la perte d'une aussi aimable

personne, il ne lui était pas permis dans le bonheur présent de regretter celui d'autrefois.

Cet aveu ne la contenta qu'à demi. Elle en suspecta la sincérité et se défendit mal de quelque dépit à entendre son mari confesser que sa première femme l'avait rendu heureux : par quoi il apparaît que pour grand que fût son amour, il ne l'emportait pas sur l'amour-propre.

Dès lors, bien qu'elle n'en avouât rien, de peur d'importuner la Barbe-Blonde ou de lui donner de la présomption, elle fut jalouse de la mémoire d'Églantine et se tourmenta continuellement de cette jalousie, qu'une rencontre imprévue vint à exaspérer.

Comme elle était montée aux combles du château pour y soigner une servante qui était malade, elle entra par mégarde dans une mansarde où une vieille femme qu'elle ne connaissait point filait à la quenouille, en chantonnant sur un mode dolent un air à bercer les enfants :

Notre âne, notre âne... a bien mal aux yeux,
Not' mèr' lui a fait faire... un' pair' de lunett' bleues,
Un' pair' de lunett' bleues...

— Qui êtes-vous, ma bonne vieille, et que faites-vous là?

La vieille leva la tête et resta interdite. Puis elle sourit, et observa la visiteuse, curieusement, avec de petits yeux gris fort perçants et très purs, comme ingénus, sur lesquels, eût-on dit, la vie n'avait point passé : tels les ont, par une grâce spéciale, les vieillards simples, qui ont échappé, à tout âge, aux tempêtes des passions et de la pensée.

Mais brusquement les petits yeux se firent secs et durs. Elle avait deviné aux dehors de la dame que c'était la maîtresse du château, et, se renfrognant, elle grommela :

— Quant à moi, je n'ai pas lieu de vous demander qui vous êtes et ce que vous faites céans. Je ne le sais que trop.

Là-dessus, elle reprit sa quenouille, et il devint impossible de lui tirer une parole.

La jeune femme pensa que cette vieille avait perdu la raison et courut à son mari.

— C'est, — dit Barbe-Blonde, — la nourrice de la pauvre Églantine. Je lui ai bâti une bicoque dans les environs, mais

elle est fort attachée à la maison où sa maîtresse est morte et elle a supplié pour qu'on la laissât dans cette mansarde. Ne vous offensez point, je vous prie, si elle manque de civilité à votre égard. Elle ne me pardonne pas d'avoir convolé et ne saurait vous pardonner d'être pour moi ce que vous êtes. Il ne dépend que de vous, ma toute belle, de ne la voir jamais : elle ne sort point de son réduit et vous eussiez pu ignorer toujours qu'elle y était. Au reste, vous n'êtes point capable d'exiger que je la chasse.

Elle repartit qu'elle était bien loin d'un pareil sentiment, qu'elle ne s'offensait point d'une rancune que l'âge et la simplicité excusaient, et qu'elle prendrait soin de la nourrice, tout en évitant de la rencontrer.

A la vérité, elle n'eût pas été fâchée de l'éloigner, craignant que la Barde-Blonde ne s'entretînt d'Églantine avec elle et ne rouvrît ainsi une plaie mal fermée. Cependant, elle tenait à ce témoin des anciennes amours de son mari, par l'espoir de le faire parler et de satisfaire une sorte de curiosité perverse dont elle ne cherchait pas à s'expliquer la nature.

Entêtée de ce dessein, elle monta chaque jour aux mansardes sous le prétexte d'y visiter la servante malade. Elle entrait chez la nourrice et tentait de l'apprivoiser. Elle s'informait de sa santé, protestait des meilleures dispositions envers elle comme envers la mémoire d'Églantine, la cajolait, la flattait, louait son habileté à manier la quenouille, mais ne recevait aucune réponse et s'en allait déçue, en laissant sur un guéridon des confitures et des fruits.

A la longue, cependant, les bonnes paroles et les douceurs vainquirent les résistances de la vieille. Elle considéra que la jeune femme était bien honnête et qu'il était trop injuste de lui faire grise mine. En outre, elle était fort bavarde et la réserve qu'elle imposait à sa langue lui était insupportable. Elle changea soudainement d'attitude et la glace fut rompue.

Elle fut tout heureuse de parler d'Églantine, et à qui l'écoutait si bien ! Elle contait mille anecdotes où éclataient mille traits de cœur et d'esprit de sa maîtresse, et pour en peindre le caractère ou la physionomie elle ne tarissait pas en éloges.

— Votre visage, ma mie, — disait-elle, — est assez agréa-

ble, mais elle était plus belle que vous. Dès le berceau elle annonçait ce qu'elle serait : vous n'auriez pas trouvé aussi joli poupon. Elle était née pour qu'on l'aimât...

Et, se reportant par le souvenir à cette époque lointaine, elle chantonnait encore, comme si elle eût été près d'une bercelonnette :

Notre âne, notre âne... a bien mal au yeux...

— Et la Barbe-Blonde l'aima fort, n'est-il pas vrai ? — reprenait la jalouse, impatiente.

— Ah ! madame ! C'était moins de l'amour que de l'adoration. Jamais on ne vit couple de tourtereaux plus touchant. Je ne comprends point que votre mari se soit consolé de son malheur ; il faut que les hommes soient légers... Mais, si fort qu'il vous aime, il aima davantage, n'en doutez point, ma mie, l'infortunée Églantine...

Elle parlait naïvement et sans malveillante intention, mais autant eût valu qu'elle poignardât la jeune femme.

Celle-ci endurait jour et nuit un déchirant supplice. Il lui était intolérable de soupçonner Églantine d'avoir été la plus aimée; il lui était douloureux d'accepter qu'elle eût été aimée à un degré quelconque. Elle était torturée de supposer que son mari se souvenait de jadis avec regret ; elle souffrait même de se dire qu'il n'y songeait peut-être qu'avec l'émotion respectueuse et tendre que donnent les douces choses effacées. Elle en voulait presque à la pauvre morte d'être parée du charme délicat des figures disparues et elle s'attendrissait, jusqu'à en pleurer, d'imaginer qu'il lui faudrait être morte, à son tour, pour atteindre à ce charme. Sa folie empirait d'heure en heure ; la misérable ne savait où se prendre.

Il eût été sage de renoncer à ces irritantes conversations dans la mansarde. Elle les tenait secrètes, se sentant coupable, et inspirait à la nourrice la crainte d'être chassée si la Barbe-Blonde apprenait ce qui se passait. Quand elle descendait des combles, elle était plus affligée qu'en y montant, mais elle y retournait, contre sa volonté. Ce n'est pas qu'elle trouvât à l'instar de certaines gens, une jouissance en son tourment, C'est qu'elle était portée à en explorer tout le champ et toute la profondeur, à essayer toutes les façons dont elle y pouvait

souffrir, à en épuiser tous les imprévus, afin d'être par la suite à l'abri de ces surprises qui rendent le mal plus malicieux. C'est ainsi qu'elle espérait, à macérer son cœur dans le peine, l'endurcir peu à peu grâce à l'accoutumance. Hélas ! elle n'arrivait qu'à exciter sa fièvre, qu'à fuir la guérison. Mieux elle se représentait Églantine par la peinture que lui faisait la vieille, plus son souci s'envenimait. Elle eût préféré que la Barbe-Blonde en eût aimé une autre dont elle n'eût rien su, et non celle-là. Le spectre de la morte la poursuivait en tous lieux, dans chaque coin de la maison ou des jardins, et principalement dans la chambre conjugale, où elle la voyait entre les bras de son mari : ses propres joies se tournaient en amertume, car elle pensait qu'Églantine avait connu les mêmes, et d'impures images s'imposaient à ses yeux.

Elle ne cessait de se comparer avec le portrait qu'on lui traçait d'Églantine, et elle n'avait quelque repos que si elle sortait à son avantage de la comparaison, ou si, pour le moins, elle ne la redoutait plus, convaincue de la perfection de sa beauté par la fidèle psyché où elle se mirait nue. Ce repos durait peu :

« J'ai ouï dire, se rappelait-elle, que certains hommes ont d'étranges idées sur la beauté, qu'ils la voient différemment de nous, et qu'ils sont parfois plus sensibles à de secrètes et négligeables vertus, comme à d'infimes et singuliers détails. J'ai ouï dire aussi que l'amour est un art difficile où les unes excellent, où les autres échouent... Hélas ! hélas !... »

Elle s'informait auprès de la nourrice de mille particularités, touchant la manière qu'avait Églantine d'ordonner ses cheveux de se parer, de se vêtir. Puis elle s'appliquait, tantôt à prendre cette manière, tantôt à faire tout le contraire, pour observer le sentiment de la Barbe-Blonde et la préférence qu'il marquait.

Un jour, elle se fit ouvrir certain coffre que la vieille gardait comme un trésor et qui était rempli de falbalas et de colifichets, dépouilles de la malheureuse Églantine. Elle n'eût pas été plus troublée si on l'eût mise en présence d'Églantine elle-même, tant il est vrai que les vêtements abandonnés exhalent longtemps encore une mystérieuse vie ! Elle toucha les étoffes d'une main tremblante, et il lui semblait que l'ombre

d'Églantine allait paraître et lui demander compte de ce qu'elle faisait : il y a dans les choses des morts et des absents comme dans tout ce qui est sans défense, une silencieuse voix qu'entend notre conscience et qui commande le respect ou la discrétion.

Elle manqua défaillir en sentant les parfums atténués qui subsistaient parmi les soies et les dentelles ; mais elle reprit ses sens, piquée par une sorte de dépit, lorsqu'elle rencontra plusieurs parures dont elle avait les pareilles. Elle dut reconnaître qu'Églantine avait le goût fort bon, mais elle fut dès lors cruellement embarrassée, ne sachant s'il convenait ou non de se montrer avec de telles parures.

Elle apportait une incertitude égale dans le choix de son caractère apparent. Voilà qui nous la ferait bien mal juger si elle n'avait l'excuse de sa néfaste jalousie. Elle se fardait l'esprit, non pour le monde, comme trop de gens, mais pour son mari seulement, ce qui était meilleur et pire à la fois. Elle était naturellement enjouée, mais, ayant appris par la nourrice qu'Églantine était encline à la mélancolie qui lui seyait à merveille, elle s'inquiéta de savoir quelle humeur la Barbe-Blonde aimait le mieux. Et elle s'efforçait, pour l'éprouver, soit d'imiter l'air pensif et triste d'Églantine, soit, en passant à un opposé extrême, de marquer davantage sa propre tendance et d'affecter une gaieté extravagante, qui rendait un son faux. Il n'y avait de bons moments que ceux où elle était soi-même, tout simplement : c'est ainsi qu'elle charmait son mari, qui n'entendait rien à ces brusques revirements et qui la jugeait fantasque et excessive.

Elle n'osait point s'ouvrir à lui de la bizarre passion qui la dévorait, parce qu'elle en avait de la confusion.

Une nuit, cependant, comme ils étaient au lit ensemble et qu'ils se reposaient d'une douce fatigue en se disant des gentillesses, elle lui mit au cou la chaîne de ses bras nus et vint à murmurer, câline, et boudeuse comme une enfant qui veut qu'on la console :

— Mon cher mari, je sais que vous m'aimez ; ce que je ne sais pas, c'est si vous m'aimez plus ou moins que vous n'aimiez votre première femme.

Puis elle se cacha le visage dans le sein de son mari

et des mèches de sa chevelure blonde se mêlaient à la barbe blonde.

Il répondit, fort grave :

— Mon amour, je serai bien coupable envers vous, envers elle et envers moi, si je mentais pour vous plaire. A la vérité, Églantine me fut chère et je ne saurais découvrir si vous me l'êtes davantage. Je vous aime et je l'aimais. C'est dans la façon, je crois, qu'on chercherait la différence. L'amour est fort divers, et, quand on prétend qu' « on ne peut aimer qu'une seule fois », on oublie d'ajouter, sans doute : « de la même façon ».

Elle lui fut reconnaissante de ce qu'il eût dit la vérité, mais elle lui en voulait de ce que la vérité fût telle.

A voix basse, elle fit d'autres questions, tandis qu'un rose plus vif lui colorait les joues et qu'elle bénissait l'ombre. Il souriait avec indulgence et sa main s'amusait parmi les beaux cheveux répandus.

— Mon amour, — dit-il, — pourquoi te tourmenter de vaines chimères ?

— Mon bien-aimé, ce ne sont point des chimères, mais des serpents malins. Heureux ceux qu'ils ne poursuivent pas ! Vous savez, vous, que mon premier époux avait la barbe bleue et qu'il était si méchant qu'on ne pouvait que le craindre...

Sa voix tremblait et le chagrin gonflait sa gorge sous la dentelle. Elle pleurait doucement et il buvait ses larmes dans des baisers. Il la pressait contre lui, et, de la voir si belle et affligée, il frémissait d'une impatiente ardeur. La fenêtre était ouverte à la nuit tiède et les parfums des jardins se glissaient jusqu'à eux. Les feuilles immobiles baignaient dans une onde de lune. L'air était tranquille comme à Cythère, et le tintement du jet d'eau lointain parvenait aux amants. Ils ne causèrent pas plus avant, trop occupés de leurs embrassements. Lorsque l'aube vint à poindre, ils n'avaient point encore dormi et le jeune Éros sculpté dans le bois de leur lit, au-dessus de leurs têtes, n'en croyait pas ses yeux.

L'apaisement de la chair engendrait un certain calme dans le cœur de cette amante trop sensible. Mais les serpents n'étaient qu'assoupis et ils sifflaient plus fort au réveil. Elle ne craignait pas de renouveler les questions qu'elle avait osé

faire une fois, et elle les renouvelait si souvent qu'à la longue elle importunait la Barbe-Blonde, qui commencait de trouver qu'elle devenait folle : elle ne laissait pas de le remarquer, à son grand désespoir, mais elle n'était plus capable de se maîtriser. Au reste, elle souffrait davantage et de se taire elle-même, et de soupçonner que son mari s'entretenait en silence d'un semblable sujet. Dès qu'elle le voyait songeur et taciturne, elle s'empressait de lui demander :

— A quoi rêvez-vous, mon mari ?

Et son visage montrait une anxiété si grande qu'il devinait ce qu'elle ne disait pas et qu'il répondait avec une légère vivacité :

— A vous, mon amour !

Ce qui souvent était vrai, ce que rarement elle croyait.

La pauvre femme était bien malheureuse dans son bonheur.

Un jour, elle n'y tint plus et s'en alla chez sa marraine, qui était fée, pour la prier de lui prêter secours.

La fée l'accueillit d'un air sévère, et, avant qu'elle eût parlé, la gronda en ces termes :

— On ne mérite point, ma fille, d'intéresser sa marraine quand on se conduit comme vous le faites. On n'est pas digne de conserver une félicité que l'on tâche à gâter : il s'en faut de peu que je ne vous retire la vôtre pour vous apprendre à vivre.

Puis, voyant que sa filleule, interdite de ce rude abord, était sur le point de pleurer, elle s'adoucit et ajouta :

— Mais j'ai de la faiblesse pour toi et je ne refuserai pas de t'aider. Que veux-tu ?

Je suppose que vous eussiez répondu : « Un conseil ». C'eût été habile, j'imagine : les vieilles personnes (celle-ci avait plus de mille ans) goûtent fort qu'on s'en remette à leur expérience, et c'est une bonne manière pour les mener à notre fantaisie que de leur laisser croire qu'elles nous dirigent par leur sagesse. En outre, c'eût été prudent : encore que l'expérience ne vaille que pour ceux qui l'ont acquise, une vieille dame de mille ans, rompue à toutes les forces de la vie, et qui est fée, ne peut être écoutée sans profit. Quant à moi, si ma marraine était fée, je lui abandonnerais nettement le soin de mes affaires, me gardant d'y fourrer le nez.

Mais la jeune femme était animée par une passion qui lui ôtait la liberté du jugement. Elle eut la présomption de se dire qu'elle savait mieux qu'une autre ce qui lui convenait et répondit :

— Ma marraine, je désire simplement que vous me donniez le moyen de connaître, quand je le souhaiterai, les pensées de mon époux.

— Simplement? — repartit la fée en haussant les épaules. Et, après un silence :

— Eh bien soit ! j'y consens. Prends cette petite clé qui est toute pareille, souviens-toi, à celle qui ouvrait le cabinet de la Barbe-Bleue. Porte-la toujours avec toi ; elle est enchantée : grâce à elle ton désir sera satisfait, mais à la condition que tu prononces, chaque fois que tu résoudras d'y céder, les paroles que voici : « Par la petite clé qui manqua de me perdre et par celle-ci qui veut me perdre, que je sache ce que pense mon mari ! » Va, maintenant, et ne me demande plus rien.

Elle la toucha de sa baguette et la congédia.

La jeune femme était bien un peu étonnée de ce que sa marraine lui eût donné cette petite clé-là et lui eût imposé une si étrange formule. Mais elle avait trop de hâte d'en mettre le pouvoir à l'épreuve pour réfléchir là-dessus. A peine était-elle en carrosse qu'elle souhaita savoir ce que pensait la Barbe-Blonde dans ce moment.

— Par la petite clé qui manqua me perdre, dit-elle, et par celle-ci qui me veut perdre, que je sache ce que pense mon mari !

Il lui apparut aussitôt que la Barbe-Blonde s'inquiétait de l'absence de sa femme qui était partie impromptu, par un mouvement de dépit, sans avertir personne.

Elle fut ravie de cette nouvelle et ordonna de presser les chevaux.

Mais, à une lieue de là, la tentation lui fut encore de mettre à profit la petite clé, et elle y céda. Elle apprit alors par magie que la Barbe-Blonde, qui trompait son attente en se promenant dans les jardins et qui s'était arrêté devant un bassin où il y avait des poissons de toutes les couleurs, se rappelait, non sans attendrissement, que la pauvre Églantine se plaisait à leur venir jeter des miettes de pain.

Elle en fut offusquée, à tel point qu'elle ordonna plus impérieusement de presser les chevaux, et que, dès son arrivée, elle chercha de la mort-aux-rats et courut en verser dans le bassin.

Elle eut ensuite du regret de cette vilenie et s'accusa de méchanceté.

Un nouveau supplice commença pour elle, à cause du pouvoir qu'elle avait, dont elle usait cent fois par jour et jusque dans les bras de son mari...

Certes, le plus souvent, elle n'avait pas lieu de se plaindre ; elle occupait presque à tous les instants le fidèle esprit de la Barbe-Blonde. Il n'était pas rare néanmoins que ce bon époux se souvînt d'une femme qu'il n'avait aucune raison d'oublier et qu'il s'en souvînt tendrement. Notre imprudente en était instruite par enchantement et s'en tracassait sans modération : elle cachait mal son humeur et devenait acariâtre et susceptible.

La Barbe-Blonde observait ce changement de caractère et le déplorait amèrement.

Une fois, comme elle lui avait reproché, contre toute apparence, de l'aimer moins et de regretter Églantine, il se prit à soupirer en songeant :

« Hélas ! ma pauvre femme perd la tête ; ou bien je l'avais mal connue et son vrai naturel se révèle à présent. Faudra-t-il que je me remette à pleurer l'égale et douce Églantine? »

La tristesse de son visage n'échappa point à sa femme, qui s'en émut et dit tout bas :

— Par la petite clé qui manqua me perdre et par celle-ci qui me veut perdre, que je sache ce que pense mon mari.

Et, quand elle sut ce qu'il pensait, elle s'enfuit à sa chambre et s'y enferma pour se livrer au désespoir.

— Ah ! sotte que je suis ! — disait-elle en versant d'abondantes larmes et en tordant ses belles mains. — Qu'ai-je fait et que vais-je faire ? Sur quelle pente fatale ai-je glissé ? Voilà que mon mari s'éloigne de moi, et c'est juste ! Ah ! stupide jalousie qui me conduit à cette extrémité ! Ah ! détestable don que je dois à ma marraine et qui avive mon souci !

Elle arracha la clé de la chaînette d'or qu'elle portait au cou et la jeta par la fenêtre. L'écoutant tinter et rebondir sur les dalles de la cour, elle eut un soupir de délivrée :

—Va-t'en donc, — dit-elle, — maudite clé qui me voulais perdre et que trop longtemps...

Elle n'acheva pas, interdite d'avoir prononcé de toute son âme les paroles mêmes que lui avait imposées la fée et dont elle découvrait le sens. A ce moment, elle entendit derrière elle un petit rire léger. Elle se retourna vivement et faillit s'évanouir de surprise : sa marraine était là, qui était entrée en passant à travers les murs, et qui riait de contentement.

— Réjouis-toi, — lui dit cette bonne fée, — tu es sur le chemin du salut. Les écailles te sont tombées des yeux et tu vois ton erreur. Hâte-toi d'en sortir à jamais. J'avais pitié de toi et je me disposais à te retirer le don que je te fis, le plus funeste en vérité que je puisse faire. Il vaut mieux que tu te sois avisée toi-même de ses détestables effets.

» Tu viens d'apprendre à tes dépens qu'il y a dans le cœur des hommes, comme il y avait dans la maison de la Barbe-Bleue, un cabinet secret où il est imprudent de pénétrer. La coupable curiosité que te soufflait ton amour-propre, plutôt que ton amour, t'a coûté la paix de l'esprit : elle te coûterait tout ton bonheur si tu n'y mettais le holà. Mais il est encore temps. Renonce à cette injuste et dévorante jalousie qui fait offense à ton mari autant qu'elle est indigne de toi. Prends des armes dans ton amour contre cet amour même, et d'abord contre ton égoïsme. Aime assez ton mari pour être heureuse de son bonheur passé, pour rendre grâce à la mémoire d'une femme qui le lui donna, pour le plaindre de la douleur qu'il eut en la perdant, pour avoir avec agrément dans la constance de son souvenir un signe de la bonté de son cœur.

» Si c'est là trop te demander, aime-le assez, simplement, pour ne pas exiger qu'il disperse au vent d'oubli la cendre de ses amours anciennes, et pour que la généreuse joie de le posséder à ton tour ne laisse point de place à de mesquines rancunes.

» Et songe que ce passé, mon enfant, s'il te cause quelques alarmes, t'apporte en revanche une éclatante preuve d'amour : il n'y a pas grand mérite pour une femme qui n'est ni bête, ni bossue, ni bancroche, à s'emparer d'un homme qui a le cœur tout vide ; mais il faut des charmes puissants pour s'attacher un homme qui a le cœur rempli par une image chérie.

» Allons! quitte-moi cette mine honteuse, avoue que j'ai raison et promets d'être sage à l'avenir.

La jeune femme se jeta au cou de sa marraine, qui était une fée sans façon, et qui baisa sa filleule sur les deux joues, comme eussent fait votre marraine et la mienne.

Puis elles descendirent ensemble rejoindre la Barbe-Blonde qui rêvait tristement dans son cabinet.

— Je vous ramène, — lui dit la fée, — une brebis égarée...

Et elle disparut aussitôt, estimant qu'une vieille personne de mille ans ne saurait être qu'importune dans un entretien d'amoureux.

Ceux-ci, en vérité, causèrent moins qu'ils ne se caressèrent. La Barbe-Blonde eut bien vite confessé sa femme, plus vite encore lui eut pardonné, et l'on eût entendu moins de paroles que de baisers.

Il ne fut pas question de pénitence. Mais, désirant éprouver la fermeté du propos qu'elle faisait de se guérir de sa malencontreuse jalousie, aussi bien à l'égard des belles de ce monde qu'à celui d'une Ombre innocente, elle voulut qu'ils partissent sur-le-champ pour la ville, afin d'y paraître à la cour.

Ils furent aimablement accueillis par le roi et par la reine, quoique l'on commençât de trouver leur absence bien longue ; ils bénéficièrent de l'indulgence qu'on accorde aux nouveaux époux. Quelques amis les plaisantèrent un peu, remarquant que jamais lune n'avait duré autant que cette lune de miel. Ils répondirent qu'ils étaient loin de leur dernier quartier et pensaient n'y arriver jamais.

Ils vécurent parfaitement heureux, jusqu'à un âge fort avancé. Ils souriaient du danger qu'ils avaient couru et ne se querellèrent qu'une fois, parce qu'il lui avait dit, dans un grand élan de tendresse, qu'il n'était plus tout à fait sûr d'avoir vraiment aimé Églantine.

JULES-SÉVERIN CAILLOT

UNE JOURNÉE DE MOSCOU

Pourquoi j'écris ces lignes. — Depuis mon arrivée à Paris, tous ceux qui me rencontrent, apprenant que je viens de Russie, que j'habitais Moscou, me demandent : « Mais racontez-nous donc comment on vit là-bas. Est-il vrai qu'on y meurt de faim? qu'on y court constamment le risque d'être assassiné, que la ville est inhabitable, enfin que toute vie y est devenue impossible? »

Ces questions répétées chaque jour au hasard des présentations, m'ont décidée à esquisser un tableau de la vie quotidienne à Moscou, ma ville natale, où j'ai passé les grands jours de la Révolution russe. J'essaierai d'en décrire les caractéristiques les plus frappantes.

Ma journée est celle de nombreux Russes ; je dirai donc comment se passait pour nous un jour quelconque de la semaine.

Les journaux. — Au réveil, rarement avant sept ou huit heures, la question des journaux se pose. En trouverons-nous aujourd'hui? A la hâte, je m'habille et je cours à la porte de la cour de notre grande maison pour savoir du vieux *gazetchick* (vendeur de journaux), si les gazettes sont parues. Et souvent, trop souvent, surtout durant les derniers mois de janvier, février, mars, il n'y a pas de journaux, à l'exception du *Social-Democrat* et de l'*Isvestia Souieta rabotchich i soldatskich deputatoff*, c'est-à-dire l'organe des bolchevicks.

La presse est presque morte, depuis le jour où les bolchevicks sont au pouvoir. C'est pire qu'aux jours du tsarisme. Les journaux socialistes, révolutionnaires-terroristes, socialistes-démocrates-minimalistes ne paraissent plus. Je ne parle pas des journaux cadets comme les *Rousskaya Viédomosty* ou les *Rousskoyé Slowo*, qui, comme la presse socialiste, et plus encore, sont persécutés. Dans ces derniers temps, toute la presse non bolcheviste était suspendue et traitée comme la presse bourgeoise. Ainsi, on quitte souvent le *gazetchick* avec la mort dans l'âme : les rédactions sont fermées ; les journaux sont réquisitionnés la nuit, et ne paraissent pas le jour. Je rentre et j'annonce à la maison ces tristes nouvelles. Et cela dure ainsi souvent tout une longue semaine, jusqu'à ce que les bolchevicks donnent au journaux l'autorisation de reparaître.

Le plus terrible c'est qu'on restait ainsi sans aucun renseignement sur la Russie tout entière, juste aux heures les plus graves pour notre patrie. Les jours où la Constituante devait se réunir, les jours où Trotzky signait la paix, les jours où les Allemands occupaient Riga, Minsk, Pskow et continuaient leur marche à l'intérieur de la Russie, toute la société russe et le peuple entier sont restés dans l'ignorance de ce qui se passait, ayant pour tout organe d'information le *Social-Democrat*, dont les renseignements sont faits de mensonges insolents et criminels.

Les vivres. — Rentrée à la maison, je dois penser aux vivres. Notre bonne — (la Révolution n'a pas modifié l'habitude de toute famille russe riche ou pauvre, bourgeoise ou socialiste, voire bolcheviste, d'avoir des domestiques) — notre bonne est depuis cinq heures du matin à faire la queue pour la viande, le riz, les farines. Il n'y a pas de pain ; on l'apportera vers onze heures. Heureusement depuis l'organisation des *Domowgé Komitéty* (comité des maisons), la queue pour le pain est supprimée. Chaque maison reçoit son pain directement de la boulangerie, en échange de tickets correspondant au nombre de ses habitants. Un membre du comité désigné pour ce service répartit à chaque appartement le pain attribué à la famille occupante.

Pour tromper l'attente, on prépare le samovar. Le sucre existe encore, mais, comme il se fait rare, on le prend par petits morceaux qu'on tient entre les dents pendant que l'on boit deux ou trois tasses de thé ou de café sans pain, sans rien de solide, uniquement pour chasser l'impression pénible des crampes d'estomac.

Souvent le pain était remplacé par des pommes de terre cuites. Mais, dans les derniers temps, comme un sac de pommes de terre de trois pouds coûtait 100 roubles, — au lieu de 3 roubles en temps de paix, — et qu'il était presque impossible de s'en procurer, les pommes de terre se faisaient plus rares sur la table.

Onze heures : l'heure du pain. Chaque personne en reçoit un petit morceau d'un quart ou d'un huitième de livre russe ; pain de blé noir ou de maïs, additionné de pomme de terre, souvent de paille et de sable. Ce pain, déjà médiocre de qualité, n'est pas assez cuit, afin qu'il pèse davantage. Certains jours, très rares, de la farine blanche entre dans sa composition ; il est alors gris, et meilleur. Le petit morceau de pain qui constitue la part de chaque personne est mangé sans peine au premier repas. Plus rien pour le reste de la journée. Mais la bonne arrive. Hélas ! son panier est vide ! Elle raconte en pleurant qu'elle est restée de cinq heures du matin à midi à faire la queue, espérant recevoir la viande à laquelle donne droit sa carte, une fois par semaine, quelquefois plus rarement. Mais juste avant son tour, le magasin ferme, faute de marchandise. Il en est souvent de même pour le riz, ou pour toute autre denrée. Quant aux légumes, les choux valent un rouble ou deux pièce, et une carotte, de 30 à 40 kopeks. Ainsi, en rentrant du marché, on doit presque mourir de faim. Toutefois la spéculation, quoique fort regrettable, sauve les citadins. Tandis qu'on ne trouve dans les magasins ni viande ni pommes de terre, on peut s'en procurer auprès d'une brave paysanne qui vient dans votre maison et vous informe en cachette qu'elle peut vous vendre de la viande au prix de 3 à 5 roubles la livre ou des pommes de terre à 100 roubles le sac, à condition cependant d'aller les chercher à vos risques et périls, dans son village. Elle n'ose les apporter elle-même en ville, car aussitôt sa voiture peut

être pillée par de pauvres ménagères grisées et affolées par la famine.

Et c'est ainsi qu'un beau jour vous partez avec votre bonne, tirant un petit traîneau, jusqu'au village indiqué, à six ou huit kilomètres de Moscou.

Le dimanche, en particulier, il n'est pas rare de rencontrer, allant aux pommes de terre, un père avec son fils, collégien, ou une mère avec sa fille.

Il en est de même pour le pain. Au prix de 150 ou 200 roubles les quarante livres, vous arrivez à vous procurer de la farine à la gare, auprès d'un spéculateur qui la vend en cachette, l'ayant fait venir de Sibérie ou d'Ukraine, où il ne l'a payée que 8 ou 10 roubles le poud.

On vit au jour le jour, en attendant l'époque, peu éloignée, où il n'y aura plus rien, lorsque les villages voisins seront dévastés, et que l'on ne pourra atteindre les autres en raison de l'impossibilité de voyager en chemin de fer.

Les coopératives. — Après le déjeuner qui ne se compose souvent que d'un plat de pommes de terre, je vais une fois de plus, accompagnée de la bonne, prendre rang dans les files devant les magasins, espérant y acheter quelque chose.

Nous nous rendons à la coopérative du quartier, ou à la coopérative des locataires. C'est là qu'on peut espérer se procurer quelque aliment. En ces jours d'anarchie générale en Russie, la faculté d'organisation s'éveille et donne naissance à quelques coopératives.

A Moscou, une société coopérative centrale compte plusieurs centaines de milliers d'adhérents ; elle a un capital de quelques millions de roubles. Elle a, dans Moscou, un réseau de filiales qui ont leur siège dans chaque quartier. La disette a donné l'élan à la coopération, qui se développe chaque jour; propriétaires et locataires de maisons constituent des coopératives. En province, ce mouvement se dessine; cependant il rencontre une forte opposition chez les paysans, du fait de leur ignorance, et d'ailleurs excités par les petits marchands, les *Koulaka* (les poings), comme on les a surnommés, vrais exploiteurs du pays, qui voient dans les coopératives leurs pires ennemis.

La vie des « Travailleurs intellectuels ». a) Le personnel enseignant. — Il n'est peut-être pas inutile que je précise ici ma condition sociale, qui me permet de décrire un des aspects de la vie russe que je connais particulièrement.

Je suis une *bezrabotny intelligent*, ce que je traduis par une « intellectuelle sans travail ». Du reste en Russie, tout ce qui a un métier non manuel porte le nom de « travailleur intellectuel ».

La Russie compte des milliers de personnes dans mon cas, et ce ne sont pas les moins éprouvés des Russes. L'insurrection d'octobre qui donna le pouvoir aux bolchevicks, jeta les professeurs dans la rue. Les écoles de Moscou furent fermées, car ni professeurs, ni instituteurs ne voulurent se soumettre à ce pouvoir, ni travailler dans les conditions qui furent imposées. Dans chaque école, l'inspecteur, le directeur, tout le personnel chargé de la situation pédagogique et économique dut céder la place aux concierges des écoles, chargés dès lors de l'enseignement et du contrôle des comités pédagogiques, c'est-à-dire de s'assurer que les pédagogues ne préparaient pas la contre-révolution. Le personnel enseignant se refusa à ces conditions, et la grève générale des écoles primaires et des écoles secondaires de Moscou éclata. Plusieurs milliers de pédagogues y participèrent ; vingt-deux seulement continuèrent leurs occupations. Quelques jours avant les fêtes de Noël, les écoles furent fermées.

La veille de Noël, les bolchevicks expulsèrent de leurs appartements les professeurs et les instituteurs logés avec leurs familles dans les écoles. A ce moment, il était impossible de trouver à Moscou, même une chambre à louer, par suite de l'arrivée en masse des réfugiés de Pologne et des provinces envahies.

Pendant cette grève, les bolchevicks essayèrent de remplacer le personnel compétent par un personnel de fortune : conducteurs de tramways, travailleurs d'usine parfois par des étudiants, des « coursistes » des cours supérieurs de femmes.

Dans les écoles primaires, ces nouveaux maîtres attirèrent les enfants par des promesses variées : arbres de Noël, bons déjeuners, jeux, etc...

La majorité des parents refusa d'envoyer les enfants en classe dans de telles conditions. Toutes les écoles secondaires, à l'exception d'une dont la directrice avait adopté les idées bolchevistes, furent fermées. Dans les écoles primaires, les élèves qui fréquentaient la classe allaient souvent chez leurs anciens maîtres, et leur racontaient naïvement que ces étranges instituteurs faisaient telle ou telle faute d'orthographe, ou bien qu'ils ignoraient telle notion que leurs élèves leur apprenaient.

b) Les autres « travailleurs intellectuels ». — Les grévistes de l'enseignement étaient soutenus par tous les employés des administrations de la ville, y compris ceux du service sanitaire et des cliniques. Firent seulement exception le personnel des hôpitaux, celui des banques d'État (qui avaient adhéré au mouvement à ses débuts, mais firent défection au bout de quelques jours), les employés de la Douma « de ville ». La très grande majorité de ces travailleurs se refusa à subir la loi bolcheviste. La vie s'arrêta ; les bolchevicks n'avaient pas le moyen de remplacer ce personnel qui faisait défaut, et ils décidèrent de se contenter de cet état primitif dans lequel était tombé Moscou.

L'armée des sans travail. a) La situation des officiers. — L'armée des sans travail augmentait chaque jour : elle comprenait d'abord les quelques officiers qui avaient échappé au massacre de leurs pairs, mais qui, rentrés dans leurs foyers, avaient la perspective de mourir de faim, car on ne leur allouait que 7 roubles 50 kopecks par mois, tout comme aux simples soldats ; ainsi en avaient décrété les bolchevicks. Il faut remarquer d'ailleurs que le soldat avait sur son officier l'avantage, étant en général un paysan, de retourner chez lui, à la campagne, où il trouvait sa nourriture. En outre, il pouvait s'engager dans l'armée rouge, où il était payé 15 roubles par jour. Le soldat non paysan continuait à vivre grâce à la spéculation. Plusieurs d'entre eux avaient quelques milliers de roubles « gagnés » pendant la fuite folle du front.

b) Les employés de banques, les ouvriers, les soldats. — Cette armée de la famine grossissait encore par le nombre d'employés que libérait la nationalisation des banques ; par celui

des ouvriers que privait de leur travail la socialisation des fabriques, mesure qui provoquait l'arrêt lent des ateliers ; enfin les soldats démobilisés formaient le gros de cette armée.

Si, au début, les ouvriers sympathisaient avec les bolchevicks, il fut bientôt visible que cette armée d'affamés ne resta pas longtemps aveuglément docile à de tels maîtres.

La nuit à Moscou. — Après avoir passé une bonne moitié de ma journée à stationner devant les magasins, je me hâte vers la maison, car les ténèbres d'hiver s'avancent. Après les journées d'octobre, Moscou fut, à la nuit, plongé dans l'obscurité.

Çà et là éclatent des coups de fusil, auxquels, il faut l'avouer, on est si bien habitué qu'on ne leur prête plus aucune attention, sauf lorsque la fusillade éclate brusquement dans une ruelle voisine. Ce n'est là souvent qu'un amusement de la garde rouge, formée de gamins de dix-sept à vingt ans, dont une bonne partie est faite de vauriens, de fripons, ou d'apaches, types qui semblent être tirés des *Bas-Fonds* de Gorky.

Je dois pourtant à la vérité de dire que cet élément fut par la suite peu à peu éliminé et remplacé par des soldats démobilisés ; il ne forme plus que l'infime minorité de l'armée rouge.

Parfois cette fusillade n'est rien autre que des coups tirés en l'air, destinés à terroriser les « bourgeois contre-révolutionnaires ». Parfois aussi elle éclate entre la milice et les voleurs, ces derniers ayant une organisation sérieuse et étant bien armés. Mais une balle égarée n'est pas un si grand malheur !... Les ténèbres nous menacent d'ennemis plus redoutés : vous avez quatre-vingt-dix chances sur cent d'arriver chez vous sans votre *chouba* (pelisse), ou sans bottines, ou même tout nu. Il est tellement plus aisé de se procurer des vêtements en déshabillant le passant, qu'en allant dans les magasins qui manquent de tout !

N'espérez pas prendre un tramway : ils sont remplis ; ils débordent. Ces pauvres voitures délabrées, personne ne les répare, à cause des grèves continuelles des ouvriers qui, gagnant de 500 à 700 roubles par mois, ne peuvent « joindre les deux bouts » tellement la vie est chère. Les corps humains, jeunes, vieux, soldats, civils, quelques-uns coiffés encore du

chapeau haut de forme, s'accrochent en grappes aux tramways, devant, derrière, sur les marchepieds, se suspendent même aux fenêtres sur les côtés. Ces malheureux soldats traversent Moscou pour aller d'une gare à l'autre, pressés de rentrer dans leur pays. Ils ont fait d'interminables voyages, juchés jusque sur le toit des trains, épouvantant leurs camarades par leur imprudence, la payant souvent de leur vie. Ils se précipitent sur les tramways, chargés de leurs sacs énormes, les yeux fous, renversant tout ce qui s'oppose à leur course.

J'habite près d'une gare ; le soir, je rencontre dans la rue sombre la foule de ces êtres gris, dont on voit surtout la grande barbe et les bottes énormes : ce sont nos pauvres soldats, abrutis par la liberté qu'on leur a donnée et qui roulent vers leurs foyers. Le bruit sourd des bottes de cette immense vague humaine me remplit d'angoisse ; je recule effrayée ; je m'efface contre un mur; je tâche de passer inaperçue, et quand la vague s'est écoulée, je cours, oui vraiment je cours par la rue vide, morte maintenant et sombre, jusque chez moi. Vers huit heures, je ne sortirai plus ; cela deviendrait dangereux.

Arrivant fatiguée, épuisée par l'attente devant les magasins, j'ai la perspective d'être de garde de nuit pour notre maison. Comme on ne peut compter que sur soi pour se défendre des voleurs et des assassins, chaque maison organise sa garde par ses propres moyens, ou avec l'aide de ces gardiens payés, recrutés parmi les officiers qui, pour ne pas mourir de faim offrent leurs services pour le nettoyage des rues, la vente des journaux, et autres besognes semblables.

La maison que j'habite a une centaine de locataires. Les hommes ont d'abord fait la garde de neuf heures du soir à six heures du matin, quand le jour commence à paraître ; cela consiste à marcher pendant deux heures dans la cour par équipes de deux personnes, les clefs dans les poches ; on interroge tout retardataire, lorsqu'il rentre. Mais bientôt les hommes, privés de sommeil, furent si exténués que les femmes et les jeunes filles les remplacèrent dans cette besogne. A vrai dire, cette garde est bien illusoire ; toutes les armes ont été réquisitionnées par les bolchevicks ; seuls en possèdent les voyous, et les gens sans feu ni lieu, tandis que les citoyens

honnêtes n'ont aucun moyen de se défendre. Il est très facile aux voleurs de fusiller la pauvre garde, et de dévaster ensuite la maison sous les yeux des locataires impuissants.

Quelquefois toute la maison est réveillée par une perquisition des bolchevicks, qui viennent réquisitionner des aliments, des armes qu'ils espèrent encore trouver cachées, ou les appartements eux-mêmes, lorsqu'ils les jugent insuffisamment peuplés; leur règle est : une personne par pièce.

C'est alors que la garde peut jouer un rôle : elle réveille en hâte quelques membres du comité de la maison, et si elle a affaire à des agents « honnêtes » — et non à une manœuvre de voleurs nantis de papiers portant les cachets des commissaires bolchevistes qu'un enfant pourrait fabriquer, — elle accompagne ces agents dans leurs visites. D'ailleurs il arrive que quelque agent prenne, « par distraction », l'argent, l'or, la bijouterie, et tous les menus bibelots qu'on est accoutumé de rencontrer chez les « bourgeois ».

Enfin, ma journée est terminée ; j'ai réussi non pas à vivre, mais seulement à exister ; je ne suis pas morte, je n'ai pas été volée. Quelle tristesse de vivre ainsi à Moscou et dans toute la Russie ! Et pourtant 150 millions d'habitants continuent d'y demeurer. Tout ce qu'il y a de réfléchi et de cultivé garde l'espoir que le bolchevisme, sur quoi fut fondé le joug allemand, sera brisé par les forces saines de la nation, et qu'alors ce sera peut-être le commencement de la fin de l'hégémonie allemande.

JULA GENTILHOMME-KOUTYRINE

LE GÉNÉRAL JEAN COLIN

« Quand une nation songe et se prépare sérieusement à la guerre, avec la volonté de vaincre, elle donne aux études de guerre le développement voulu, fait passer les formalités et les écritures au dernier rang de ses préoccupations. La connaissance des grands principes de la guerre et des procédés mis en œuvre par les grands capitaines est alors familière à tous les généraux ; et, surtout, les sentiments qui les entraînent les prédisposent à pratiquer une saine stratégie. La nation, dont l'esprit les anime, possède une pléiade de chefs sur lesquels elle peut se reposer.

« L'heure de la bataille sonne, elle se passera d'un génie exceptionnel, ses cadres seront remplis d'hommes énergiques, intelligents et sérieusement instruits.

« Enfin, ce qu'il y a de plus essentiel, un peuple patriote ne prend ses généraux ni dans les antichambres ni dans les clubs ; il ne porte aux grands commandements ni Soubise ni Villeroi, mais Hoche et Bonaparte. »

Ces lignes, que le commandant J. Colin écrivait en 1911, dans la conclusion de ses *Transformations de la guerre*, résument la conception qu'il avait de son devoir et caractérisent l'orientation qu'il avait donnée à sa vie. Il ne fréquentait ni les clubs, ni les antichambres. Ni même les salons, je crois. Le temps que son service ne lui prenait pas, il le passait dans les bibliothèques ou dans son cabinet de travail. Songeant à la guerre, s'y préparant sérieusement, avec la volonté de

vaincre, il en étudiait les grands principes ; il s'initiait avec persévérance aux procédés mis en œuvre par les grands capitaines, il cherchait à déterminer, pour les appliquer, les règles d'une saine stratégie, et s'efforçait de devenir un bon général. Et il était, en effet, un de ces « hommes énergiques, intelligents et sérieusement instruits » dont l'armée a besoin pour former ses cadres.

Aussi la guerre, qui le trouva lieutenant-colonel, fit-elle de lui, en peu de temps, un général. Et elle l'aurait sans doute porté aux plus hauts commandements, si, en décembre 1917, près de Salonique un malencontreux obus ne l'avait mortellem nt atteint.

Il avait alors cinquante-cinq ans. Mais, quoique jeune, il avait accompli une œuvre considérable, et ce qu'il a publié suffit à lui avoir fait un nom. A la vérité, beaucoup des livres qu'il a composés, pour le compte de la Section historique de l'état-major de l'armée, sont de simples compilations. On n'ignore pas que les ouvrages rédigés pour cette Section se composent de documents juxtaposés. On avait pris comme principe de laisser parler les faits, ou plutôt les textes. On se bornait à relier ceux-ci par quelques mots très brefs, par un commentaire réduit au minimum. Mais le rédacteur était autorisé à présenter une vue d'ensemble dans une préface qui caractérisait soit l'auteur des documents, soit la campagne à laquelle ceux-ci se rapportaient. Or, les préfaces de Colin révélaient une telle possession du sujet, une telle largeur d'esprit, tant de précision, de simplicité, de correction et de clarté dans le style, que les connaisseurs n'avaient pas tardé à le remarquer. Ils avaient constaté que le choix et la disposition des matériaux qu'il avait rassemblés dénotaient de la maîtrise. Et ils n'éprouvèrent aucune surprise quand, quittant les travaux subalternes qu'il exécutait pour le compte d'autrui, il tenta une œuvre originale, l'*Éducation militaire de Napoléon*, qui, au commencement du siècle, attira vivement l'attention. Elle méritait cet honneur. Elle traitait des problèmes nombreux, variés, intéressants. Et elle apportait des solutions souvent paradoxales et neuves, ingénieuses et profondes. Elle montrait les qualités essentielles et aussi les insuffisances qu'il y avait en lui.

I

La question s'est posée, depuis l'apparition du « dieu de la guerre », de savoir la part des dons naturels dans la formation de son esprit, et celle de l'application. Qu'il ait été « le plus grand général de son temps, et probablement de tous les temps », comme le disait le vieux Wellington au général Brown, personne ne le conteste, ou presque personne. Mais tout le monde est curieux de savoir ce qui lui a donné cette maîtrise. Le général Pierron, qui se l'est demandé [1], établit doctement que, loin d'être poussé par une inspiration soudaine, par une sorte de révélation d'en haut, dès ses débuts, Bonaparte n'a fait que mettre en œuvre les idées d'autrui. S'il n'est pas démontré qu'il ait puisé dans un ouvrage de Pezay l'idée qu'il a émise à Toulon, et qui est l'origine de sa prodigieuse carrière, il paraît certain qu'il doit aux *Mémoires* de Maillebois le plan de la campagne d'Italie, qu'il doit à un manuscrit du lieutenant-général de Bourcet la conception de la manœuvre qui porta d'un trait jusqu'à l'Adige l'armée qu'il avait amenée à Milan, qu'il doit enfin aux suggestions d'Augereau d'avoir pratiqué, pour la première fois en 1796, sur le Mincio, la méthode qu'il appliqua si souvent depuis, et qui consistait à réunir ses forces pour les jeter alternativement, par un jeu de navette, sur les différents groupes de l'armée ennemie. Sa personnalité serait donc la résultante d'éléments de provenances diverses, qu'il a su assimiler et qu'il a été capable, grâce à des aptitudes exceptionnelles, de mettre en œuvre avec un rare bonheur.

Ces emprunts diminuent-ils le mérite de celui qui en a tiré un aussi brillant parti? Le général Pierron se défend de l'avoir voulu insinuer.

Rien, — dit-il, — ne serait plus loin de ma pensée. J'ai voulu montrer seulement qu'il *n'y a point de génie inné ; que le génie se développe successivement*, comme toute œuvre de la création, *qu'il ne peut éclore*

1. *Comment s'est formé le génie militaire de Napoléon Ier*, chez Chapelot (1895).

qu'a la suite d'études opiniâtres, et que dans ses débuts il est obligé, comme toute créature qui s'essaie à marcher, de s'appuyer sur la main d'un guide. On retrouve cette loi de l'humanité partout et dans toutes les conceptions de l'activité humaine... Le génie diffère des autres hommes en ceci, que bientôt il peut se passer de guide, devenir créateur à son tour et s'élancer dans la carrière, comme l'aigle s'élance dans les airs après les premiers essais où il a vacillé.

Et ce n'est pas seulement de stratégie et de tactique que Napoléon a pris des leçons chez autrui. C'est aussi de psychologie. Et c'est encore Maillebois qui paraît les lui avoir données. En tout cas, l'histoire de ce maréchal, publiée en 1775 par Pezay, dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé, montre quel soin un homme de guerre doit apporter à analyser les passions de ses adversaires, à pénétrer dans le secret de leurs desseins par la connaissance de leur tempérament, à deviner ce que vraisemblablement leur conseillent leur intérêt et leur caractère, leur situation et leurs attaches.

Il appartenait encore au génie, — dit Pezay, en parlant de Maillebois, — de sentir que, malgré la réunion des intérêts de ces deux nations (Autriche et Piémont), le roi de Sardaigne apporterait toujours une attention privilégiée à la conservation de ses propres États (vers l'Ouest); de même que le comte de Schulenbourg (avec l'armée autrichienne) serait toujours plus disposé à régler ses mouvements d'après les intérêts personnels de sa souveraine et le système le plus convenable à la défense particulière de ses possessions en Italie (le Milanais, à l'Est).

De ces prédilections à attendre, de ces vues différentes qu'il était naturel de supposer aux chefs ennemis, naissait l'espoir de compromettre plus facilement l'accord de leurs manœuvres, et, de cette division à espérer dans leurs avis, résultait la probabilité d'avoir bientôt à profiter de quelque fausse démarche de leur part. Cette nuance délicate fut loin d'échapper au général français.

Napoléon n'a donc pas inventé certaines pratiques dont il s'est servi. Mais est-ce la mise en œuvre de ces procédés qui constitue ce qu'on appelle son génie? Au vrai, il ne le savait pas lui-même. Tantôt il semble croire à une sorte de prédestination. Tantôt il prétend avoir arraché le succès par la persévérance de son effort. Aussi bien, n'a-t-on pas affirmé que le génie n'est qu'une longue patience? Le 6 mars 1809, il disait au sénateur Rœderer : « Moi, je travaille toujours; je médite

beaucoup. Si je parais toujours prêt à répondre à tout, à faire face à tout, c'est que, avant d'entreprendre, j'ai longtemps médité, j'ai prévu ce qui pourrait arriver. Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres : c'est ma réflexion, c'est ma méditation. Je travaille toujours : en dînant, au théâtre; la nuit, je me réveille pour travailler. » Mais, à Sainte-Hélène, s'adressant à Montholon, il s'élevait contre l'idée qu'on peut apprendre la guerre à force de travail. « Apprend-on dans la grammaire, — demandait-il, — à composer un chant de *l'Iliade* ou une tragédie de Corneille? Il n'y a point de règles précises, déterminées, — ajoutait-il; — tout dépend du caractère que la nature a donné au général, de ses qualités, de ses défauts... » Sans doute, n'y a-t-il pas contradiction entre ces propos différents et pourrait-on sans peine les concilier : toujours est-il qu'on les oppose souvent.

Le capitaine Colin a abordé le débat en écartant un peu dédaigneusement l'hypothèse du général Pierron, ou plutôt en dédaignant de s'y arrêter. Si Maillebois a indiqué la route de l'Italie, fait-il remarquer, « ce sera peut-être Soubise qui aura montré celle d'Iéna ; mais qui avait jamais pensé à Austerlitz ou à Friedland? Ce qui importe, c'est de découvrir comment s'est formée la doctrine de guerre de Napoléon, d'où sont venues, non pas telle ou telle de ses inspirations, mais sa science et son habileté technique. »

Le caractère distinctif des opérations napoléoniennes, c'est la vigueur et la promptitude avec lesquelles elles ont été menées et qui contrastent extrêmement avec la lenteur que le grand Frédéric imprimait aux siennes. Ni le roi de Prusse, ni les théoriciens de son temps ne manquaient pourtant d'énergie. Les grands écrivains militaires du XVIIIe siècle recommandaient d'agir avec tout l'effort de la puissance dont on disposait. Guibert écrit qu'on ne doit pas hésiter à porter « chez son ennemi la flamme et le fer », à épouvanter les peuples « par ses vengeances », vengeances qu'on aurait tort de traiter de barbares, de considérer comme violant les soi-disant lois de la guerre : ce ne sont, affirmait-il, que des « représailles fondées sur les lois de la nature ». Ces idées étaient en quelque sorte dans l'air ; d'où le capitaine Colin conclut : « La guerre que

Bonaparte allait faire était bien celle à laquelle il avait pu se préparer dès 1785. »

Soit. Mais pourquoi avoir attendu 1796 pour réaliser ce qu'on avait conçu dix ans auparavant? S'est-il passé, dans l'intervalle, un événement qui ait rendu possible ce qui ne l'était pas? Certains pensent que la Révolution française, en remplaçant la discipline imposée par la discipline consentie, la résignation de mercenaires dociles par l'ardeur de citoyens enthousiastes et fanatisés, a modifié les conditions de la tactique. « Présentée en termes vagues, — dit notre auteur, — et appuyée de quelques discours sonores sur la toute-puissance du sentiment national, cette thèse a un côté séduisant et quelque apparence de raison. » Mais il se flatte d'en montrer aisément l'inanité. Et il s'y efforce par des arguments qui, eux aussi, ont un côté séduisant et quelque apparence de raison, mais qui cessent d'inspirer confiance quand on lit cette déclaration de foi :

> Il est si commode de tout expliquer par les forces morales !
> Nous estimons au contraire qu'il ne faut faire intervenir les forces morales, dont l'analyse est toujours vague et incertaine, qu'après avoir épuisé la serie des arguments, d'un ordre moins relevé peut-être, mais qui ont l'avantage de la certitude.

On voit apparaître ici le Polytechnicien à qui répugnent les considérations psychologiques et qui n'aime que les faits tangibles. En parlant de *faire* intervenir les forces morales, il oublie que celles-ci interviennent sans qu'on s'en mêle, ou n'interviennent pas. Et, si elles interviennent, il y a lieu d'en tenir compte, si malaisé qu'il soit d'avoir affaire à des « causes vagues et incertaines » — vagues et incertaines en soi d'ailleurs, sinon dans leurs effets. Car on ne saurait nier que la Révolution a changé la constitution des armées et leur âme. Songeons à la lourdeur des troupes de l'ancien régime. Frédéric avait sous ses drapeaux un tiers seulement de nationnaux. Les deux autres tiers étaient des étrangers, contre la désertion desquels il était sage de prendre des précautions diligentes. Le recrutement par enrôlement établissait une sorte de contrat bilatéral entre le soldat et le souverain. Celui-ci était tenu de fournir exactement à celui-là ce que

les recruteurs avaient promis en son nom : les volontaires de la République et les grognards de l'Empire consentaient à se passer de pain ; ils se battaient en sabots et sans culotte. Les soldats du roi de Prusse exigeaient d'être bien habillés et régulièrement nourris. Aussi les opérations ne pouvaient-elles se faire qu'à proximité des magasins de vivres et des réserves d'équipement. Pour rester dans la main de leurs chefs et sous la canne plombée des serre-files, les troupes conservaient le coude à coude sur les rangs, formant les lignes caractéristiques de la tactique linéaire ; quand elles se déplaçaient, c'était en colonnes massives; quand elles campaient, c'était également en masses, sur une plaine rase, où la surveillance était facile, loin des bois qui offrent un asile commode aux déserteurs. Impossible d'exécuter des marches de nuit : l'obscurité est trop favorable aux évasions. En dépit de toutes les précautions, celles-ci étaient si fréquentes que des chiens étaient dressés pour courir sus aux fuyards et que des primes étaient allouées aux paysans qui en ramenaient. Rappelez-vous les *Mémoires* de Bourgogne, les *Cahiers* de Coignet, tous les documents authentiques sur les guerres de la Révolution et de l'Empire : il n'y est presque pas parlé de désertion. Cette maladie des armées de l'ancien régime n'existe plus à l'état endémique. Elle ne reparaît plus qu'accidentellement et par exception.

De là le caractère de souplesse que les armées acquirent, et par suite les opérations, n'en déplaise au capitaine Colin ; celui-ci, en éliminant systématiquement l'examen des causes morales, avoue implicitement son impuissance à les analyser, et déclare d'ailleurs qu'il les écarte parce qu'il se sent impuissant à les analyser. Il préfère étudier les « progrès matériels ou scientifiques intéressant l'art de la guerre » : l'accroissement de puissance du fusil et du canon, par exemple, ou le développement du réseau routier. Mais n'est-ce donc pas un progrès positif que d'avoir des hommes sur le moral desquels on peut compter, qui ont de la bonne volonté au lieu de chercher à se dérober à leur devoir, qui acceptent de bivouaquer et n'exigent pas de coucher sous la tente, qui consentent à ne pas manger et ne se mutinent pas si les distributions manquent, qu'on peut égailler en tirailleurs

au lieu de les river en une ligne rigide, qu'on laisse s'égrener sur les routes en leur donnant rendez-vous sur les champs de bataille au lieu de les y conduire en colonnes denses ?

Supposons d'un côté, — a écrit Guibert, — une armée *surchargée d'embarras, malhabile à manœuvrer, telle enfin que sont les nôtres ;* et de l'autre, une armée bien constituée, manœuvrière, commandée par un général qui ait médité toutes les ressources de la tactique. L'une cherchera des positions, y mettra toute sa confiance, se remuera difficilement et avec lenteur... L'autre sera légère et maniable, capable de mouvements hardis, de marches rapides et forcées ; elle sera toujours sur l'offensive, ne s'enfermera presque jamais dans ses positions, et méprisera celles qu'on voudra lui opposer.

Or, précisément, la Révolution a permis de délivrer l'armée des embarras qui la surchargeaient (il fallait tout près de 3 500 hommes et 7 000 chevaux pour le seul service des tentes dans l'armée prussienne), et elle l'a rendue habile à manœuvrer. On pourrait ajouter qu'elle a élargi le domaine dans lequel on a pu recruter les généraux, et qu'ainsi elle a fourni à la fois l'instrument que Guibert définissait si bien, et l'ouvrier qu'il annonçait en ces termes vraiment prophétiques :

Un homme s'élèvera, peut-être resté jusque-là dans la foule et l'obscurité, un homme qui ne se sera fait un nom ni par ses paroles ni par ses écrits, un homme qui aura médité dans le silence, un homme enfin qui aura peut-être ignoré son talent, qui ne l'aura senti qu'en l'exerçant, et qui aura fort peu étudié. Cet homme s'emparera des opinions, des circonstances, de la fortune; et il dira du grand théoricien ce que l'architecte praticien disait, devant les Athéniens, de l'architecte orateur : « Ce que mon rival vous a dit, je l'exécuterai. »

Napoléon Bonaparte fut cet homme qui avait fort peu étudié. Il a dit à madame de Rémusat — à laquelle il semble n'avoir pas menti — que c'est seulement au siège de Toulon qu'il commença à s'adonner aux études militaires. Jusque-là, il s'était contenté des rudiments qu'il avait reçus à Brienne. En apprenant son métier bien humble de lieutenant d'artillerie, il s'était dispersé dans les domaines les plus variés : philosophie, politique, littérature avaient attiré la bouillante curiosité de son esprit. Ses connaissances techniques en art

militaire se réduisent, semble-t-il, à ce qu'on lui a enseigné et à ce qu'il a lu dans les meilleurs ouvrages du temps. Il connaissait probablement les traités de Bosroger et de du Teil. Mais il n'est pas douteux qu'il ait étudié les livres de Feuquières et de Guibert. Les vues souvent imprécises, mais souvent très pénétrantes, de celui-ci n'ont pas manqué de le frapper, car il s'en inspire visiblement dans ses écrits de 1793 et de 1794. Il a compris tout le parti qu'on peut tirer d'une armée souple, maniable. Cette armée, les circonstances font qu'il l'a sous la main. Il ne se met pas en peine de disserter sur les causes qui la lui ont donnée ; il s'inquiète peu de savoir en quoi l'instrument que la Révolution lui a fourni diffère de celui dont Frédéric disposait. Un heureux hasard lui permet de donner essor à son activité, à son ambition. Il ignorait son talent : Toulon le lui révèle. Il l'exerce, et à mesure qu'il l'exerce il en sent toute la supériorité. Et alors il s'empare des opinions, des circonstances, de la fortune. Il exécute ce que Guibert a dit ; ayant débuté sur des données vagues, il se forme par l'action. Si, plus tard, il recommande aux novices en art militaire de demander des sujets de méditation aux campagnes des grands capitaines, ce n'est pas en étudiant ces campagnes qu'il est devenu ce qu'il a été. Il ne les a étudiées que fort tard, alors qu'il était déjà quelqu'un, et il les a étudiées plus pour les critiquer que pour s'instruire.

II

Il fallait s'attendre à ce que Colin, avec la tournure de son esprit, ne subît pas la domination de Clausewitz. Il a traduit un livre du célèbre écrivain prussien, la *Campagne de 1796 en Italie*. Mais il a abordé ce travail, et il l'a achevé, sans le moindre tremblement d'émotion. L'émotion est d'ailleurs un état d'âme qui devait lui être étranger. Même son admiration pour Napoléon, non seulement est exempte de tout fétichisme, mais encore n'a rien de religieux : c'est un sentiment raisonnable qui repose sur une conviction solidement établie. Il trouve son héros grand parce qu'il l'a mesuré, non parce

qu'il se sent petit devant lui. La vue du colosse ne l'intimide pas, encore moins le terrorise-t-elle. Il n'éprouve pas en sa présence le frisson de l'artiste qui vibre. Son enthousiasme a le caractère de la passion du savant à qui chaque nouvelle acquisition d'une connaissance cause une satisfaction profonde, mais calme.

Le culte de Clausewitz (il n'est pas question de l'idolâtrie si répandue en Allemagne) paraît être la pierre de touche qui permet de séparer en deux catégories bien distinctes les personnes qui s'occupent d'art militaire. L'œuvre capitale de ce grand théoricien est une accumulation, restée chaotique, de matériaux qu'il avait préparés pour construire un édifice monumental. La mort l'a empêché d'entreprendre la construction. Au surplus, il avait conçu celle-ci avec de telles proportions qu'il n'aurait jamais pu la commencer. Ses héritiers ont donc trouvé des piliers à peine dégrossis, des chapiteaux fouillés avec amour, des pierres soigneusement taillées, d'autres encore informes. Et c'est la réunion de tous ces éléments disparates qui constitue le *Vom Kriege*, ouvrage profond et obscur, incohérent et complexe, bizarre et suggestif, nébuleux et lumineux, devant lequel on reste confondu. Les hommes de science, comme le général Colin, comme notre maître respecté et trop méconnu, le colonel Grouard, imprégnés l'un et l'autre de la culture polytechnicienne, n'ont aucune sympathie pour le vague de ses intuitions. Leur prédilection va à Jomini qui, étudiant plutôt la technique de la guerre et se préoccupant peu de ses ressorts cachés, arrive à des conclusions fermes et précises.

Les deux tendances opposées sont ce qu'est la critique du style d'un auteur par rapport à l'analyse de sa pensée. Autre chose est l'étude de procédés, autre chose la connaissance d'une doctrine, encore qu'il y ait entre la nature même de l'homme et l'expression qu'il donne à ses idées une correspondance intime. Un Bossuet ne peut parler comme un Fénelon ; ni un Brunetière, comme un Jules Lemaître. Mais cette correspondance n'empêche pas l'examen séparé du fond et de la forme, celle-ci étant d'ailleurs, en général, plus facile à saisir que celui-là, parce qu'elle est perceptible.

Jomini a formulé les principes qui lui ont paru découler

des faits, et il a pu ainsi rédiger un code de la guerre. Clausewitz a plutôt cherché la cause des faits, et il a été entraîné à des dissertations dont certaines sont bien peu concluantes et ne peuvent donc satisfaire ceux qui cherchent des notions solides et hors de contestation pour asseoir leurs convictions et surtout pour déterminer leur conduite. Jomini aide à agir. Clausewitz invite à philosopher.

Colin semble préférer Jomini à Clausewitz. Il n'a certes pas pour celui-ci une aversion comparable à celle que lui manifeste le colonel Grouard. Loin de méconnaître sa haute valeur, il la proclame volontiers. N'empêche qu'il ne lui rend hommage qu'à contre-cœur et avec des restrictions. « L'esprit de Napoléon est trop vaste, trop divers et trop fin, — écrit-il, — pour que l'écrivain allemand en ait saisi tous les aspects et toutes les nuances, la précision et la vivacité. » Sur quoi il ajoute, ce qui n'est pas sans causer quelque stupéfaction : « Les généraux français, contemporains de Clausewitz, les Lamarque, les Chambray, sont loin d'avoir la même célébrité ; il faut cependant avouer qu'ils ont vu plus juste, en particulier pour cette campagne de 1796. » La vérité, c'est qu'il n'y a pas sympathie entre les deux esprits. Et ce manque de sympathie se traduit, en dépit de tous ses efforts d'impartialité, en dépit des éloges qu'il ne lui ménage pas, par une certaine malveillance. En tête de son étude sur la campagne de 1796, Clausewitz écrit que, pour certaines raisons et, en particulier faute d'une documentation suffisante, cette étude, « au lieu des données positives qu'on pourrait lui demander, ne peut fournir que quelque chose de beaucoup plus vague ; au lieu d'explications vraiment historiques, on n'y trouvera que des présomptions ». Voilà bien une loyale déclaration, et on ne peut dire que le lecteur n'est pas averti. Mais, sans doute, le traducteur ne la trouve pas suffisante. Car, dans sa préface, — exactement trois pages plus haut, — il écrit : « Malheureusement, au point de vue historique, il ne faut pas accorder une confiance trop aveugle à l'œuvre de Clausewitz. Nous ne faisons pas allusion ici à ses erreurs matérielles, qui n'ont généralement pas grande portée. Il s'agit surtout d'erreurs graves sur les intentions et la méthode de guerre de Bonaparte, sur la direction générale de la campagne. » Cette insistance vient, si je ne me

trompe, de ce que Colin ne prend aucun plaisir aux considérations métaphysiques où se complaît, au contraire, l'auteur de *Vom Kriege.*

Avec quelle allégresse, en revanche, et avec quelle aisance, il se meut dans les problèmes d'érudition ! Son esprit critique aime à se donner carrière dans la discussion des textes, et à cet égard on lira avec un extrême intérêt son *Annibal en Gaule.* Qu'on ne se laisse pas prendre au titre : il ne répond pas au contenu de l'ouvrage. Il s'agit simplement de déterminer le point de la chaîne des Alpes par lequel le général carthaginois est passé pour entrer en Italie.

Nous sommes renseignés par Polybe : des Colonnes d'Hercule à Carthagène, il y a 3 000 stades ; il y en a 2 600 de cette ville à l'Elbre, 1 600 de l'Elbre à Emporion, autant d'Emporion au Rhône, 1 400 du point où Annibal a traversé le Rhône jusqu'à l'entrée (ou la montée) des Alpes, autant de là jusqu'au débouché dans les plaines de l'Italie. Nous connaissons les Colonnes, Carthagène, l'Elbre, Emporion : les trois premières distances ne nous apprennent donc rien; elles peuvent pourtant nous servir à contrôler l'exactitude des mensurations, et par conséquent nous montrer si nous devons nous fier aux chiffres de l'historien grec. Les trois dernières distances nous permettront au contraire, une fois reconnue la précision de ses indications numériques, de trouver où l'armée carthaginoise a franchi le Rhône, où elle a abordé la montagne, où elle en est sortie. Mais jusqu'à quel point doit-on accepter les affirmations données, c'est-à-dire jusqu'à quel point Polybe est-il un guide qu'il convient de suivre, et faut-il le croire plutôt que Tite-Live?

Colin est ainsi amené à faire de l'écrivain grec et de l'écrivain latin une étude comparative qui, autant qu'en puisse juger un incompétent, est extrêmement serrée. En tout cas, elle est fort savoureuse. Cet examen le conduit à penser que le passage du Rhône a dû s'effectuer, non à Roquemaure ou à Pont-Saint-Esprit, comme on l'avait cru, mais entre Fourques et Soujean ; il l'y conduit par des arguments historiques qu'il considère, non sans apparence de raison, comme plus solides et plus probants, en l'espèce, que les conjectures géographiques. Ayant fort bien compris que la clef du problème

du passage du Rhône est aussi la clef du problème du passage des Alpes, il déploie pour la trouver toute sa sagacité et toute sa science.

Ce point une fois fixé, reste à situer l'itinéraire sur la carte. Il semble que ce soit relativement facile, grâce à une circonstance particulière sur laquelle il n'est pas inutile d'insister.

Polybe nous dit que, après neuf jours d'ascension extrêmement pénible, on finit par atteindre le col. Et il ajoute :

Voyant ses gens disposés au découragement à cause de leurs souffrances passées et de celles qu'ils attendaient encore, Annibal fit sonner l'assemblée, ayant une occasion unique pour voir l'Italie ; car *ces montagnes sont disposées de telle sorte que les spectateurs aperçoivent les Alpes dans la situation d'une double citadelle encadrant toute l'Italie.* Il montra à ses hommes les *plaines du Pô*, leur rappela les bons sentiments de toute nature des Gaulois qui les habitaient, et en même temps leur indiqua la situation de Rome elle-même ; il leur rendit ainsi quelque confiance.

Or, il n'y a qu'un col des Alpes d'où on ait une vue aussi vaste et d'où on aperçoive, en particulier, les plaines du Pô. Aussi le colonel Perrin a-t-il pu dire que le passage de Polybe qu'on vient de lire, a été « le phare lumineux qui a guidé *ses* recherches et fixé toutes *ses* indécisions ». Cet officier a exploré la montagne pour trouver un endroit qui répondît aux indications du texte grec : jusqu'à lui, on n'en avait vu aucun qui y répondît, et c'est pourquoi un spirituel professeur disait en Sorbonne à un candidat : « Mais, monsieur, êtes-vous bien sûr qu'Annibal ait montré les plaines à ses troupes? Polybe y était-il, pour pouvoir l'affirmer? » Eh bien ! le colonel Perrin a été le premier à constater qu'« il y a, au col du Clapier, tout près du Mont-Cenis, une plate-forme d'où l'on a une vue très étendue sur les plaines du Pô. Le doute est d'autant moins permis que c'est précisément là que nous conduisent les chiffres de Polybe. »

Un autre problème, assez analogue à celui dont nous venons d'indiquer les grandes lignes, sollicita la curiosité de Colin, alors que, lieutenant-colonel au régiment de Laon, il étudiait les actions de guerre qui se sont déroulées dans l'Aisne.

Amené à reprendre de plus près, et sur place, l'étude de

l'admirable campagne de 1814, Colin ne tarda pas à constater, non sans quelque stupéfaction, qu'il n'existait aucun récit exact de la bataille de Montmirail, qui est pourtant l'épisode le plus important de cette série de luttes désespérées, pour la défense du sol national, d'une poignée d'hommes contre 250 000 alliés. La relation unanimement admise de ce célèbre fait de guerre n'est qu'un tissu d'invraisemblances criantes : on y voit que Sacken se porte en avant avec la ferme intention de bousculer la petite troupe de Napoléon et de rejoindre Blücher, mais qu'il s'arrête hors de portée, et que, après avoir poussé en avant une faible avant-garde de 2 300 hommes, il n'engage que progressivement une partie de ses forces, ce qui ne pouvait que le mettre en mauvaise posture; qu'York aurait alors décidé de venir à son secours, avec ses Prussiens, mais que, au lieu d'attaquer les Français, il aurait écarté ses colonnes du champ de bataille et leur aurait fait prendre, pour les en éloigner, un affreux chemin de traverse ; que l'artillerie russe ouvrit le feu sur les Français, mais en se tenant à 3 000 mètres d'eux alors que la portée de ses pièces n'atteignait pas un kilomètre ; que Napoléon, inférieur en nombre, a conçu le projet de séparer ses adversaires pour les battre successivement, ce qui est la tactique du dernier des Horaces contre les Curiaces, mais que, avec « une évidente bienveillance », il a « fait exprès de courir après tous les corps ennemis de manière à engager le combat contre tous à la fois, et à se trouver inférieur sur tous les points » ! Ce sont là, au point de vue militaire, au point de vue du bon sens, des énormités que contredisent d'ailleurs les faits matériels, que contredit aussi ce qu'on lit dans les documents originaux et authentiques, et enfin ce qu'on peut aujourd'hui encore toucher du doigt, constater sur le terrain, car on voit encore les trous des boulets sur certaines constructions et reconnaître ainsi d'où ils provenaient.

Comment déchiffrer l'énigme?

Colin y arrive par l'examen des textes et des cartes qu'on a mal lus, ou qui contenaient initialement des inexactitudes.

La carte de Cassini, levée dans la première moitié du XVIIIe siècle, porte à côté des Grenaux un bois et une ferme nommée *Bailly* ; elle indique aussi, près de la ferme de la Presle, une maison dite *les Tour-*

neux. Les trois localités de *Fontenelle*, *les Tourneux*, *Bailly*, sont en ligne droite, et, par une inconcevable fatalité, on trouve plus à l'Est un autre alignement *Fontenelle*, *les Tourneux*, *Bailly !* Les Prussiens, qui se servaient de la carte de Cassini, ont suivi le chemin de Fontenelle à Marchais, c'est-à-dire le premier alignement Fontenelle, les Tourneux, Bailly. Les historiens, qui ont pris des cartes récentes, n'y ont trouvé que le second alignement et l'ont substitué au premier. C'est ainsi qu'on a reporté à 2 500 ou 3 000 mètres vers l'Est, et loin des Russes, le point où les Prussiens ont combattu contre Mortier.

En ce qui concerne les Français et les Russes, une autre erreur a été commise. Personne, durant le combat, n'a le loisir ou le moyen d'apprendre le nom de toutes ces fermes dont le pays est jonché. Il y en a une où l'on se bat toute la journée, et où Napoléon vient coucher le soir avec son état-major. Nul n'en sait le nom exact. L'Empereur écrit à son frère pour lui annoncer sa victoire ; il date sa lettre de la ferme de l'Épine-aux-Bois. Le Bulletin envoyé au *Moniteur* porte la même mention. En publiant la *Correspondance*, on croira bien faire en remplaçant l'Épine-aux-Bois par la Haute-Épine. En réalité, l'Empereur est à la ferme des Grenaux ; il n'a jamais été à l'Épine-aux-Bois ni à la Haute-Épine, qui ne sont d'ailleurs pas des fermes [1].

Ces confusions une fois débrouillées, le processus de l'engagement apparaît avec une netteté lumineuse, et on sent bien que le récit qu'en donne Colin n'est pas seulement la vraisemblance même : c'est bien la réalité. Il excelle aux investigations de cette sorte : il y est prédisposé par l'ouverture de son esprit, par la variété et l'étendue de sa culture, grâce à quoi il peut envisager les hypothèses les plus diverses, par la rectitude de son bon sens et l'indépendance de son jugement. Si son imagination manque d'envolée, c'est de peu de conséquence en pareille matière, où importe plutôt un mélange d'audace et de prudence. Mais nous allons voir apparaître les conséquences de cette lacune.

1. Un témoin oculaire, le baron Fain, est à cet égard très formel et très explicite. On lit, en effet, à la page 118 de son *Manuscrit de* 1814 :

« Napoléon couche sur le champ de bataille, dans cette même ferme des Grenaux où le combat a été si opiniâtre. Les valets de pied enlèvent les morts des deux petites pièces où le quartier général s'établit, et ce qui reste de paille et d'abri dans cette ruine est consacré à l'ambulance.

» Le Bulletin dit : *la ferme de l'Épine-aux-Bois* ; c'est une erreur qui a été vérifiée. La ferme des Grenaux, autour de laquelle on s'est tant battu, et où Napoléon a couché, appartenait à M. Paré, ancien ministre de l'Intérieur. »

III

On n'étudierait pas la science de la guerre, — lisons-nous dans la conclusion des *Transformations de la guerre*, — si ce n'était pour y découvrir, sinon le secret de la victoire, du moins les causes qui contribuent au succès et à la défaite. Toutes nos études, nos recherches seraient vaines, si elles n'aboutissaient pas à quelques conclusions sur ce sujet.

Il ne faut pas s'attendre à ce qu'elles soient très nettes et formelles. Des éléments d'une infinie variété entrent en jeu à la guerre : les uns sont tout matériels, les autres sont d'ordre moral ou intellectuel.

Pour les étudier, la vaste érudition de Colin, sa circonspection, son goût de la mesure, l'indépendance de son esprit, — bref, les qualités que nous venons de reconnaître en lui, — permettaient de le considérer comme étant suffisamment armé. Cependant, il y a des degrés dans l'indépendance d'esprit. Tel se détache de la religion et de ses pratiques. Tel continue à pratiquer, qui perd la foi. Tel conserve la foi, qui renonce à observer les rites. On peut juger très librement les détails d'application d'une doctrine sans songer à soumettre celle-ci au contrôle de la raison. Si résolument que Descartes ait fait table rase de ses croyances, il ne l'a fait que dans certains domaines, et, par exemple, il s'en est délibérément abstenu pour la religion, estimant que « les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre raisonnement » et que, « pour entreprendre de les examiner et y réussir, il était besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel et d'être plus qu'homme ». Si courageusement que Voltaire ait rompu avec nombre de traditions, il a accepté avec une surprenante docilité la tutelle d'Aristote, disant (dans la préface d'*Œdipe*) qu'il faut s'en tenir « aux trois unités dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées ». Colin n'était pas aussi affranchi qu'il le pensait des liens qui l'attachaient à l'orthodoxie officielle, et, hardi sur bien des points de détails, il n'avait pas osé regarder en face le dogme lui-même.

A cet égard, il y a une légère erreur dans un portrait récent qu'on a fait de lui :

... Il y avait, dans sa manière de juger, une pointe d'irrévérence et de paradoxe... Il était de ceux qui vont « seuls » dans la vie ; il ne s'agrégeait pas aux foules et ne suivait pas les sentiers battus...

Irrévérencieux, oui : il l'était pour les ministres du culte, mais il respectait le culte. Il s'inclinait devant les instructions ministérielles ; il s'élevait seulement contre l'application qui en était faite. « Le sort de notre règlement est singulier, — dit-il dans la préface de son *Manuel pratique de tir de campagne*, — il s'est trouvé des esprits assez larges pour rédiger ce texte officiel en écartant toute espèce de schéma et même toute règle formelle. Et jamais on n'a vu les officiers s'attacher plus strictement à une forme particulière ! » C'est donc aux fausses interprétations qu'il s'en prend. Il combat les exagérations, et les contresens dans l'application ; mais il reste fidèle, dans l'ensemble, à l'esprit de l'École supérieure de guerre, de laquelle il a subi l'empreinte : il est breveté d'état-major, et, en dépit de ses efforts pour se libérer de l'influence de sa formation, il en reste marqué, — ce qui, malheureusement, enlève beaucoup de sa valeur au portrait qu'il trace de la « bataille de l'avenir », bien qu'on y trouve des affirmations vraiment prophétiques. Celles-ci, par exemple :

Le succès obtenu par une attaque sur le front sans mouvement tournant ni débordant est exceptionnel. Il ne suffit même pas d'être Napoléon pour percer le centre des lignes ennemies...

La puissance des canons et des fusils permet de tenir sur une position défensive avec des forces très peu nombreuses. Une position occupée avec deux hommes par mètre courant ne sera pas enlevée par des troupes de même qualité, fussent-elles cinq fois plus nombreuses...

Ce dont il faut bien se convaincre, c'est que, pour une attaque de front, les masses humaines sont peu de chose : sur le front, le nombre d'hommes qu'on peut employer utilement est limité. Jusqu'au moment où la trouée se fait, ce n'est pas à coups d'hommes, c'est à coups de projectiles qu'on agira. Ce qu'il faut accumuler, dans la zone où l'on veut percer, ce sont les canons, tous les canons, gros ou petits... Et il faut surtout faire en sorte que les munitions affluent sans relâche dans la zone des attaques...

L'histoire est formelle sur ce point : jamais la trouée n'a été faite

par des masses d'hommes ; toutes les tentatives pour enfoncer l'ennemi avec des masses profondes ont échoué depuis Leuctres jusqu'à Waterloo.

Toutes ces conclusions se sont vérifiées (encore que la signification de la dernière semble devoir être un peu forcée pour qu'elle réponde à la réalité présente). Mais n'est-il pas surprenant que Colin n'ait pas su en tirer une conséquence qui, en quelque sorte, les absorbe toutes ? La conception si juste qu'il s'est faite de la bataille de l'avenir aurait dû l'amener à cette certitude que la bataille pourrait n'avoir pas lieu, qu'aucune bataille ne devrait avoir lieu, et qu'il fallait donc écarter l'éventualité de cette bataille de l'avenir, dût-on méconnaître les enseignements de l'histoire, dût-on ne pas accepter ce qu'on peut appeler les prévisions courantes. Aussi n'a-t-il pas eu l'intuition de ce qui devait se produire, puisque — dans des conditions déterminées, tout au moins, — les efforts faits pour provoquer la bataille, c'est-à-dire pour reprendre la guerre de mouvement, sont restés infructueux.

Vingt fois, il a frôlé cette révélation sans s'en apercevoir. Et on en souffre quand on lit son livre. Que cet esprit si lumineux n'ait pas entrevu la lueur de la grande vérité, occupé qu'il était à courir après des petites vérités, c'est de quoi enrager. On dirait un chasseur dont l'œil suit le vol des alouettes sans remarquer le lièvre qui lui part entre les jambes. Et c'est parce que son esprit prenait de petites libertés, mais ne s'était pas totalement libéré, qu'il n'a pu s'élever à la hauteur de cette conception, bien qu'il fût digne d'y atteindre, et qu'il a en laissé l'honneur à d'autres.

Car il est des officiers qui ont eu la pleine divination de ce qui devait arriver. Et il n'est pas inopportun de publier ici des prophéties dont l'armée française a le droit de s'enorgueillir, si elle a, par contre, à regretter de n'en avoir pas su tenir compte.

Le premier en date des précurseurs dont il s'agit est le général Azibert [1].

Dès 1893, il a annoncé qu'il faudrait agir non à coups

1. Il s'était distingué au combat de Buzenval en allant lui-même (il était alors lieutenant du génie), placer contre le mur du parc de la Jonchère. des pétards destinés à y ouvrir une brèche.

d'hommes, mais à coups de canons, comme l'a dit Colin quelque quinze ou vingt ans plus tard. Il a été conduit à cette opinion, en recherchant pourquoi Napoléon a recommandé de ne jamais faire d'offensive en montagne, mais de s'établir sur la hauteur et de provoquer l'ennemi à attaquer. La raison de cette règle vient de ce que l'ascension, toujours lente et laborieuse, tient l'assaillant sous le feu du défenseur.

S'il en était ainsi au temps du fusil à pierre, ne peut-on penser que, aujourd'hui, le feu de ce défenseur hérissera le terrain le plus plat de difficultés autrement sérieuses que les pentes les plus raides ne pouvaient en présenter à cette époque ?

Grâce à la poudre sans fumée et au fusil à tir rapide et rasant, la fortification des champs de bataille modifie par conséquent de fond en comble les propriétés tactiques et j'oserais presque dire les formes du terrain. Par elle, *tout devient montagne*, dès qu'on fait parler la poudre, et la maxime de Napoléon devient la règle générale.

Ce n'est donc que lorsque *l'infanterie de la défense aura été pulvérisée, anéantie, par l'artillerie*, que le choc pourra se produire. Le choc ou *la menace du choc ne servira désormais qu'à consommer une œuvre achevée par l'artillerie, — à enfoncer une porte ouverte*, pour ainsi dire.

Si remarquable que soient la précision des vues et le pittoresque du style, cet aperçu de l'offensive de l'avenir, se rapportant à un épisode de la guerre, est d'un intérêt moins poignant que le tableau vraiment parfait que le lieutenant-colonel Montaigne traçait de l'ensemble de cette guerre. Voici en effet ce qu'on lit dans son remarquable essai de psychologie militaire (*Vaincre !*) publié quelques mois avant la mobilisation [1] :

La bataille de l'avenir, affectant les allures et empruntant les procédés de la *guerre de siège*, où la perfection de la *technique*, la puissance du *matériel* et l'abondance des *approvisionnements*, avec la *persévérance* et la *ténacité* des *combattants*, jouent le rôle principal, *se prolongera* non plus pendant des journées et des semaines, mais *pendant des mois entiers*.

Guerre d'ingénieurs ! Triomphe de la *guerre scientifique !*

1. Paris, Berger-Levrault.

Et l'immédiate conséquence de cette extrême durée de la bataille ainsi que le développement considérable des voies de communication et des moyens de transport, c'est que, *dès que le contact aura été pris*, dès que les troupes « de couverture » se seront agrippées, *les nations belligérantes feront affluer sur le champ de bataille toutes les levées du pays*. En d'autres termes, les guerres de l'avenir se résoudront en *une seule et gigantesque bataille*, qui se livrera près de la frontière ou sur la frontière même, et à laquelle concourront les forces armées des deux adversaires...

... L'action meurtrière s'étendra sur de vastes contrées ; et le champ de bataille, si l'on désigne par ces mots l'étendue comprise entre le front de combat et les points extrêmes où se rassembleront les troupes qui participeront à l'action, englobera jusqu'aux territoires entiers des peuples adverses...

... *Cette extension inouïe des champs de bataille ne permettra plus une action de direction énergique, constante et régulière*, et la bataille se résoudra en une infinité de combats plus ou moins importants, déterminés par les circonstances de lieux et menés de façon presque indépendante les uns par rapport aux autres.

Et quelle forme affectera la manœuvre ? Comment la décision aura-t-elle lieu ?

... Il est bien possible que *la grande bataille des nations dégénère en une barbare bataille d'usure* où la victoire restera au peuple qui sera le mieux en état d'alimenter le combat, à celui qui, dans la fournaise, pourra jeter le dernier soldat. *La bataille se décidera par épuisement.* De fait, toute la tactique de la guerre de siège, à quoi l'on aime à comparer la prochaine guerre de campagne, ne tend-elle pas à réduire l'ennemi à merci par la ruine progressive et systématique de toutes ses ressources ?

Le colonel Montaigne terminait en montrant « vingt corps d'armée français s'étendant coude à coude le long de notre frontière nord-est, s'engageant front à front avec un nombre à peu près égal de corps allemands et s'efforçant et s'épuisant dans une série de luttes directes ». La bataille qu'il nous dépeignait devenait tellement amorphe qu'elle cessait d'être ce qu'on est en droit d'appeler une bataille. C'est ce que nous voyons depuis septembre 1914 sur le front occidental.

Si Colin, dont le cerveau puissant était capable d'une intuition aussi géniale, en a laissé le mérite à un camarade, c'est d'abord qu'il avait moins de goût que celui-ci pour les investigations psychologiques; c'est aussi que son esprit était hanté par les enseignements de l'École, et parce qu'il avait subi la fascination de l'épopée impériale. Résumant la doc-

trine de Napoléon, il écrivait : « Il faut se le répéter sans cesse et y revenir toujours : *Rien n'a d'importance à la guerre que la bataille.* » C'est pourquoi dans son dernier livre (qui est d'ailleurs le moins bon de tous ceux qu'il a publiés), il étudie successivement, avec force détails, la prise de contact, les conditions de la rencontre, le rôle des deux partis, l'attaque de flanc et de revers, l'assaut final : bref, tout ce qui devait ne pas se réaliser.

Un autre problème se posait pour lequel la connaissance du cœur humain était également nécessaire.

Certains théoriciens préconisaient le tir d'arrosage de l'artillerie, c'est-à-dire le balayage, par des rafales de projectiles, de vastes zones où on supposait que se trouvaient des troupes adverses. Ces rafales aveugles (ou, si on préfère, les yeux bandés) pouvaient donner dans le vide. Mais elles pouvaient, par chance, atteindre des colonnes qui, étant hors de vue, se croyaient en sécurité, dès lors créant sur tout le champ de bataille une atmosphère de terreur telle que les soldats hésiteraient à s'y engager, surtout en formations compactes. Aussi quitteraient-ils prématurément les routes : les rangs se dilueraient pour passer à travers champs; on se fatiguerait à marcher sur des terrains peu favorables, encombrés de végétations, coupés de clôtures, de fossés. Sous l'incessant sifflement des balles et des éclats d'obus, même sans subir des pertes notables, le système nerveux éprouverait une dépression. N'a-t-on pas vu, en 1877, à l'assaut des lignes de Plewna, les fantassins russes se coucher, malgré leur bravoure, et même s'endormir sous la bruyante mais inoffensive mousqueterie des Turcs, qui ne prenaient pas la peine d'épauler et envoyaient leurs balles « dans le bleu » ? Ils restaient là, hébétés, à bout de ressort, n'ayant pas de volonté pour avancer, n'en ayant pas davantage pour fuir.

Cette action physiologique de la fusillade, des mitrailleuses, de la canonnade, on songea à la mettre systématiquement en œuvre par un gaspillage effréné des munitions. Colin protesta. Il voulait que le tir fût clairvoyant et non aveugle, qu'il fût dirigé sur un but précis, qu'il visât non pas seulement à faire peur, mais encore à faire du mal, et même à faire exclu-

sivement du mal. Tout coup non ajusté lui semblait être un coup perdu, et il appliquait à l'artillerie la recommandation, que Bugeaud adressait à l'infanterie, d'être avare de son feu, de n'agir qu'à coup sûr.

On fera bien de se mettre en garde, surtout dans le cas de la défensive, contre les prétendus tirs de neutralisation, où la consommation de projectiles n'est compensée par aucun résultat sérieux, et qui déguisent mal un aveu d'impuissance ; notre arme cessera d'exercer le moindre effet moral dès qu'on la jugera inoffensive. Elle doit se proposer d'obtenir des effets matériels et employer les méthodes qui peuvent les procurer. C'est le seul moyen de neutraliser l'ennemi.

La guerre actuelle n'a pourtant pas fait cesser l'arrosage des zones; elle a mis en honneur les tirs de barrage qui ne sont jamais plus efficaces que lorsqu'ils ne produisent pas d'effets matériels, c'est-à-dire lorsqu'ils produisent une terrorisation telle que personne n'ose en affronter le danger. Et aucun des partis n'a renoncé à ces salves « pour les cuisiniers » qui, lancées « au petit bonheur », causent souvent de grands malheurs.

On voit que le jugement de Colin n'a donc pas été toujours très sûr : s'il a été très bon esprit, un excellent esprit, il n'a pas été un très grand esprit. Pareillement, s'il a été un très bon ou même un excellent écrivain militaire, si même il a été « le premier historien militaire qui ait vécu de notre temps », il n'était pas « de premier ordre ». Il l'eût volontiers reconnu lui-même, tant il était pondéré, loyal et modeste, s'il avait su se voir avec assez de recul pour se bien juger. Il lui manquait, pour être « de premier ordre », une certaine dose d'irrespect, de psychologie et d'imagination. Il pratiquait certes le doute cartésien, mais dans des domaines restreints. Il croyait certes aux forces morales, mais sans s'appliquer volontiers à déterminer la part qu'elles ont dans les actions humaines. Il aspirait certes à s'évader du présent pour s'élever à la contemplation de l'avenir, mais il était trop sage pour être rêveur. Et il était trop militaire (entendez par là qu'il avait trop l'esprit de soumission), il était trop érudit, il était trop mathématicien, pour que sa pensée prît essor. Non que le savoir rive au sol. Napoléon a prouvé que l'imagination peut s'en

accommoder, encore que ses connaissances historiques et scientifiques aient dû être beaucoup moins profondes qu'on ne se plaît à le dire. Toujours est-il qu'il en a su tirer un merveilleux parti, et que de pareilles connaissances sont toujours utiles, comme le lest qui donne de la stabilité. Encore faut-il, pour s'élever, un force ascensionnelle d'autant plus grande qu'on emporte plus de lest.

Puisqu'il s'agit d'un admirateur fervent de l'Empereur, c'est à celui-ci qu'il convient de laisser le dernier mot. Le prisonnier de Sainte-Hélène disait qu'Achille, fils d'une déesse et d'un mortel, était comme l'image du génie de la guerre, que ce génie comporte une partie terrestre et une partie divine. La partie terrestre, c'est « tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles » : ce sont les armes, les retranchements, le terrain, la tactique. « La partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales... » Pour être complet, il faut ne pas négliger la partie divine.

LIEUTENANT-COLONEL E. MAYER

LES LETTRES ET LA VIE

Comme je vous l'ai promis l'autre mois, je voudrais vous entretenir aujourd'hui des *Écrits sur le Théâtre* de M. Henry Bataille. Mais l'auteur s'étant classé par ce livre parmi les critiques, après avoir fait ses preuves parmi les créateurs, si nous en profitions d'abord pour causer du vieux différend qui divise, depuis des siècles, ces deux catégories d'écrivains.

Justement, vers le printemps dernier, la question de suprématie entre la critique et la création a provoqué dans la presse un intéressant tournoi. Seulement, comme toujours en pareil sport, malgré les passes les plus brillantes, la lutte s'est close sur un match nul. Résultat inévitable tant que l'on continuera à employer dans ces sortes de polémiques les ripostes coutumières que vous connaissez sans doute, et qui, portant à faux, perdent toute force de pénétration.

Elles consistent généralement, du côté créateurs, à traiter les critiques d'impuissants, d'eunuques ou d'envieux, et du côté critiques, à opposer les pages les plus célèbres d'un Sainte-Beuve ou d'un Taine à tel bas vaudeville ou à telle navrante chansonnette de beuglant.

Double absurdité ou, si vous préférez, double tricherie, puisque d'une part on qualifie d'impuissance ce qui n'est que la pratique assidue d'un genre littéraire déterminé, et que d'autre part, comme type d'un autre genre, on choisit ce qu'il a produit de plus vil et de plus médiocre.

En fait, les vingt volumes d'un Jules Lemaître n'évoquent pas plus d'idée d'impuissance que *Viens Titine !* n'incarne toute la poésie. Pour les besoins de la cause, user de pareilles assimilations, c'est ce qu'en dialecte parlementaire on appellerait l'altération de la position de la question.

Rien de plus facile cependant que d'éviter cet écueil. Il suffit de considérer un instant ce qu'on désigne sous le nom d'esprit critique et ce qu'on désigne sous le nom d'esprit créateur. Un bref examen vous convaincra aussitôt que vous avez affaire à deux catégories de l'esprit absolument distinctes et dont les caractères foncièrement disparates ne souffrent pas de comparaison.

Soit, d'abord, l'esprit critique. Quoique « les facultés de l'âme » ne représentent peut-être pas ces casiers à cloisons étanches que nous décrit le rudiment, il est évident que l'esprit critique, sans négliger les adjuvants de la sensibilité et de l'imagination, puise l'essentiel de ses moyens dans le jugement, le raisonnement, l'enchaînement des idées. Tandis que, si la raison aide le créateur à coordonner ses travaux, c'est de l'imagination et de la sensibilité qu'il tirera le meilleur de son œuvre. Dès lors, vouloir appliquer une commune mesure à ces incommensurables, ce n'est pas seulement courir au-devant du paradoxe, c'est tenter un calcul contraire à toutes les règles scientifiques.

Croyez d'ailleurs que je rougis d'énoncer pareilles vérités premières. Mais il le faut bien, puisque jusqu'ici tout le monde semble en avoir fait fi.

*
* *

Ces points une fois accordés, si nous voulons complètement clarifier le problème, il convient d'établir une rigoureuse distinction entre deux genres que l'on a trop souvent tendance à confondre : l'histoire littéraire et la critique littéraire.

L'histoire littéraire a pour objet et pour domaine le passé, c'est-à-dire les écrivains classiques ou classés, et d'une façon générale les écrivains défunts. Or, sur ces auteurs consacrés et sur leurs œuvres presque tout ayant été dit, l'histoire littéraire n'a guère d'autre ressource que d'enregistrer les verdicts

passés ou bien de les présenter selon un dispositif nouveau. Son travail rappelle un peu ce jeu d'enfants connu sous le nom de boîte de constructions. Les petits bouts de bois demeurant identiques, le jeu consiste à les ajuster soit selon les modèles contenus dans la boîte, soit dans un ordre improvisé. Ou encore ce sera comme pour les boîtes de soldats. Les petits héros de plomb ne changent jamais. C'est dans les formations où on les range que résidera la variété.

La critique littéraire a un autre domaine : le présent immédiat, c'est-à-dire non seulement les auteurs vivants ou les proches contemporains mais aussi les auteurs défunts qu'une résurrection soudaine, due au goût ou à la mode, remet au nombre des vivants : tels récemment Senancour, Desbordes-Valmore, Baudelaire. Et sa tâche est toute différente. Ici presque rien n'a été dit et presque tout est à dire. Il s'agit de faire le tri parmi les productions journalières, d'y discerner le mérite, le talent, la nouveauté, les motifs de prise en considération — puis, sur ces données, de noter parmi les vétérans ou les débutants ceux qui comptent et ceux qui ne comptent pas. Pour se guider dans ces opérations, on ne dispose ni d'une jurisprudence établie ni de l'appui de la tradition. Il faut juger spontanément, isolément, sans autre secours que le sentiment personnel. Et si ce n'est pas absolument de la création, c'est du moins un peu de l'innovation, avec toutes les hardiesses et tous les aléas que ce mot comporte.

En somme deux genres nettement tranchés, et qui exigent chacun de leurs pratiquants des qualités très dissemblables ; l'un réclamant surtout le sens des généralisations, des classifications, des ensembles et des perspectives ; l'autre le don du diagnostic, le flair littéraire, la compétence technique.

Assurément, le même écrivain peut réunir les deux séries de qualités ; mais il est bien rare que l'une ne fasse pas tort à l'autre.

Voyez Brunetière. Si précis, si technicien dans ses premiers ouvrages comme *le Roman naturaliste*, dès qu'il enfourche son dada de l'évolution des genres, s'il gagne en majesté et en éloquence, il perd autant en clairvoyance. Sur les poètes ou les dramaturges du jour, le plus souvent il met à côté ; et aujourd'hui, de tous ces jugements, sauf les redites

conformes à l'opinion lettrée, il ne subsiste que peu de chose.

De même les premiers essais de Taine sur les contemporains (notamment ses essais sur Balzac, sur Michelet), malgré des coloris un peu forcés et une tendance à la fresque, restent encore de la critique. Pourtant, après son étincelant Balzac, lisez la modeste et substantielle notice de M. Merlant en tête d'un recueil d'extraits du romancier ; celle-ci sur l'auteur, son œuvre, ses procédés vous en apprendra infiniment plus long que celle-là. Partout, dans ces premières pages de Taine, l'historien comme le philosophe laissent déjà poindre l'oreille et bientôt, dans la magnifique construction de la *Littérature anglaise*, ils ne feront plus aucun effort pour se dissimuler. Que si, quittant ces hauteurs, Taine s'avise un jour de reprendre sa plume de critique, manifestement il n'y est plus du tout. Le seul romancier d'avenir, le seul génie nouveau qu'il découvre et lance, lui demeurera pour compte. Il s'appelle Hector Malot.

Pareils phénomènes chez Sainte-Beuve. Parcourez ses *Portraits contemporains*. Ces études journalières sur Lamartine, Victor Hugo, Vigny, Musset, Desbordes-Valmore constituent autant de spécimens de la critique la plus avertie. Sujets, forme, procédés, tout y est passé au crible par un homme qu'on devine de la partie. Mais en 1845, avec *Port-Royal*, Sainte-Beuve cingle vers l'histoire ; et c'est aussitôt une déperdition constante de son sens critique. Il traverse toute la littérature du second Empire, sinon en aveugle du moins en borgne. Les plus grands talents de cette glorieuse époque littéraire échappent à sa vue, ou il en méconnaît l'importance. Le passé seul l'attire, tandis qu'il n'éprouve pour le présent que dédains ou dégoût. Tranchons le mot : Joseph Delorme n'est plus qu'un historien ; chez lui au poète mort jeune c'est à peine si le critique survit.

Rançon inéluctable de l'esprit historique et de l'esprit philosophique. On ne leur fait pas leur part. Nous avons là-dessus les aveux de Jules Lemaître lui-même. Dans un de ses derniers volumes, il nous livre certains secrets de fabrication et nous en révèle les embûches. Dès que sur un auteur on entreprend un essai d'ensemble, nous dit-il à peu près, on est tout de suite

fasciné par la recherche de l'idée maîtresse, du leit-motiv qui étaiera l'étude et lui servira de point de ralliement. Mais sitôt cette idée trouvée, on en devient esclave. Tout ce qui ne s'y emboîte pas est instinctivement rejeté comme inutilisable ou rajusté par des artifices plus ou moins licites. On glisse sur ce qui gêne, on insiste sur ce qui « colle ». On rabote par-ci, on enfle par-là. Et finalement, la vérité comme la ressemblance souffrent de tous ces truquages.

C'est pourquoi, en un certain sens, les *Impressions de Théâtre* offrent une meilleure qualité de critique que les *Contemporains*. Allant au jour le jour, à l'œuvre l'œuvre, sans souci de constructions et sans entrave d'idées préconçues, elles ont un tour plus libre et aussi plus pertinent parfois que les portraits des *Contemporains*. Elles ne font pas que différer de l'histoire ; elles la dominent, puisque, au lieu de l'écrire, elles la préparent en lui forgeant des documents.

A fortiori, la divergence, les deux genres, s'affirmera quand un écrivain, se croyant critique, ne possédera que les qualités de l'historien : témoin Faguet.

C'est incontestablement un maître parmi ces dialecticiens érudits et lucides qu'excelle à façonner l'Université. Il avait coutume de dire : « Pour la pensée, je n'en crains pas. » Et il ne se vantait guère. Ces chaos que forment parfois les ouvrages des *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, il les a débrouillés comme personne. Son *XVIIe siècle* et son *XVIIIe siècle* sont, dans le raccourci même, des modèles de clarté et d'ingéniosité. Faguet est l'historien littéraire-né.

Il passe à la critique par la transition de son *XIXe siècle*. Le voilà déjà moins bon. Ses morceaux sur Balzac, Sand, Mérimée sont quelconques et souvent vides. Il commet en outre, dans son livre, deux formidables omissions : Flaubert et Baudelaire.

Il aborde les contemporains — roman, poésie, théâtre. Il n'y perd certes pas pied, car son autorité et sa culture le soutiennent. Mais visiblement il a cessé d'être à son affaire. Les condamnations déroutantes alternent avec les enthousiasmes déconcertants. D'une œuvre sur laquelle tous les professionnels sont d'accord, on ne sait jamais ce qu'il dira. C'est pile ou face. Ses articles même bienveillants — et j'en parle

par expérience — ne causent au bénéficiaire aucune joie. On a le sentiment que ce pouvait être juste le contraire et que seule une fortuite combinaison cérébrale vous valut l'éloge au lieu de l'éreintement.

A l'historien dont nous charmaient la sûreté et la prestesse d'intelligence a succédé un arbitre aussi fantaisiste que le juge Bridoye qui rendait ses sentences par les dés.

***

Si, comme j'espère, nous sommes d'accord sur les caractéristiques et l'objet de la critique, voyons maintenant un peu les diverses espèces d'écrivains qui l'ont exercée.

Les variétés en sont si nombreuses qu'elles fourniraient matière à tout un livre et même à toute une science.

Mais pratiquement, sans tomber dans les vaines subtilités et les raffinements de nuances, on peut distinguer à cet égard, parmi les auteurs, trois catégories : ceux qui n'ont jamais fait que de la critique, à l'exclusion de tout autre production — ceux qui sont venus à la critique après passage par la poésie, le roman, le théâtre, et ceux qui, sans abandonner ces genres, y entremêlent la critique par intermittence ou occasion.

Mises à part l'histoire littéraire et la critique dramatique sur laquelle il y aurait bien à dire mais dont ce n'est pas aujourd'hui le jour, vous constaterez que la première catégorie est la moins peuplée et aussi la moins abondante en sujets de marque.

Le critique uniquement critique, le critique vierge de toute « création » demeure l'oiseau rare; et ce n'est pas sans quelque raison que Brunetière, dans ses polémiques, tirait gloire d'être cette *rara avis*. Ne considérons que le siècle dernier : la liste des critiques de cet ordre, ayant joui d'une sorte d'influence et laissé une sorte de nom, serait vite faite : Geffroy, Planche, Weiss, Scherer, Pontmartin, Montégut, Brunetière. Un point, c'est tout.

Dans la seconde catégorie, si le personnel n'est guère plus fourni, les illustrations y offrent plus de prestige. Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Jules Lemaître, M. Anatole France, M. Paul Bourget, autant de beaux noms à son armorial. Cependant, parmi eux de nouvelles différenciations

s'imposent. Il semble ainsi hors de doute que des écrivains comme Sainte-Beuve et Lemaître étaient sensiblement plus doués pour la critique que pour la création et se rattacheraient mieux à la première catégorie qu'à la seconde. A un autre point de vue, la *Vie littéraire* de M. Anatole France ou les *Essais* de M. Paul Bourget sont plutôt l'œuvre de moralistes que de critiques proprement dits. Enfin, malgré leur importance et leur masse, les recueils d'articles de Barbey d'Aurevilly, par l'emportement, la fougue, le style, les tendances, donnent bien plus l'impression d'un corollaire et d'une suite à ses romans que des réflexions d'un créateur ayant pris retraite dans la critique.

En réalité, la justice commanderait de ranger d'Aurevilly dans la troisième catégorie, si celle-ci ne regorgeait déjà d'adeptes au point de refuser du monde. Car, depuis une centaine d'années, quel est le créateur qui n'ait été en même temps un critique, tantôt excellent, tantôt de premier ordre? « Nous étouffons tous d'idées critiques rentrées ! » écrivait Flaubert. Et cependant qu'est-ce que les deux tiers de sa correspondance sinon un long cours de littérature, poursuivi sans relâche à travers au moins vingt années? Mais à bien des auteurs le déversoir épistolaire n'a pas suffi ; ils ont éprouvé le besoin de pratiquer publiquement, d'imprimer leurs opinions sur les hommes et les œuvres de leur temps. Tellement qu'en réunissant leurs écrits critiques on formerait toute une section de bibliothèque.

Les noms? Ils se pressent sous ma plume, tous rivalisant de célébrité. Passons sur Musset dont les mélanges littéraires ne présentent qu'un intérêt relatif. Négligeons Gautier — comme du côté critiques nous avons négligé Jules Janin — Gautier, critique essentiellement verbal et dont les innombrables volumes d'articles ne laisseraient au creuset de l'analyse qu'un faible résidu de jugements durables. Abandonnons même Banville, dont les essais critiques, exception faite pour son admirable étude sur Baudelaire, peuvent sembler bien superficiels. Il reste : Victor Hugo, Balzac, Baudelaire, Leconte de Lisle, Huysmans, Zola, Verlaine, Mirbeau, Coppée, pour ne parler que de nos aînés — une jolie liste encore, comme on voit.

Seulement les autres ouvrages de ces maîtres dominent d'un tel éclat leur œuvre critique que celle-ci est souvent restée dans l'ombre. Aux yeux des lecteurs elle passe même pour une espèce de violon d'Ingres, un caprice à côté, qui ne mérite ni le crédit ni l'attention qu'on prête aux critiques de métier. Quoi qu'on fasse, le public sera toujours pour les professionnels contre les amateurs. Comme au temps de Molière et comme pour les docteurs en médecine, il n'accorde sa pleine confiance aux docteurs ès lettres que s'ils arborent le chapeau pointu et le préchi-précha des diplômés ou des patentés.

Pourtant, examinons l'œuvre critique de ces amateurs. Brunetière lui-même, si féru des prérogatives de sa profession, s'incline devant plus d'un d'entre eux. Il se plaît à reconnaître que le *William Shakespeare* de Victor Hugo abonde en jugements neufs et qui, pour la vérité ou la justesse, n'ont pas été dépassés. Quand sur Victor Hugo il citera les sources à consulter, une de celles qu'il mentionnera en tête sera l'étude de Baudelaire sur l'auteur des *Orientales*. Il insiste aussi sur la valeur capitale d'un morceau comme la préface de *Cromwell*. Et pour compléter, nous n'avons qu'à poursuivre sa tâche.

Des études littéraires de Baudelaire par exemple, de ses *Réflexions sur mes contemporains*, nous dirons qu'elles l'emportent en pénétration et en quasi-divination sur tout ce que la critique a écrit des mêmes auteurs. A titre d'expérience, placez en regard de son étude sur Flaubert l'article de Sainte-Beuve sur *Madame Bovary*, et vous sentirez entre les deux manières l'abîme. Même cas pour Desbordes-Valmore. Peu de poètes que Sainte-Beuve ait sentis aussi vivement, autant prônés. N'empêche qu'il ne saisit qu'à demi l'exceptionnel génie qui anime ses vers ou qu'il ne l'exprime qu'imparfaitement. L'anthologie qu'il donne des poésies de madame Desbordes-Valmore est déparée par d'étranges lacunes qu'ont relevées les commentateurs même les mieux disposés pour Sainte-Beuve. Bref, rassemblez tous les articles du grand critique sur la poétesse des *Pleurs*, vous n'aurez pas le quart de ce que contiennent les quelques pages qu'elle inspira à Baudelaire.

Pour Balzac, sans parler de sa remarquable étude sur le profond et trop oublié Custine, où trouver dans la critique du temps l'équivalent de son mémorable article sur *la Chartreuse de Parme* et sur Stendhal ?

Les études critiques de Leconte de Lisle n'ont paru en volume qu'après sa mort, à la suite des *Derniers poèmes*. Malgré le ton hautain et un je ne sais quoi de tendu dans ses éloges à Victor Hugo, à Baudelaire, à la poésie contemporaine, c'est de la critique de haute volée, où à chaque ligne perce la griffe du maître, la science du grand technicien — c'est un ensemble de vues et d'idées artistiques dont vous chercheriez vainement l'analogue chez les critiques professionnels de l'époque.

Huysmans passe à ses débuts pour un outrancier, sinon pour un farceur. Quand il annonce vers 1878 dans *l'Art moderne* l'apothéose de Baudelaire, quand il prédit sa prééminence prochaine sur bien des gloires en renom du XIXe siècle, on croit qu'il plaisante ou défie. Mais ce qui paraît au public le comble de la fumisterie, c'est le chapitre d'*A Rebours* où sont énumérés les auteurs favoris de Des Esseintes, entre autres : Baudelaire son dieu, Barbey d'Aurevilly, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Corbière, Villiers de l'Isle-Adam. Chacun cependant de ces noms est suivi d'une brève notice où, en des termes d'un relief et d'une précision lapidaires, sont résumées les particularités et les qualités de l'auteur. Mais en 1884, à l'énoncé de cette bizarre liste, on pouffe. Il faudra vingt-cinq ou trente ans pour que ces inconnus, ces ratés, ces grands hommes de petite chapelle soient admis par la critique au rang magistral que d'emblée leur avait assigné ce simple romancier, ce vulgaire naturaliste, ce paradoxal décadent.

Zola, lorsqu'il formule sa doctrine du roman expérimental, peut prêter à sourire, la pratique chez lui prévalant de beaucoup la théorie. Mais quel sens du métier et des lettres, quelle robuste clairvoyance dans ses études sur les romanciers du XIXe siècle, sur le théâtre contemporain, et comme on sent partout une science et un goût d'expert-littérateur !

Verlaine n'était certes pas un cerveau dialectique. Néanmoins ses auteurs préférés n'ont pas eu, par la suite, une trop mauvaise fortune. Desbordes-Valmore, Rimbaud, Corbière,

Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, autant de *Poètes maudits* que, venant à la rescousse de Baudelaire et de Huysmans, il a contribué à hisser sur la cimaise.

Enfin vers les mêmes époques, qui découvre Maeterlinck? C'est Octave Mirbeau. Qui lance avec retentissement Pierre Louÿs, Albert Samain, puis un poète autrement profond que Samain, Charles Guérin? C'est François Coppée.

La tradition se trouve établie par le succès même de ces verdicts dont le temps n'a pas infirmé un seul. Désormais aux côtés de la critique officielle et professionnelle, opérera la critique officieuse des créateurs, avec des traits particuliers qui peu à peu, de jour en jour, s'accuseront plus clairement.

D'abord, une certaine agressivité. Car tout éloge fervent renferme en soi un blâme pour l'opposé de ce qu'on loue. A plus forte raison, quand les louanges ont pour but de modifier le classement officiel et d'y insérer, au premier rang, des auteurs et des œuvres que ce classement reléguait au dernier. Cela ne se fait pas sans récriminations de la part des occupants ou de leurs féaux ; et pour aboutir on est forcément amené à bousculer des gens.

Second trait de ces francs-tireurs : le désintéressement. Leur cas, en effet, n'a rien de commun avec celui du créateur qui, selon l'expression consacrée, « prend une critique » pour se pousser dans le monde et y hâter son avancement. Un Baudelaire, un Huysmans, un Verlaine, quand ils exaltent tel ou tel débutant obscur, tel ou tel maître méconnu, n'ont en vue d'autre objet que la satisfaction de leur idéal, que le soulagement de leur conscience d'artiste, le triomphe de la beauté vraie sur la beauté apocryphe.

Enfin, troisième trait : la sensibilité littéraire. Car, chez la plupart de ces amateurs l'éducation philosophique est nulle ou rudimentaire. Si vous leur demandiez, comme faisait Brunetière devant les « doctes gamineries » de Lemaître, selon quelles règles et quel critérium ils jugent, grand serait leur embarras pour répondre. Ils soutiennent tel auteur, telle œuvre parce qu'ils sentent que c'est « bien ». Ils ne possèdent d'autre point de repère que leur impression personnelle, ces intuitions irraisonnées qu'on rencontre dans tout corps de métier. Il y a là des réflexes qui surpassent en profondeur

toutes les réflexions. C'est la compétence native des spécialistes s'entretenant sur leur art : les peintres sur la peinture, les cordonniers à propos de bottes.

Or, voici où je voulais en venir, — et si la route a pu vous sembler longue ou malaisée, veuillez faire la part des régions peu explorées où elle se frayait, mètre à mètre—voici, dis-je, où je tendais :

Si réellement la critique et la création ne forment pas deux genres antinomiques, si l'esprit critique et l'esprit créateur ne sont que des facultés de l'esprit, dont le développement parallèle peut varier en intensité chez un même auteur, mais qui ne s'abolissent pas l'une l'autre, si chez un Lemaître nous pouvons noter la sensibilité du poète le plus intuitif et chez un Baudelaire la rigueur logique du dialecticien le plus déductif, pourquoi cet antagonisme aigu entre créateurs et critiques, et pourquoi, au moindre désaccord, ces échanges de dédains et d'invectives?

Aux temps flamboyants du romantisme, qu'un Gautier s'exaspère « contre l'antipathie du critique pour le poète, de celui qui ne fait rien contre celui qui fait, du frelon contre l'abeille, du cheval hongre contre l'étalon ». Que, d'autre part, un Cousin ou un Villemain traitent en baladins ou en petits garçons les poètes ou les romanciers qui se mêlent de juger les lettres, — vu l'époque cela s'explique encore.

Mais aujourd'hui que la critique est devenue le domaine commun de presque tous ceux qui écrivent, quel sens auraient ces exclusives? Et quelle portée sur la galerie?

Pour le public d'à présent un volume de vers ne confère pas plus l'aptitude à la critique que ne la crée un diplôme d'agrégé. Entre gens exerçant le même art, il ne comprendrait plus maintenant l'intervention de cette querelle de castes dans une querelle de lettres. Ce serait comme si, sur le ring, deux boxeurs, tout en se travaillant les côtes, se reprochaient bruyamment leurs antécédents sportifs. Au lieu d'un match décisif, l'assistance aurait l'impression d'une altercation burlesque.

Dans la libre arène de la critique actuelle, l'heure de ces violences semble donc bien passée. Les polémiques de demain s'y livreront nécessairement selon des procédés plus modernes.

Tôt ou tard il leur faudra revenir aux nobles règles du sport, où c'est uniquement la science, la qualité, la vigueur et, en un mot, la classe qui parle.

***

Un peu tard, je m'aperçois que ces considérations préliminaires m'ont entraîné trop loin pour vous entretenir, comme il conviendrait, du livre de M. Bataille. Ajournons donc encore une fois, et employons les lignes qui nous restent à quelques mots sur l'explosion de lyrisme, suscitée par l'Indépendence day et le 14 juillet.

On sait effectivement l'essor qu'a repris, depuis la guerre, la poésie dite de circonstance. A chaque anniversaire historique, il n'est pas de gazette un peu huppée qui ne se pique de publier son poème sur l'événement du jour.

Ainsi sont stimulés à rentrer en scène des poètes qui, après quatre ans d'hostilités, risquaient, faute d'exercice, de perdre le rythme et la verve.

Mais le genre a aussi ses inconvénients. La commande, d'abord, le prive de cette spontanéité et de cette ingénuité qui marquent la vraie poésie. On sent, malgré soi, que c'est le directeur de journal et non la muse qui a dit au poète de reprendre son luth. Dans ses accents on perçoit moins l'écho de l'inspiration que celui du traité en règle.

Ajoutez que les développements impliqués par le sujet étant en nombre restreint, les mêmes effets se retrouvent dans tous les poèmes, et qu'on finit ainsi par avoir la sensation d'une sorte de concours général.

Les concours de l'Indépendence day et du 14 juillet ont été cette année particulièrement brillants; et si, dans la première de ces épreuves, le Grand Prix semble revenir sans conteste à M. Edmond Rostand, les copies de ses émules approchaient de bien près la sienne.

Malheureusement pour les concurrents, des devanciers illustres leur ont rendu la tâche difficile. Les *Iambes, les Feuilles d'automne, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres*, sans positivement créer des poncifs, contiennent, sur les grands événements de l'époque, des modèles d'une telle

grandeur et d'une telle beauté qu'ils éblouissent à la fois les poètes d'après et paralysent chez eux la faculté d'innovation. Le moule est d'une perfection si accomplie qu'il semble impossible de faire mieux et qu'on glisse inconsciemment à y couler ses propres vers. Appelons les choses par leur nom : nos actuels poètes de circonstance sont tous plus ou moins barrés par Victor Hugo, par Barbier, même par Barthélemy. Parmi les lauréats de l'Indépendence day je ne vois guère que M. Louis Payen à avoir tenté de briser l'étreinte de ces maîtres.

En somme, nous avons là sur la guerre une poésie d'avant-guerre dont la virtuosité n'est pas niable, mais dont il serait outrecuidant d'espérer le renouveau de notre lyrisme.

Ce qui n'est pas une raison pour désespérer de sa venue. L'ode et l'épopée ne se régénèrent pas si vite. D'habitude, leur renaissance ne suit même que de très loin les événements où elles repuisent des forces. C'est plusieurs siècles après la guerre de Troie que se composent *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Et de la fin des guerres de l'Empire à Lamartine ou Victor Hugo, il y a une belle pièce de cinq à dix années.

La poésie nouvelle a donc du temps devant elle pour se révéler. Tout porte à croire qu'elle ne sera pas un produit hâtif de forcerie, mais l'œuvre lente des années confrontant l'immense tragédie en cours avec quelques sujets d'élite. Sachons alors l'attendre sans vains appels d'impatience. Puisqu'elle viendra sûrement, inévitablement, rien ne presse.

FERNAND VANDÉREM

LES FLAMANDS ET L'ALLEMAGNE

Existe-t-il une question flamande, comme il existe une question polonaise, une question tchèque, une question yougo-slave? Les Allemands, habiles à retourner contre nous ce principe des nationalités, ce droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que la France a inventé, veulent nous le faire croire et, profitant d'une équivoque, tentent d'imposer cette créance aux Belges eux-mêmes, dont ils cherchent par ce moyen à ruiner l'unité nationale.

Parmi leurs « buts de guerre », essentiellement variables au gré des changements de la situation militaire, n'ont-ils pas inscrit à diverses reprises la délivrance et l'« autonomie » des Flamands, frères germains asservis à des Welches?

Qu'il y eût, avant la guerre, une question flamande *en Belgique*, personne n'a jamais songé à le contester ; question purement belge, question de politique intérieure qui n'intéressait guère l'Europe, et qui, compliquée des milles compétitions de personnes, des mille discussions locales qui embrouillent les moindres problèmes dans les petits pays où l'on se dispute avec fougue les fonctions publiques et les mandats électoraux, semblait à peu près inintelligible aux étrangers. Pour les Belges eux-mêmes, elle était grave, elle était brûlante, mais pour personne, elle ne révélait l'apparence d'une question de nationalité.

Assurément, il serait inexact de dire que les Allemands ont inventé la nationalité flamande, comme ils ont inventé

certaines nationalités de l'Europe orientale ; le peuple flamand est un des plus anciens de l'Europe, mais ce sont les Allemands seuls qui ont cherché à lui persuader qu'il pouvait former un organisme politique distinct de la nation belge, et que c'est ainsi seulement qu'il pourrait arriver à son plein développement.

Ils ne se sont avisés de cette thèse que depuis qu'ils occupent la Belgique, ou plus exactement depuis qu'ils se sont rendu compte que l'annexion pure et simple de ce pays en vertu du droit de conquête leur serait impossible, preuve manifeste qu'en dressant la Flandre contre la nation belge ils ne cherchent qu'à dissocier et à démembrer un état qui a désormais son rôle marqué dans la défense de la civilisation occidentale contre l'impérialisme teutonique : l'autonomie de la Flandre sous le protectorat de l'Allemagne est une des nombreuses positions de repli du pangermanisme.

Mais il ne suffit pas de discerner le but où tend cette offensive politique. Dans la guerre des idées, ces pédants germaniques, dont Frédéric II disait qu'il en trouverait toujours assez pour justifier ses conquêtes, ont un art singulier d'embrouiller les questions, de jouer de l'équivoque et de jeter du noir de telle façon que les problèmes les plus simples en demeurent obscurcis. C'est pourquoi il importe dès à présent de démontrer à quel point la thèse d'une nationalité flamande, indépendante de la nation belge et rattachée plus ou moins au germanisme, est fausse au point de vue de l'histoire et de la civilisation, combien elle pourrait être funeste aux intérêts du peuple flamand lui-même.

***

La façon dont les Allemands ont posé le problème flamand a l'avantage d'une extrême simplicité : les Flamands forment un peuple distinct, ayant sa culture, sa civilisation propre ; puisqu'il parle une langue germanique, cette culture est germanique d'essence ; il est donc naturel et légitime qu'elle cherche son point d'appui en Allemagne, qu'elle soit inféodée au *Deutschtum*.

Les Flamands, tout au moins l'immense majorité des Flamands, ont répondu très noblement et très nettement à cette invite qui leur fut présentée alternativement avec des sourires, des flatteries et des menaces. Tous les organes sérieux et libres de l'opinion flamande, toutes les personnalités qui, par leur situation, leur talent ou leur mandat représentent quelque chose dans le pays, ont fait savoir à l'Allemagne que le peuple flamand ne voulait rien devoir à l'oppresseur de cette patrie belge dont il se sentait partie intégrante au même titre que les Wallons.

La question paraît donc définitivement tranchée par la volonté des intéressés; mais il y a dans les idées une logique intime qui fait que tôt ou tard le poison ou la bienfaisance qui est en elles produit ses effets. La thèse allemande répandue non seulement dans les pays neutres mais en Belgique même, aussi bien par la propagande germanique que par les traîtres et les égarés qui ont été gagnés à la cause de l'envahisseur, laisserait, si l'on n'y prend garde, assez de traces pour altérer l'harmonie de la vie belge tout entière et peut-être pour créer au dehors d'injustes méfiances. C'est là qu'est le danger.

Si les Allemands, qui ne sont pas toujours aussi mauvais psychologues qu'on l'a dit, ont cherché à exploiter la question flamande, c'est qu'ils ont cru trouver là le point faible de l'organisme belge. Jusqu'à quel point se sont-ils trompés? Aux temps heureux où, confiante dans les traités, la Belgique croyait pouvoir vivre à l'abri des rivalités internationales, les Flamands ne songeaient nullement à se séparer des Wallons, ni à revendiquer une nationalité différente de la nationalité belge; mais ils se groupaient, s'organisaient non seulement pour faire triompher leurs prétentions linguistiques, mais aussi pour maintenir et pour développer une civilisation particulière. Forment-ils donc une race, un peuple, une nation dans la nation?

Ce problème se rattache à un phénomène général que la guerre a mis en lumière : une sorte d'insurrection larvée des nationalités contre les nations.

Ce qui a rendu possible l'équilibre toujours instable du Droit

et de la Liberté, caractère spécifique de notre civilisation occidentale, c'est l'apparition, au xve siècle, de l'État national, ou plus exactement de l'État-nation qui, dans certaines contrées, a mis plus de trois cents ans à se réaliser, mais que ni l'antiquité ni le moyen âge n'avaient connu. Pour se constituer, l'État-nation, héritier des monarchies féodales de l'époque précédente, avait parfois groupé plus ou moins artificiellement des nationalités qui, d'ailleurs, en général, s'ignoraient : elles n'ont pris conscience d'elles-mêmes que depuis l'avènement des régimes démocratiques, plus ou moins mitigés, que nous voyons actuellement se développer dans la plus grande partie du monde civilisé. Pour se fonder et pour réaliser ce qu'ils contenaient de Justice, les États-nations ont tous plus ou moins contrarié l'éclosion des petites nationalités qu'ils avaient englobées ; ils ont commis à leur égard des injustices qu'ils payent aujourd'hui. Ceux qui n'étaient des États-nations qu'en apparence, comme l'Autriche, sont menacés d'une désagrégation totale. Il est infiniment probable qu'ils ne résisteront pas à l'insurrection des nationalités. Le sort de la Russie attend tôt ou tard la monarchie dualiste.

Mais les États nationaux les plus fortement et les plus justement constitués n'échappent pas à la contagion. En France, — de tous les peuples européens le plus ancien et le plus solide, — le phénomène a pris sa forme la plus atténuée et la plus inoffensive : les revendications régionalistes ne compromettent en aucune manière l'unité nationale. Mais l'Angleterre est aux prises avec la question d'Irlande, l'Espagne avec la question catalane ; l'empire allemand n'a étouffé le particularisme des États du Sud qu'en les engageant à fond dans une guerre de conquête dont ils escomptent les bénéfices, et dont ils auront à payer les conséquences.

Le mouvement flamand ou flamingant appartient à un même ordre de faits. Considéré sous un certain angle, il pouvait apparaître avant la guerre comme la protestation d'une nationalité contre un État-nation : les flamingants, eux aussi, se plaignaient d'avoir été victimes d'anciennes injustices de la part de l'État belge.

On verra, par la suite de cette étude, que ces injustices

plus excusables qu'aucune autre, — car, lorsqu'il fut fondé, l'État belge était parfaitement en droit d'ignorer la nationalité flamande, — avaient été spontanément réparées. Mais les peuples mettent longtemps à oublier leurs anciens griefs. Il y a dans les familles de vieilles histoires dont on se souvient en cas de querelles, et qu'on oublie quand règne l'harmonie et la prospérité. Ce fut donc de la part de l'Allemagne une incontestable et perfide habileté que de se placer sur le terrain des revendications flamandes quand elle médita de désagréger la Belgique, soit pour mieux l'asservir, soit pour faire de quelques-unes de ses provinces une sorte de monnaie d'échange, en vue des marchandages de la paix.

Tout d'abord, en prenant la « nationalité flamande » sous sa protection, elle contestait, du même coup, la nationalité belge, et se donnait le droit de la considérer comme inexistante. Dans son précieux ouvrage, *la Question flamande et la guerre*, M. Ferdinand Passelecq remarque que, dès le mois de mars 1915 (c'est-à-dire dès l'instant où les nouvelles propositions de paix séparée, de paix de trahison que l'Allemagne fit à la Belgique eurent définitivement échoué), une infinité d'articles de journaux et de revues parurent brusquement dans toute l'Allemagne consacrés aux questions belges, et particulièrement à la question flamande. De mars 1915 à juin 1916, M. Passelecq en a relevé 541. Tous insistent sur le caractère factice de l'État belge considéré comme « une création arbitraire et malencontreuse de la diplomatie européenne ».

L'attitude du peuple belge tout entier au mois d'août 1914 a, par avance, fait justice de cette doctrine qui, comme on le verra par la suite, était tout à fait nouvelle en Allemagne. Il est peu d'exemple d'une explosion spontanée du sentiment national comparable à celle qui se produisit en Belgique lors de la remise de l'ultimatum allemand. Sous l'infamante menace de l'étranger, d'un étranger que la veille encore on considérait comme un ami ou du moins comme un bon voisin, il n'y eut dans toute la nation qu'un même cri de colère et de patriotisme. Ce peuple, qui semblait un peu engourdi de bien-être, fit bloc autour de son roi. Peu de gouvernements, en ces heures tragiques du commencement de la guerre, ont été

soutenus par une pareille unanimité et, dans l'ensemble, cette unanimité s'est maintenue telle qu'elle était au début, pendant le cours de ces quatre années de souffrance et de deuil. Le patriotisme belge aujourd'hui ne fait de doute pour personne, magnifique exemple de la vérité formulée par Renan : pour unir entre eux les hommes d'un même pays, les souffrances supportées en commun valent mieux que les joies, le malheur que la prospérité. C'est à la lueur des incendies allumés sur leur sol par l'envahisseur que Flamands et Wallons ont vu clairement en eux-mêmes, c'est à leur regret du bonheur perdu qu'ils ont mesuré les bienfaits d'une union qui, préparée par l'histoire et par la nature, avait été sanctionnée par les diplomates européens en un moment de sagesse.

La Belgique, ayant manqué jusqu'en 1831 de cet organisme politique indépendant sans lequel la nationalité demeure instable et rudimentaire, un État, est une nation récente ; elle n'avait pas, avant 1914, la forte cohésion des vieux peuples formés depuis longtemps.

Mais la prospérité et la paix intérieure dont cet État a joui de 1831 à 1914 suffisaient, même avant la grande crise, à démontrer que loin d'être une création factice, il était dans la logique des événements européens. S'il est vrai que les Wallons, appartenant exactement au même groupe ethnique que les Français du Nord, diffèrent par la langue et le caractère de leurs compatriotes flamands, ils ont été liés à eux par plusieurs siècles de vie commune sous des princes communs. Et si les Flamands de leur côté peuvent prétendre à une civilisation, à une culture particulière, à tout ce qui constitue une nationalité distincte, il leur suffira de jeter les regards au delà de leurs étroites frontières pour s'apercevoir que cette nationalité ne peut se maintenir et se développer que dans le cadre de l'organisme politique belge. Sans lui, elle aurait déjà disparu, et si ce support indispensable venait à lui manquer, elle ne serait bientôt plus qu'un souvenir. En lui conférant une autonomie éphémère et illusoire, l'Allemagne n'a fait que chercher à la détourner de ses voies naturelles.

C'est un phénomène assez singulier que la persistance, à l'extrême nord de l'ancienne Gaule d'un peuple qui, par la langue et, dans une certaine mesure, par ses mœurs et sa

culture particulière, se rattache aux groupes germaniques, si tant est bien entendu, qu'on veuille désigner ainsi les civilisations anglo-saxonnes, scandinaves, hollandaises, aussi bien que la civilisation allemande. On a tenté de l'expliquer par la race, terme dangereux qui nous met dans l'esprit une sorte de conception zoologique des sociétés humaines et qui permet toujours les plus folles hypothèses. On a voulu voir dans les Flamands d'aujourd'hui les descendants de quelques milliers de familles saxonnes déportées par Charlemagne aux bouches de l'Escaut après sa victoire sur Witikind; on a voulu les considérer comme les descendants les plus directs et les plus purs des anciens Francs, dont ils auraient à peu de chose près conservé la langue ; plus récemment et plus vraisemblablement on les a rattachés au rameau ethnique des Frisons. En réalité il semble que la population actuelle de la Flandre soit, comme celle de la Wallonie et du nord de la France, un composé germano-celte ; tout au plus faut-il admettre que, dans ces provinces, la proportion du sang germanique, saxon, franc ou frison, soit un peu plus forte que dans les régions voisines. Cela ne suffit pas à expliquer le caractère particulier d'un petit peuple qui a su maintenir son idiome, son originalité, sa conception spéciale du bonheur, bien qu'il fût pressé de toutes parts par une civilisation aussi rayonnante que la civilisation française, et bien que ses élites, dès l'origine, l'aient adoptée. Ce qui a fait du peuple flamand ce qu'il a été dans le passé et ce qu'il est aujourd'hui, c'est son histoire.

C'est une très belle et très dramatique histoire que celle de la Flandre. Parfois, et dès les origines, elle se confond avec celle des autres provinces belges ; parfois aussi, elle s'en distingue, mais toujours elle garde son accent, son style particulier. Le grand historien national de la Belgique moderne, M. Henry Pirenne, cherchant le principe d'unité qui a fait son pays, l'a trouvé d'une part dans l'uniformité de la vie sociale, de l'autre dans les efforts parallèles des principautés romanes et de la Flandre de langue germanique, les unes pour s'affranchir du lien féodal qui les unissait à l'empire d'Allemagne et l'autre pour échapper à la centralisation opérée par la monarchie capétienne. Cette thèse est fortement appuyée sur toute une série de faits historiques ingénieuse-

ment mis en lumière. Mais tandis qu'à partir de la bataille de Woeringen, l'Allemagne inorganique, anarchique et lointaine n'eut plus en Belgique aucune influence, il n'en fut pas de même de la France qui ne cessa jamais d'exercer sur tous les Pays-Bas méridionaux un pouvoir d'attraction considérable.

Tout semblait donc prédestiner la Flandre à subir le sort des autres grands fiefs, et plus d'une fois les Capétiens furent sur le point de réussir à rattacher aussi cette province à la couronne. Les troubles qui, si souvent, ensanglantèrent le pays, firent que de bonne heure on y trouva les éléments d'un puissant parti français, les Leeliaerts, les partisans des lis, d'autant plus disposé à appeler les troupes royales à son secours que d'après la coutume féodale il en avait incontestablement le droit. La langue ne constituait pas un obstacle à la fusion, pas plus qu'elle n'en fut un pour la Provence et la Bretagne. Ce qui a sauvé la Flandre de l'absorption, c'est qu'elle eut, dès le moyen âge, une organisation sociale très différente de celle des autres provinces françaises, c'est qu'elle eut dès le commencement du XIIIe siècle de puissantes démocraties urbaines et rurales.

Ces démocraties actives, vivantes et riches surent fort bien se défendre à la fois contre leur souverain féodal, le comte de Flandre, et contre leur grand suzerain, le roi de France. On a voulu donner aux luttes souvent héroïques qu'elles soutinrent, le caractère de guerres nationales ; c'est ce qui a permis de donner arbitrairement une interprétation antifrançaise à l'histoire de la Flandre médiévale. En réalité, ce n'était que des épisodes de la longue guerre sociale dont l'Europe occidentale fut le théâtre pendant une partie du XIIIe et pendant tout le XIVe siècle. Les villes flamandes furent souvent vaincues, elles ne furent jamais soumises ; et quand à l'aube des temps modernes des princes de la maison de France, les ducs de Bourgogne, furent devenus par mariage les maîtres de la Flandre et eurent constitué de tous les Pays-Bas, réunis sous leur sceptre, un puissant État doté d'une véritable centralisation administrative, le peuple flamand avait une individualité si fortement constituée, que non seulement il fut impossible de la lui enlever, mais que dans une certaine mesure

il put imposer sa civilisation à l'État bourguignon tout entier.

Comment caractériser cette civilisation? A Bruges et plus tard à Anvers, elle a quelque chose de très cosmopolite; dans tout le pays, elle est essentiellement bilingue. Le français est la langue ordinaire des relations sociales à la cour, chez les nobles et les patriciens. Et cependant ce n'est pas une civilisation française, pas plus que ce n'est une civilisation allemande. Elle a des traits tout à fait particuliers et, s'il est vrai que créer une culture, cela consiste à imprimer un style à toutes les manifestations de la vie, il y a une véritable culture flamande, qui est une culture bilingue.

De tous les arts, c'est la peinture qui en détermine le mieux la nature essentielle. Des Van Eyck à Rubens, à Van Dyck et aux maîtres de leur école, le sol flamand a produit toute une série d'artistes incomparables et qui ont exprimé à peu près tous les sentiments, toutes les passions humaines dont l'art pictural peut être le truchement. Du mysticisme attendri de Van Eyck et de Memling, au pathétique de Roger Van der Weyden (un Wallon établi en Flandre, — il s'appelait de la Pasture), de Van der Goes, de Thierry Bouts, à la sensualité débridée de Jordaens, à l'élégance mélancolique de Van Dyck, quelle gamme merveilleuse à laquelle toutes les écoles ont emprunté des couleurs et des accents! Et chez Rubens lui-même, le plus illustre représentant de l'école, quelle variété et quelle puissance de passion et d'expression! La peinture flamande seule suffirait à fonder la gloire d'un peuple, et à montrer qu'il apporte quelque chose à la civilisation universelle.

Mais ce mélange de sensualité et de bonhomie, d'intimité et de passion, d'ostentation mercantile et de gaieté familière, de rudesse et de tendresse, ne se voit pas seulement dans la peinture flamande : on la retrouve dans une école musicale qui, au XVIe siècle, fut célèbre dans le monde entier, dans une poésie populaire d'un charme un peu fruste, mais très original, dans une architecture à quoi l'on doit non seulement les cathédrales et les beffrois de brique, qui déchirent le ciel nuageux d'un si magnifique élan, mais aussi tout un art domestique, qui s'est imposé à l'Europe entière, et enfin certaines nuances

du mysticisme catholique qui ont joué leur rôle dans l'histoire religieuse.

Sans doute, à cette culture flamande, il a manqué quelque chose pour être vraiment une grande culture : l'inquiétude philosophique, les élans de l'idéalité désintéressée, enfin et surtout, la grande œuvre littéraire qui fixe à jamais une forme irremplaçable de la pensée humaine. Mais elle n'en a pas moins laissé sa trace, une trace indélébile dans la civilisation du monde, et à ce titre, elle mérite de se perpétuer et de se développer selon ses propres lois. Mais les lois, quelles sont-elles ?

Les Allemands prétendent à grands renforts d'arguments historiques, ethnographiques, philologiques et même géologiques, qu'elles ont pour caractère essentiel une opposition irréductible à tout ce qui est français. Avec quelques Flamands aveuglés par un nationalisme à courte vue, par une sorte de xénophobie villageoise, ils interprètent l'histoire flamande dans ce sens exclusif. Que ne fait-on pas dire au passé? Mais s'il y a une interprétation toute germanique de l'histoire de Flandre, on peut lui opposer une version française.

*
* *

Si originale soit-elle, une civilisation quelconque ne vit que d'échanges avec les civilisations voisines. Or, de tous les pays avec qui elle vécut en relations étroites, c'est à la France que la Flandre doit le plus. Nous avons vu que, de tous temps, le français y fut parlé par les élites. Aussi les premières œuvres littéraires flamandes ne sont-elles guère que des imitations du français : un des meilleurs poèmes flamands du XIIIe siècle est une adaptation du *Roman de Renart*, adaptation si originale d'ailleurs et si parfaite en sa naïveté qu'elle passa longtemps pour le poème primitif auquel elle est très supérieure. Une réaction se produisit, il est vrai, et Van Maerlandt, le plus grand poète flamand du moyen âge, ne veut rien devoir qu'à lui-même et à son peuple; il n'en est pas moins vrai que jamais les rapports intellectuels des deux pays n'ont cessé d'être intimes. Quand la Flandre fut devenue le centre de

l'État bourguignon, on vit d'ailleurs des Flamands prendre une place considérable dans la littérature française de leur temps. Un Flamand, Philippe de Commynes, n'est-il pas un des créateurs de la prose historique française, et la plupart des chroniqueurs français de la cour de Bourgogne ne sont-ils pas originaires de Flandre? Cette tradition ne s'est pas perdue. Dans le mouvement littéraire belge « d'expression française », les Flamands sont aussi nombreux que les Wallons. Maeterlinck, Verhaeren, Albert Giraud (pseudonyme de M. Albert Kayenberg), Van Lerberghe, Georges Eekhoud, Georges Rodenbach, Grégoire Leroy ont des ascendances purement flamandes. Ce n'en sont pas moins des écrivains français qui s'honorent d'appartenir à la littérature française, tout en demeurant pieusement fidèles à leur petite patrie. Dans les arts plastiques, quelle que soit l'originalité flamande, les mêmes échanges peuvent s'observer. Les premiers sculpteurs flamands sont des disciples des grands imagiers anonymes à qui l'on doit l'ornementation des cathédrales du Nord ; mais la magnifique école bourguignonne du XVe siècle est fondée par les Flamands Claus Sluter et Claus Van de Werve. Les initiateurs de la peinture flamande paraissent être des miniaturistes de l'école de Paris; par contre, c'est à un Flamand, Jacques Coene de Bruges, que l'on attribue les *Heures de Boucicaut*. Et quel rayonnement eut en France l'art de Van Eyck et de Memling !

Et ce rayonnement se prolonge et se perpétue. Au commencement du XVIe siècle, une école franco-flamande à laquelle appartiennent d'une part le charmant Mabuse et le maître mystérieux et délicieux dit « des femmes à mi-corps », de l'autre les Clouet, d'origine flamande, soutient la comparaison avec les grandes écoles d'Italie. Plusieurs Flamands viennent travailler à Fontainebleau et, à partir de ce moment, c'est une migration ininterrompue. Que d'artistes flamands se naturalisent français, amenuisant, spiritualisant leurs dons de coloristes, leur large et saine sensualité au contact de la grâce et de l'intelligence française. C'est l'austère et noble Philippe de Champaigne (de Bruxelles), un des portraitistes du XVIIe siècle dont le style paraît aujourd'hui le plus purement français ; ce sont Van Egmont, Van Mol, Van Thulden

Vleughels ; c'est le fondateur de la dynastie si française des Van Loo, qui vient de l'Écluse; c'est Van der Meulen qui vient de Bruxelles ; c'est le graveur Edelinck qui vient d'Anvers, sans compter une foule de décorateurs obscurs qui, sous la direction de Lebrun, collaborent à l'ornementation de Versailles et y apportent une abondance toute flamande. A ce moment du reste, tout l'art français n'est-il pas coloré d'un reflet de l'éblouissante lumière que Rubens, si pénétré lui-même d'humanisme latin, sinon de culture française, jette sur son temps? Tout le XVIIIe siècle français n'apprit-il pas à peindre en regardant la galerie de Médicis, et Watteau, l'expression la plus parfaite de la grâce française, ne passait-il pas de son temps pour un peintre flamand?

A cette époque cependant, au XVIIIe siècle, le génie flamand semble épuisé ; mais, dès qu'au XIXe il se réveille, il renoue immédiatement ses liens séculaires avec l'art français. David exilé, fonde une école à Bruxelles, les romantiques flamands, les Nicaise de Keyser, les De Biefve, les Slingeneyer sont les élèves des romantiques français ; l'école des paysagistes de Tervueren sortent directement de l'école de Fontainebleau, et l'un des maîtres les plus illustres de la peinture belge du XIXe siècle, Alfred Stevens, passa presque toute sa vie en France, et traduisit d'un pinceau flamand les élégances parisiennes du second Empire. Quant aux artistes belges contemporains, Flamands aussi bien que Wallons, que ne doivent-ils pas à l'impressionnisme?

***

C'est donc tout le long de son histoire que la culture flamande subit l'influence de la culture française. Mais n'aurait-elle pas eu les mêmes rapports avec la culture allemande?

Une des thèses favorites du jeune nationalisme belge consistait à représenter la Belgique comme une sorte de demi-synthèse du germanisme et de la latinité, un harmonieux mélange de France et d'Allemagne, ce qui eût suffi, disait-on, à lui constituer une physionomie originale. La thèse était ingénieuse, mais je la crois fausse. Sauf en ces dernières années,

l'influence intellectuelle de l'Allemagne a été presque nulle, non seulement en Wallonie, mais en Flandre. Un flamingant qui n'est pas suspect d'excessive tendresse pour la France, le socialiste Camille Huysmans, qui a toujours été considéré comme un germanisant, le reconnaissait dans un article de *l'Humanité* (31 mai 1916) :

> Leur erreur fondamentale (celle des Allemands), écrit-il, a été de se laisser tromper par des apparences. Si la langue néerlandaise est germanique, l'art flamand l'est médiocrement. Depuis le moyen âge et à toutes les périodes, notre littérature a subi l'influence des courants de la pensée française et latine. Nos romans de chevalerie viennent de la Gaule. Notre épopée de Renart est empruntée à l'une des branches françaises. La prose de Ruysbroeck a des parfums méridionaux. Le sarcasme de Marnix, la poésie amoureuse de Vondel ne nous viennent ni du Nord, ni de l'Est. Et si l'on passe en revue les écrivains modernes, leur filiation est encore plus facile à établir.
>
> On pourrait dire sans trop d'exagération que, si la littérature néerlandaise est d'expression teutonne ou thioise, elle est romane par la pensée. On pourrait dire encore que l'art flamand est le poste avancé de la pensée latine.

C'est l'évidence même, et bien que les Allemands prétendent aujourd'hui rappeler à la Flandre « son passé germanique », plus on remonte dans l'histoire, moins on trouve de traces d'une influence quelconque de l'Allemagne sur les pays flamands. Bruges et Anvers ont eu avec les villes de la Hanse et avec les villes du Rhin des rapports commerciaux, aucun rapport intellectuel. Ce n'est pas la civilisation allemande qui eut une influence sur la Flandre, c'est la Flandre, plus riche et plus cultivée qui, à certains moments, eut peut-être quelque influence sur une partie de l'Allemagne. En tout cas, dans cette Flandre dont toute l'élite parlait le français, pensait en français, on ne parla jamais l'allemand que comme une langue étrangère. Ces « Bas-Allemands », qu'on voudrait aujourd'hui rattacher au *Deutschtum*, ignorèrent longtemps l'Allemagne, et ce n'est qu'au XIXe siècle que quelques rapports intellectuels, assez lâches d'ailleurs, s'établirent entre les deux pays.

Il y eut, il est vrai, quelques relations entre le flamingantisme naissant et le romantisme allemand. Les premiers « fla-

mingants », les fondateurs de la doctrine, étaient des philologues romantiques et leur théorie favorite sur l'identité de la langue et de « l'âme d'un peuple » se rencontrait avec certaines thèses du romantisme germanique. Ils pratiquaient cette germanophilie ingénue qui attribuait à la « rêveuse Allemagne » le privilège de l'idéalisme libéral humanitaire et sentimental. Mais, ces idées, ils ne les devaient pas à la fréquentation directe du germanisme, mais aux romantiques français qui ont beaucoup contribué à l'invention de cette Germanie imaginaire ; ils avaient beaucoup lu madame de Staël. Pour eux (cela se passait vers 1848), l'Allemagne était le sanctuaire des vertus idylliques propres aux petits peuples modestes et pacifiques et qu'on opposait volontiers à l'impérialisme de la France, « toujours éprise de gloire militaire ». En ce temps-là, qui donc en Europe ne se méprenait pas sur l'Allemagne et sur son avenir?

C'est à cela, ce n'est qu'à cela, que se réduit « le passé germanique » de la Flandre. Il faut avouer que c'est peu de chose.

***

Fort bien, objectera-t-on peut-être, mais prenons garde de ne pas nous laisser prendre à d'anciens mirages. Si la Flandre eut un passé bilingue où la culture française ne cessa de rayonner, son passé le plus récent n'est-il pas antifrançais? Ces « activistes » flamingants qui, depuis l'occupation, n'ont pas hésité à se faire les agents de l'Allemagne, n'avaient-ils pas trouvé, dans l'attitude antérieure de leur parti, des précédents qui, à la rigueur pouvaient leur servir de justification? Le flamingantisme en son essence n'était-il pas un mouvement hostile à la culture française et par conséquent à la France?

Les violences de langage de certains propagandistes pourraient le faire croire et, selon les procédés habituels de la propagande allemande, il serait facile de réunir un certain nombre de textes flamands qui semblent témoigner d'une véritable gallophobie. Mais il faut faire la part de l'ardeur des polémiques, et aussi quelquefois de la médiocrité d'esprit et de

la mauvaise éducation des polémistes. Si les invectives que ceux-ci adressaient aux défenseurs du régime linguistique qu'ils combattaient paraissaient quelquefois retomber sur la France elle-même, l'examen de la doctrine flamingante et de son histoire montrent qu'en réalité elle fut toujours dirigée bien moins contre la France ou la Wallonie que contre les Flamands parlant le français.

Nous avons vu quelle avait été jusqu'à la fin du XVIe siècle la splendeur de la civilisation flamande ; une décadence singulièrement rapide devait succéder à ce magnifique essor. Les guerres religieuses du XVIe siècle avaient laissé le sol de la Flandre couvert de ruines. Ses élites avaient été décimées par la guerre et par l'émigration ; beaucoup de bourgeois protestants avaient passé en Hollande et les efforts tentés sous le règne des archiducs Albert et Isabelle furent impuissants à relever le pays épuisé. Rubens, c'est la dernière lueur et la plus éclatante d'un foyer de civilisation qui va s'éteindre. Au XVIIIe siècle, la Flandre semble morte. Elle ne produit plus ni écrivain, ni peintre, ni sculpteur, ni architecte. Ses villes, jadis si vivantes, semblent engourdies ; c'est le pays de la *Belle au Bois dormant*. Sa langue s'altère et se corrompt de plus en plus, si bien que ce n'est bientôt plus qu'un obscur patois que personne n'écrit et que les gens instruits dédaignent, qu'on n'enseigne pas, qu'on interdit même dans les rares écoles qui subsistent encore.

Sous le régime hollandais, il y eut une certaine réaction. L'administration, du moins, se remit à parler le néerlandais, mais un néerlandais officiel, celui qu'on employait en Hollande et qui était alors assez différent des idiomes populaires. Quelque sympathie que le gouvernement du roi Guillaume eût pour la langue flamande, elle était tombée dans une telle décadence, dans un tel discrédit que, quand il fonda l'université de Gand, il ne songea pas un instant que les cours pourraient y être donnés en d'autres langues que le français et le latin.

De cet excès de misère sortit la renaissance qui commença à se dessiner dès les premières années de l'existence du royaume de Belgique et bien que, par réaction contre tout ce que le régime disparu avait soutenu, le nouveau gouverne-

ment fût peu favorable à la langue néerlandaise. Quelques érudits flamands, Blommaert, David, Snellaert et surtout Jean François Willems, refirent l'histoire oubliée et la légende de la langue flamande. Ils publièrent des textes « moyen-néerlandais » et ranimèrent dans un public d'abord très clairsemé, puis de plus en plus nombreux, le souvenir des poètes et des écrivains flamands du passé. Ils épurèrent, ils vivifièrent la langue en la retrempant aux sources de sa splendeur ; plus exactement ils la refirent de toutes pièces.

C'est ce travail patient des philologues flamands qui rendit possible les succès ultérieurs du flamingantisme ; avant qu'il eût été accompli, ses adversaires avaient beau jeu à justifier la position privilégiée du français en Flandre aussi bien que dans toute la Belgique, par l'infériorité manifeste d'une langue dans laquelle il était impossible de formuler une idée abstraite sans recourir à la terminologie hollandaise que le peuple ne comprenait pas. Une fois la langue refaite, il fallait l'enseigner, la répandre et au besoin l'imposer à une bourgeoisie qui n'en sentait pas le besoin et qui considérait l'emploi du français comme un signe de sa supériorité sociale. Ce fut l'œuvre d'une longue, patiente, et parfois violente propagande.

Longtemps le mouvement flamingant parut voué à l'impuissance. En 1870, l'administration en Flandre ne parlait encore que le français, la justice ne se rendait qu'en français, l'éducation, même au degré primaire, ne se donnait guère qu'en français. Or, le peuple ne comprenait pas le français, ou à peine. Aussi était-il très arriéré ; la proportion des illettrés était énorme. La première satisfaction obtenue par les flamingants est la loi du 17 août 1873 sur l'emploi du flamand dans la justice répressive, et ce n'est qu'en 1883 qu'ils obtinrent une loi « réglant l'emploi de la langue flamande pour l'enseignement officiel dans la partie flamande du pays et créant un enseignement normal destiné spécialement à former des professeurs à même d'enseigner en flamand ». Ce furent les premières étapes, mais ce ne fut que quand la révision de la constitution belge eut institué le suffrage universel (avec le vote plural) que le flamingantisme commença à exercer une véritable action sur la politique du pays. Sous le régime censitaire en effet, le corps électoral flamand, qui se recrutait presque

exclusivement dans la bourgeoisie, était à peu près indifférent à la question flamande. A partir de la révision constitutionnelle qui fit du paysan flamand un électeur, elle joue son rôle dans tous les partis. Il y eut des flamingants socialistes aussi bien que libéraux et catholiques, et malgré le cadre rigide des groupes politiques belges, ils arrivèrent de plus en plus souvent à s'entendre sur les questions linguistiques. Aussi les conquêtes flamingantes se firent-elles de plus en plus rapides, si bien qu'en 1914, les Flamands, en somme, avaient obtenu satisfaction sur tous les points, sauf un; l'égalité des langues était réalisée dans tous les domaines; ils étaient même arrivés à imposer à la Wallonie dans une certaine mesure le bilinguisme qu'ils voulaient faire disparaître de la Flandre, puisque même en pays wallon les inscriptions et publications officielles devaient se faire obligatoirement dans les deux langues. Il ne leur restait plus à conquérir que l'enseignement supérieur. Le dernier combat se livrait autour de l'université de Gand que les flamingants voulaient transformer en une université flamande. Le problème était grave, il passionnait l'opinion ; en 1914 il était sur le point d'être résolu. Tout le pays était à peu près d'accord sur la nécessité de donner aux Flamands une université où l'enseignement serait donné en langue néerlandaise. La controverse ne portait plus que sur la question de savoir si l'on créerait une nouvelle université, ou si l'on transformerait l'université de Gand en université flamande. Les partisans de la « flamandisation » de l'université de Gand soutenaient qu'il fallait *obliger* la bourgeoisie flamande à parler la langue du peuple ; ses adversaires défendaient le régime de la liberté, et prétendaient qu'il eût été désastreux pour la Flandre elle-même de perdre le bénéfice d'un contact intime et séculaire avec la culture française.

Le débat apparaissait ainsi sous son aspect le plus irritant, mais aussi le plus précis. C'était bien la querelle éternelle des petites démocraties particularistes et des élites qui ont compris qu'il y a de grandes civilisations supérieures aux autres, et qui doivent fatalement, sans pour cela les détruire, se superposer aux petites civilisations qui n'ont pas atteint le même développement. Mais il est à remarquer que si, dans

l'ardeur de la polémique, certains flamingants faisaient retomber sur la culture française elle-même les attaques qu'ils dirigeaient contre les Flamands francisés, les chefs, les directeurs intellectuels du parti, se défendaient énergiquement de toute hostilité contre la France.

Pour déterminer exactement le problème tel qu'il se présentait au moment où les Allemands s'avisèrent de s'y intéresser, il faut ajouter que si l'Université flamande constituait la principale revendication du parti flamingant, celui-ci prétendait avoir encore d'autres griefs. Il se plaignait de ce que les lois sur l'emploi du néerlandais ne fussent pas appliquées, à cause de la « mauvaise volonté des fonctionnaires ». Pour qui examine la question de bonne foi, ces plaintes ne se justifiaient guère ; tout au plus peut-on admettre que quelquefois des taquineries antiflamingantes ont répondu à des taquineries flamingantes. Mais la mauvaise humeur du parti néerlandais avait des causes plus profondes. Elle venait en réalité de ce qu'il constatait que, bien que la loi eût consacré l'égalité des deux langues, cette égalité n'existait pas en fait; mais cela tenait à des causes naturelles et complètement indépendantes des fonctionnaires et du gouvernement. Le français, même en Flandre, gardait malgré tout sa situation prépondérante, tout simplement parce qu'il a sur le néerlandais l'avantage d'une grande langue littéraire, l'avantage d'une langue internationale, d'une immense circulation. Aucune loi ne peut empêcher un individu qui ne connaît que le français d'être mieux armé pour la lutte économique qu'un individu qui ne connaît que le flamand, aucune loi ne peut remédier à ce fait : qui ne connaît que le français peut à la rigueur, au moyen de cette seule langue, arriver à un développement intellectuel complet, alors qu'il n'en est pas de même d'un qui ne connaît que le flamand. Les Hollandais, pourtant si jaloux de leur autonomie morale, ne sont-ils pas devenus, par nécessité, le plus polyglotte des peuples? Mais les partis, surtout quand ils se sentent forts, acceptent difficilement l'autorité des faits. C'est depuis qu'ils ont constaté l'impuissance relative des lois consacrant l'égalité linguistique que certains flamingants ont songé à extirper le français de la Flandre au moyen d'arrêtés et de mesures législatives.

Cette tendance à une véritable tyrannie linguistique se dessina quelques années avant la guerre, et c'est pour y répondre que le particularisme wallon prit tout à coup une ampleur et une virulence qu'il n'avait pas eues jusque là. Un mouvement wallon s'opposa au mouvement flamand. Quand M. Dupont, sénateur pour Liége, lança devant la haute assemblée ce mot qui depuis a fait une si dangereuse fortune : « Vive la séparation administrative ! », il répondait à une sorte de proclamation flamingante que venait de faire un de ses collègues. Comme il ne manqua pas de le déclarer par la suite, il ne voyait là qu'une extrémité à laquelle il aurait de la peine à se résoudre parce qu'il en entrevoyait le danger. C'est au fond du même esprit qu'était pénétrée la retentissante « lettre ouverte au roi » que M. Jules Destrée publia le 23 août 1912 et dans laquelle il représentait la séparation administrative comme le meilleur remède à l'antagonisme qui s'avivait de plus en plus entre Flamands et Wallons. Cette « réforme », que les Allemands ont voulu réaliser au profit de la Flandre, était donc à l'origine une idée wallone, une réaction contre les succès du flamingantisme. Rien ne montre mieux à quel point la thèse allemande qui représente la population flamande comme tyrannisée par un gouvernement wallon ou francisé est fausse et mensongère. Mais quelque ardeur qu'ils missent à défendre leur idée, aucun des partisans de la séparation administrative ne songeait à la réaliser aux dépens de l'intégrité et de l'indépendance de la patrie.

***

Tel était l'état des esprits au moment où la guerre éclata. La querelle linguistique, qui se compliquait de différends politiques et sociaux, devenait de plus en plus vive ; mais ce n'était à tout prendre qu'une querelle de ménage, à laquelle, pas plus que les Français, les Allemands n'avaient songé à se mêler. Ce n'est pas que ces derniers aient épargné à la Belgique leur insidieuse propagande, mais cette propagande avait laissé le mouvement flamand en dehors de son champ d'action, et cela seul suffirait à démontrer que l'intérêt qu'ils se sont mis à

témoigner soudain à « leurs frères bas-allemands » n'était pas sincère.

Quand on revit par le souvenir les derniers mois du bonheur belge, quand on se remémore la situation que les Allemands avaient prise dans la vie nationale et l'attitude qu'ils avaient à son égard, on s'aperçoit que la Belgique, de même que la France et l'Angleterre, a été la victime d'une véritable conspiration. Là aussi la politique allemande avait préparé l'invasion de longue date. Si l'ultimatum du 2 août 1914 proposait à la Belgique avec une si tranquille insolence, de trahir les engagements pris envers la France, l'Angleterre et la Russie aussi bien qu'envers l'Allemagne et l'Autriche, en acceptant les bénéfices et les charges de la neutralité garantie, c'est que le gouvernement impérial avait cru se ménager dans le pays une sorte de complicité tacite. Cette même Allemagne qui, depuis, prétend que la nation belge n'est qu'une création artificielle, une « erreur de la diplomatie », prodiguait toutes les flatteries imaginables au nationalisme belge, parce qu'elle espérait ruiner ainsi l'influence intellectuelle que depuis des siècles, la France exercait dans le pays. Les artistes, les écrivains belges étaient l'objet de toutes sortes de prévenances : les livres de Pirenne étaient traduits en allemand avant que de paraître en français ; des critiques allemands félicitaient Verhaeren, Maeterlinck et même Camille Lemonnier d'exprimer en français certaines nuances « inimitables » du génie germanique. Mais c'était surtout le monde politique, le monde industriel et financier, le monde universitaire aussi, qu'une adroite propagande cherchait à influencer. L'Exposition de Bruxelles, en 1910, fut pour la nouvelle Allemagne l'occasion d'un étalage de puissance et de richesse qui, comme toujours, dépassa la mesure, indisposa plus qu'il ne séduisit, mais ne laissa pas que de causer dans certains milieux une profonde impression. On s'en rend bien compte aujourd'hui : il s'agissait de persuader aux classes dirigeantes de la Belgique que l'Allemagne était invincible dans tous les domaines, et qu'il n'y avait plus qu'à composer avec elle, à accepter son hégémonie.

Le calcul s'est trouvé faux, parce qu'il s'est heurté à la parfaite loyauté d'une nation d'honnêtes gens, chez qui l'es-

prit pratique n'avait nullement oblitéré le sens de l'honneur. Mais il est manifeste que, dans les dernières années qui précédèrent la guerre, l'Allemagne avait gagné beaucoup de terrain dans un pays où, jadis, elle était presque ignorée : les relations industrielles et commerciales devenaient de plus en plus étroites ; les jeunes gens de la classe aisée qui naguère, venaient terminer leur éducation à Paris, se dirigeaient de plus en plus vers les universités d'Allemagne, à qui ils allaient demander cette éducation scientifique et technique qui avait valu au grand empire industriel tant de succès économiques. Les villes belges étaient envahies par des milliers de commerçants, d'ingénieurs, de financiers allemands, qui paraissaient s'y acclimater parfaitement. A Bruxelles, à Liége, à Anvers surtout, il y avait de puissantes colonies allemandes, qui se mêlaient à la vie nationale, mais, contrairement à ce que l'on a cru, elles ne s'intéressaient pas spécialement au mouvement flamand. L'Allemagne comptait, bon gré, mal gré, asservir la Belgique entière, en faire un État vassal : pourquoi se fût-elle intéressée à une agitation séparatiste? Il est particulièrement remarquable qu'à Anvers, qui était un des principaux centres du flamingantisme, ce parti ne trouvait aucun encouragement auprès de la colonie allemande.

Chez les théoriciens du pangermanisme, du reste, on ne voit que bien peu de traces de ces sympathies flamandes dont la politique allemande s'est avisée depuis de faire tant d'état. Friedrich List prétend bien que « l'esprit et les mœurs, la langue et la race de leurs habitants, font des Pays-Bas, autant que les relations politiques et la situation géographique, une dépendance de l'Empire germanique » ; il soutient bien que l'Allemagne, la Hollande et la Belgique forment un seul état, mais il ne parle pas spécialement de la Flandre. Fritz Bley, dans son ouvrage sur *le Mouvement pangermaniste et les Pays-Bas*, qui date de 1897, insiste principalement sur le caractère primitivement allemand du... pays wallon. Il déclare gravement « que le *Waëlique*, fortement teinté de germanisme, n'est pas du tout équivalent aux dialectes du Nord de la France ! » « Il n'a rien de commun, dit-il, avec le français que parlent en Belgique les classes dirigeantes qui

se disent wallones ». Et il ajoute : « Dans les pays que les vicissitudes du sort ont plus ou moins séparés de l'Empire, et qui ont été les plus exposés à la contamination des mœurs françaises, le particularisme semble avoir pris une forme plus ignoble qu'ailleurs. Les Suisses, les Hollandais, les Belges, et même les Luxembourgeois ne se considèrent plus comme des ressortissants de l'une des nombreuses tribus germaniques, mais croient former des nations ! »

Les Belges ! On voit qu'il n'est pas question spécialement des Flamands. Ce n'est qu'en 1895, dans la brochure anonyme intitulée : *la Grande Allemagne et l'Europe centrale vers 1950*, qu'un pangermaniste commence à entrevoir la possibilité d'exploiter la question flamande :

« C'est aux prétentions des Wallons de langue française, dit-il, et souvent de sentiments français, que la race basse-allemande des Flamands de Belgique doit de se souvenir de ses liens avec l'Allemagne intégrale. La conscience renaissante des Flamands accentuera bientôt leurs différences d'avec les Wallons, au point qu'il faudra en venir en Belgique à un schisme politique. »

Toute la thèse allemande actuelle est incluse dans cette proposition. Mais au moment où elle parut, cette curieuse brochure passa complètement inaperçue, sauf dans les milieux spéciaux de l'agitation pangermaniste. En Belgique, on l'ignora et, si on l'eût connue, les flamingants les plus exaltés n'eussent pas manqué de protester, car, en dehors d'une malencontreuse déclaration de M. Pol De Mont, au Congrès pangermaniste de Dresde en 1905, déclaration qui fut commentée sans bienveillance dans toute la Belgique, et quelques articles d'un ou deux energumènes pannéerlandistes et gallophobes de profession, on ne trouve pas traces d'une liaison quelconque entre le mouvement flamingant et le mouvement pangermaniste.

*
* *

C'est donc depuis la guerre, et uniquement depuis la guerre, que les Allemands ont songé à utiliser le mouvement flamand pour des fins politiques dans lesquelles l'intérêt des Flamands

n'entre du reste pour rien. Mais aussitôt qu'ils entrevoient le moyen de faire de la Belgique un de ces États vassaux dont le pangermanisme, sous ses formes dernières, rêve d'entourer l'Empire comme d'une ceinture protectrice, leur presse se prend soudain d'une passion pour les problèmes belges. Les bureaux de presse, établis à Bruxelles depuis l'occupation, ont travaillé avec un zèle et une activité remarquables. Ils ne se sont pas contentés de répandre la thèse germanique en Allemagne et dans les pays neutres ; ils se sont livrés en Belgique même à la propagande la plus intense, cherchant d'autre part à faire renaître et raviver la querelle des Flamands et des Wallons.

Quand l'opinion fut jugée suffisamment au point, on vit paraître tout soudain une série d'arrêtés par lesquels le gouverneur général von Bissing affectait de donner satisfaction aux revendications linguistiques des Flamands. Leur tendance générale était de substituer, dans les circonscriptions flamandes ou mixtes, le flamand au français. La plus significative de ces mesures visait l'enseignement primaire, et, au lieu de permettre aux parents, conformément à la loi belge, de déclarer eux-mêmes quelle était la langue maternelle de l'enfant, elle leur imposait la langue néerlandaise dans les districts déclarés flamands. Je passe sur la guerre aux enseignes, aux inscriptions françaises, c'est la menue monnaie des tracasseries allemandes, dont nous avions eu l'exemple en Alsace. Mais ce qui est caractéristique, c'est que dans toutes ces mesures, le gouverneur général prétendait faire droit aux justes griefs des Flamands.

La transformation de l'université de Gand en université flamande apparut bientôt comme le couronnement nécessaire de toute cette œuvre dirigée contre la culture française. Le baron von Bissing semblait se trouver là sur un terrain solide. Le parti flamingant ne considérait-il pas cette réforme comme un des points les plus importants de son programme? En la réalisant, ne montrait-on donc pas au peuple flamand que l'Allemagne avait pour lui plus de sollicitude que le gouvernement belge?

Tous ceux qui, par le mandat politique qu'ils exercent, par leur talent, leur situation morale ou leur situation de fortune,

apparaissent comme les chefs naturels du peuple flamand, virent immédiatement le piège et montrèrent à cette occasion autant de sens politique que de patriotisme. Les principaux d'entre eux, au nombre de 36, signèrent sur la proposition de M. Louis Franck, député d'Anvers et l'un des auteurs de la loi de 1913 sur la « *flamandisation* » de l'université de Gand, une lettre collective adressée au gouverneur général, dans laquelle, tout en affirmant la persistance de leurs convictions flamingantes, ils s'élevaient de toutes leurs forces « contre l'usurpation, par l'envahisseur même de la patrie, d'un programme purement flamand, qu'ils entendaient réaliser eux-mêmes en toute indépendance avec le concours de leurs compatriotes et l'assistance légitime du pays ».

Au sein même de l'université de Gand l'opposition ne fut pas moins vive. Préalablement sondés par des émissaires du gouverneur général, presque tous les professeurs avaient déclaré qu'ils étaient incapables de donner leur cours en néerlandais, et deux des membres les plus éminents du corps professoral, M. Paul Frédéricq, un des leaders du parti flamingant, et M. Henri Pirenne, prirent la direction de la résistance. M. Pirenne est mandé devant le gouverneur, et comme celui-ci lui adresse la parole en allemand, il reste coi.

— Vous savez cependant l'allemand? — dit le gouverneur impatienté.

— Je l'ai oublié depuis le 4 août 1914, — répond le professeur.

MM. Pirenne et Frédéricq furent déportés en Allemagne. Mais cette mesure de rigueur ne changea en rien l'attitude du corps professoral. Celui-ci presque tout entier protesta contre le traitement infligé à deux de ses membres. Le gouverneur passa outre; le décret transformant l'université de Gand en université flamande parut le 31 décembre 1915. Mais on ne put recruter que 7 professeurs, dont 1 Luxembourgeois et 1 Allemand. Tous les savants flamands à qui on offrit les chaires vacantes refusèrent, et force fut de recourir à des nominations de fortune : des médecins de campagne, d'obscurs pédagogues de l'enseignement moyen, des Hollandais; aucune notabilité scientifique.

Mais le gouvernement impérial ne devait pas tarder à

dévoiler lui-même le caractère purement politique de la mesure qu'il venait de prendre. Le 5 avril 1916, le chancelier von Bethmann-Hollweg, s'expliquant devant le Reichstag sur les buts de guerre de l'Empire allemand, définissait ainsi son programme d'action au sujet de la Belgique :

> Nous créerons des garanties réelles pour que la Belgique ne devienne pas un État vassal des Anglo-Français et ne soit pas utilisée comme un boulevard militaire et économique dressé contre l'Allemagne. L'Allemagne ne peut abandonner à la latinisation le peuple flamand si longtemps asservi. Nous lui assurerons au contraire un développement sain, répondant à ses ressources et fondé sur la langue et le caractère flamands.

Le plan se manifestait ainsi dans toute sa perfidie. L'intérêt soudain dont l'Allemagne s'était prise pour la cause flamande n'avait d'autre objet que de s'en servir pour briser l'unité nationale de la Belgique, détacher ce pays de ses alliés naturels et préparer son asservissement, au cas où une victoire complète et écrasante n'eût pas permis de l'annexer purement et simplement.

Ce plan s'est développé, par la suite, avec une logique imperturbable et, depuis lors, l'Allemagne, en dépit de toutes les protestations, a continué d'affecter de prendre la Flandre sous sa protection. L'élite lui échappait ; mais dans un pays ruiné par la guerre, il est pour le pouvoir occupant des moyens de pression, de séduction et d'intimidation extrêmement puissants. Quelque élevé que soit le moral d'un peuple, on finit toujours par y rencontrer des faibles, des timides, qui ne savent pas très bien à quel moment la résignation commence à s'appeler la trahison, sans compter les misérables qui se laissent acheter. Parmi les enfants perdus du parti flamingant, parmi les jeunes démagogues ambitieux qui cherchaient à attirer l'attention sur eux en faisant de la surenchère et aussi parmi les ratés qui avaient des rancunes à satisfaire, l'Allemagne finit par trouver quelques agents d'autant plus ardents à son service, que, se sentant haïs et méprisés par tous leurs compatriotes, ils ne pouvaient plus espérer de salut que dans la victoire définitive de ceux qui les payaient.

Toute l'année 1916 fut consacrée à une propagande intense

en faveur de l'autonomie flamande sous le protectorat allemand. On organisa des réunions, des meetings dans toutes les villes flamandes et jusque dans les moindres villages. On n'obtint que de médiocres résultats. La population, hardiment soutenue dans sa résistance par ses magistrats communaux et presque tous ses mandataires politiques présents dans le pays, se montra partout si manifestement indifférente ou hostile que quand il s'agît de frapper le coup décisif, on ne put trouver que deux cent cinquante à trois cents personnes qui, réunies à Bruxelles, le 4 février 1917 en un congrès, votèrent un manifeste adressé à la population flamande et dans lequel se trouvait exposé tout un programme de réformes ayant comme base l'autonomie de la Flandre. De plus, ce congrès élit une commission administrative permanente composée d'une trentaine de membres et affublée de ce titre pompeux : Conseil des Flandres. Cette commission ou ce conseil chargea une députation de sept personnes de se rendre à Berlin, et de s'y entendre avec les autorités supérieures de l'Empire, pour en obtenir les moyens de réaliser son programme.

Tout ce scénario semble avoir été machiné à l'avance entre le gouverneur général, le chancelier et les quelques traîtres qui, dès le début, dirigèrent le Conseil des Flandres, et dont l'Allemagne ne tarda pas à faire les ministres du nouvel État flamand. La députation, en effet, n'est pas plutôt arrivée à Berlin qu'elle est reçue solennellement par M. de Bethmann-Hollweg, dont le discours à cette occasion n'eut certainement rien d'improvisé. Le chancelier commença par affirmer « l'affinité et la communauté de caractère des deux peuples : allemand et flamand ».

Le peuple flamand, dit-il, a dû suivre pendant des siècles des voies qui l'écartaient toujours davantage de nous, et desquelles des poètes et des penseurs de votre peuple, conscients de leurs origines, ont dit qu'elles furent des voies douloureuses. Aujourd'hui, grâce à Dieu, au milieu de combats sanglants, Allemands et Flamands ont pris conscience que, dans la lutte contre l'envahissement du welschisme, les mêmes voies doivent les conduire aux mêmes buts. Nous avons encore en perspective beaucoup de batailles et de labeur à fournir. Cela ne doit pas m'empêcher, et ne m'empêchera pas de vous tendre dès à présent la main pour un travail commun. Sa Majesté l'Empereur, à qui j'ai fait part de votre désir d'entrer en rapport avec le Gouverne-

ment de l'Empire, a, dans sa sincère sympathie pour le sort du peuple flamand, fait connaître sa volonté de donner satisfaction aux vœux justifiés exprimés par vous, autant que le permettent l'état de guerre et les nécessités militaires.

Après ce préambule, M. de Bethmann-Hollweg annonçait « la mise à l'étude des mesures préparatoires tendant à fournir au peuple flamand la possibilité « qui lui fut jusqu'à maintenant refusée, d'un développement cultural et économique autonome », et à « poser ainsi le fondement de l'autonomie que ce peuple espère conquérir, mais qu'il ne peut que difficilement atteindre par ses propres forces ». Il terminait en « assurant le Conseil des Flandres que l'Empire allemand, lors des négociations, et aussi après la conclusion de la paix, ferait tout ce qui pourrait servir à hâter et à assurer le libre développement de la race flamande ».

On ne perdit pas de temps pour réaliser ce programme. Le 21 mars, le gouverneur général signait un arrêté divisant la Belgique en deux régions administratives, la Flandre et la Wallonie. La réaction du patriotisme belge contre cette nouvelle atteinte portée à la souveraineté de l'État et à l'intégrité de la nation fut immédiate et unanime. Dès le 10 mars, une protestation, signée par 77 députés, sénateurs et notables flamands, était envoyée au chancelier de l'Empire. Les Conseils communaux et provinciaux protestèrent également, de même que l'Académie flamande. Plutôt que de se prêter à cette division arbitraire de leur pays, la plupart des hauts fonctionnaires et des milliers d'humbles employés de l'État donnèrent leur démission. Rien ne fit reculer le gouvernement impérial, qui persista dans sa politique, n'hésitant pas à employer les mesures les plus rigoureuses pour protéger ses créatures du Conseil des Flandres contre l'hostilité de leurs compatriotes.

Le général von Bissing étant mort, son successeur le général von Falkenhausen continue à « protéger » la culture flamande malgré les Flamands. Au commencement de 1918, une nouvelle phase de la tragi-comédie se dessine. Le secrétaire d'État von Walraff passant par Bruxelles, le Conseil des Flandres en profite pour faire auprès de lui une importante démarche et pour lui demander de transformer la séparation

administrative en séparation politique. Comme précédemment M. de Bethmann-Hollweg, M. von Walraff paraît céder au vœu des « représentants légitimes du peuple flamand ». Le 10 janvier, un communiqué officieux annonce que l'empereur a donné son adhésion au projet et, le lendemain six cents comparses réunis dans un théâtre de Bruxelles acclament « l'autonomie de la Flandre ». Mieux encore, ils procèdent immédiatement à l'élection d'un certain nombre de députés, que l'Allemagne, naturellement, n'hésite pas un instant à considérer comme les mandataires légaux des 750 000 habitants de l'agglomération bruxelloise.

La farce était jouée. Aux yeux de l'Allemagne l'État belge, officiellement, avait cessé d'exister. Elle ne connaissait qu'un État flamand et un État wallon.

Aussitôt on constitue un ministère flamand dont les membres sont pris naturellement dans le Conseil des Flandres, et c'est désormais avec lui que le gouvernement impérial affectera de traiter pour toutes les affaires belges. (On devait plus tard essayer de constituer de même un ministère wallon, mais on semble n'avoir réussi que fort difficilement à trouver des titulaires pour deux ou trois portefeuilles.)

A Berlin cela fit l'effet d'un coup de maître. Que pouvait signifier une protestation platonique du gouvernement belge? Celui-ci n'allait-il pas se trouver devant le fait accompli? N'aurait-il pas à tenir compte de la situation de fait créée par l'Allemagne et celle-ci ne garderait-elle pas toujours, et quoi qu'il arrivât, une certaine influence sur cette « nation » flamande aux yeux de qui elle aurait fait luire le mirage de l'autonomie?

Mais encore une fois, le peuple belge, le peuple du pays occupé, par une protestation unanime et spontanée trouva moyen de parer le coup. Le 31 janvier, les membles de la Chambre et du Sénat présents en Belgique (ils forment la grosse majorité des deux assemblées) se réunissaient à Bruxelles et adressaient à la Cour d'appel une lettre par laquelle ils dénonçaient les membres du Conseil des Flandres, et spécialement ceux qui avaient accepté les fonctions de ministres dans le nouvel État flamand « autonome » comme coupables de porter atteinte à la forme de l'État belge. Ayant pris con-

naissance de cette dénonciation juridiquement motivée, la Cour d'appel, toutes chambres réunies, enjoignit à son procureur général de poursuivre en vertu des lois belges, les « activistes responsables de la séparation de la Flandre et de la Wallonie ». Le lendemain, le parquet de la Cour faisait arrêter deux des principaux d'entre eux, Borms et Tack, tous deux « ministres » de l'État flamand.

Comme il fallait s'y attendre, le gouverneur général répondit à cette mesure judiciaire en faisant déporter en Allemagne M. Lévy-Morelle, premier président de la Cour d'appel, et MM. Ernst et Carez, présidents de Chambre et en prononçant la dissolution de la Cour. Mais le coup était porté ; il eut des conséquences incalculables. Pour protester contre « cette immixion arbitraire du pouvoir occupant dans l'exercice de la justice belge », la Cour de cassation décida de ne plus siéger ; les cours d'appel de Gand et de Liége suivirent cet exemple, ainsi que les tribunaux de première instance et de commerce ; l'administration centrale des finances démissionna en bloc. C'étaient donc tous les corps de l'État demeurés jusque-là en fonction qui s'insurgeaient contre l'autorité allemande au moment même où l'Allemagne essayait de persuader au monde qu'elle avait moralement conquis le pays, et où la *Gazette du Rhin et de Westphalie* écrivait : « L'ancien gouvernement belge réfugié au Havre ne représente pas plus l'ancien royaume de Belgique que les quelques réfugiés de Zurich ne représentent la Lithuanie. »

Cette ferme attitude de tous les représentants légaux du peuple belge a eu pour résultat immédiat de donner aux manifestations éparses du sentiment national la cohésion qui leur avait peut-être un peu manqué jusque-là. Elle fut promptement suivie d'une espèce d'explosion spontanée de la colère populaire. Une manifestation « activiste » fut attaquée par la foule à Anvers ; six cents sociétés flamandes envoyèrent des délégués au Conseil communal de Bruxelles pour le féliciter de sa résistance aux menées séparatistes. Le Conseil communal de Gand vota, à l'unanimité, un ordre du jour déniant « toute autorité légale ou effective au Conseil des Flandres » et affirmant sa fidélité à la nation, au roi et au gouvernement du peuple belge. C'était bien toute la Belgique

qui refusait de se laisser démembrer ; c'était toute la Flandre qui refusait l'autonomie que l'Allemagne lui offrait pour mieux l'asservir.

***

Au point de vue du droit, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la question est donc définitivement tranchée. L'immense majorité de la population flamande, tous ses représentants légitimes et responsables se sont prononcés. Ils ont manifesté formellement la volonté de demeurer Belges, de continuer à faire partie de la communauté belge. Ils ont compris que la civilisation flamande, beaucoup plus directement menacée par le *Deutschtum* qu'elle ne le fut jamais par l'influence française, ne pourra se maintenir et prospérer que dans le cadre de l'État belge, où les Flamands jouent un rôle considérable, et qui seul, peut leur ménager, avec l'Europe, et spécialement avec la culture française, les rapports normaux, les échanges dont ils ne peuvent se passer.

Rien ne prévaudra, on peut en être convaincu, contre ce sentiment populaire que l'Allemagne elle-même s'est chargée d'éclairer. Certes les « Activistes » n'ont pas plus renoncé à leurs espérances que les Allemands eux-mêmes, mais ils se heurteront toujours contre cette volonté inébranlable non seulement de la nation belge, mais de l'immense majorité du peuple flamand conscient de ses intérêts véritables.

Tout dernièrement, dans le courant du mois de juin, le Conseil des Flandres, dans un nouvel appel à l'Allemagne, manifestement concerté avec Berlin, réclamait pour le peuple flamand « non plus l'autonomie administrative, mais l'*indépendance politique complète*, des organes législatifs particuliers, un gouvernement qui lui soit propre, des tribunaux à lui ». « La Flandre libre et indépendante, disait-il, tel est le but que la communauté de la race, l'histoire et le souci de leurs intérêts, assigne, à la fois aux efforts de l'Allemagne et à ceux de la Flandre. »

Les journaux allemands s'empressaient de commenter triomphalement cette proclamation :

L'exemple de l'Autriche-Hongrie, disait notamment la *Gazette de Cologne*, indique peut-être dans quelle direction il faut s'orienter. Pareil règlement de la question de Belgique donnerait à l'Allemagne la garantie effective que l'influence française telle qu'elle prévalait jusqu'ici en Belgique serait écartée. Ainsi serait obtenue une des garanties que le comte Hertling, dans son discours du 25 février, a déclaré indispensable : la Belgique cesserait d'être une place de rassemblement pour nos ennemis.

Du point de vue économique, la nature impose à une Flandre indépendante la nécessité de s'appuyer sur l'Empire allemand. Des clauses précises du traité de paix devront faciliter et garantir d'une manière durable l'établissement de liens de ce genre entre l'Empire allemand et les Flandres. La Wallonie devra d'ailleurs être englobée dans cet accord pour empêcher les ennemis de l'Allemagne de s'en servir dans la guerre économique qu'ils préparent. Tout cela n'empêchera par les deux États de développer leur vie politique dans le sens où ils le jugeront bon. Il ne s'agit pas d'annexer la Flandre ni de la germaniser par la force. Il s'agit de créer une Flandre libre, en étroites relations économiques avec l'Allemagne, qui constitue son hinterland naturel. Tel est le but que doivent se préoccuper d'atteindre tous les intéressés.

Qu'on lise attentivement le discours prononcé par le comte Hertling le 21 juillet et dans lequel, à propos de la Belgique, il développait l'ingénieuse théorie du gage, discours qui passa en Allemagne pour un comble de modération pacifique ; on y trouvera inclus, sous la forme enveloppée et sybilline chère aux hommes d'État allemand, tout le programme de la *Gazette de Cologne* et du Conseil des Flandres :

Si nous réussissons à établir avec la Belgique des relations économiques étroites, disait le chancelier, si nous réussissons également à nous entendre avec la Belgique sur celles des *questions politiques qui touchent aux intérêts vitaux de l'Allemagne*, nous pourrons espérer avoir obtenu les meilleures garanties contre les dangers qui pourraient nous menacer dans l'avenir, soit de la Belgique elle-même, soit, à travers la Belgique, de la France et de l'Angleterre.

La Belgique n'est qu'un gage ; l'Allemagne n'a aucune intention de l'annexer sous quelque forme que ce soit, mais... pour la préserver de l'influence française, pour protéger l'État

flamand qu'elle a fondé, elle entend qu'on impose à l'État belge un régime qui lui rendrait la vie impossible et le maintiendrait dans une éternelle dépendance. Telles sont en réalité les propositions « modérées » de l'Empire à l'égard de la question belge. Ni la Flandre, ni la Belgique, ni l'Europe, ni les États-Unis ne pourront jamais les accepter.

L. DUMONT-WILDEN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1918

		Pages
JOSEPH BÉDIER	La Pression allemande sur le Front français	5
PIERRE VEBER	L'Homme qui vendit son Ame au Diable (2e partie)	34
JEAN LEFRANC	Les Progrès de l'Aviation et l'Effort allemand	66
ROGER VINCENT	Poèmes	102
LOUIS BATIFFOL	Paris en Danger : 1636	111
ADOLPHE ADERER	La Pagode	140
ALFRED POIZAT	Mallarmé	171
GUSTAVE MERCIER	Les Indigènes nord-africains et la Guerre	203

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1918

LOUIS BARTHOU	Les Amours d'un Poète. — I	225
COMMt PAUL CASSOU	Le Siège de Maubeuge	253
Mrs ALFRED SIDGWICK	Le Sel de la Terre (1re partie)	279
D. SERRUYS	La Structure économique de la Coalition	326
PIERRE VEBER	L'Homme qui vendit son Ame au Diable (fin)	346
L. GUÉRARD	L'Avenir de Paris	393
FERNAND VANDÉREM	Les Lettres et la Vie	414
JULES CHOPIN	Les Déceptions d'un Austrophile	423

LIVRAISON DU 1er AOUT 1918

		Pages
RENÉ MILAN	Les Vagabonds de la Gloire (3e série). — II	449
LOUIS BARTHOU	Les Amours d'un Poète. — II	479
GEORGES BOURDON	Le « Pacifisme » allemand d'avant-guerre	515
Mrs ALFRED SIDGWICK	Le Sel de la Terre (2e partie)	533
JOSEPH REINACH	La Rentrée de la Surprise dans la Guerre	578
MARC ELDER	Les Dames Pirouette	595
OLIVIER GUIHÉNEUC	La Revanche de Lissa	613
P.-FÉLIX THOMAS	Notes sur l'Enseignement secondaire. — II	626
ANDRÉE VIOLLIS	Le « Corps d'Armée » des Femmes anglaises	646

LIVRAISON DU 15 AOUT 1918

LOUIS BARTHOU	Les Amours d'un Poète. — III	673
RENÉ MILAN	Les Vagabonds de la Gloire (3e série). — III	706
Mrs ALFRED SIDGWICK	Le Sel de la Terre (3e partie)	737
JULES CHOPIN	Les Tchéco-Slovaques en Russie	777
J.-SÉVERIN CAILLOT	La Barbe-Blonde	797
JULA GENTILHOMME-KOUTYRINE	Une Journée de Moscou	818
Lt-COLONEL E. MAYER	Le Général Jean Colin	827
FERNAND VANDÉREM	Les Lettres et la Vie	850
L. DUMONT-WILDEN	Les Flamands et l'Allemagne	863

LIVRES NOUVEAUX

L'ÉNIGME ALLEMANDE,
par **Georges Bourdon**.

L'Énigme allemande, cette enquête sur l'Allemagne de 1913 qui eut un si légitime succès, vient d'être rééditée. M. Georges Bourdon s'était adressé aux personnages les plus caractéristiques de l'Allemagne contemporaine, le militaire, le financier, l'industriel, le diplomate, le professeur. Il nous en trace, d'un style vigoureux et net, des croquis singulièrement vivants. Tous ils lui ont dit leur amour de la paix... d'une certaine paix. Comme l'explique l'auteur en une émouvante préface, leurs paroles n'ont pris tout leur sens terrible qu'à la lumière des événements présents. C'est pourquoi ce livre est plus que jamais instructif.

LA GUERRE DES NUES RACONTÉE PAR SES MORTS,
par **Jacques Mortane et Jean Daçay**.

Les auteurs ont recueilli pieusement les lettres des principaux héros de l'aviation tombés pour la patrie. On trouve là souvent des billets de victoire, de brèves effusions d'amitié, des souvenirs du pays natal. C'est une lecture émouvante et fortifiante. Le livre est présenté par une préface du lieutenant Fonck où celui-ci conclut en souhaitant « que ces lettres soient répandues par tout l'univers et que ces cantiques de gloire soient appris par cœur ». MM. Mortane et Daçay ont fait là une œuvre hautement patriotique.

LES SILENCES DU COLONEL BRAMBLE,
par **André Maurois**.

Amené par ses fonctions d'interprète aux armées britanniques à partager la vie d'un état-major de bataillon, l'auteur a dessiné d'un trait vif et sûr quelques physionomies d'officiers anglais, qui nous apparaissent avec tout le relief de leur sympathique originalité. Ces « Silences » sont particulièrement éloquents et instructifs, car ils décèlent grâce au commentaire ingénieux de M. André Maurois, ce qu'une âme anglaise bien trempée contient à la fois d'héroïsme et d'humour.

LA FLAMME VICTORIEUSE,
par **Raymond Genty**.

Ce carnet de route nous reporte à l'automne 1914, aux combats de la Somme où le 20e corps arrêta net le mouvement de l'ennemi. On sait que le 20e corps comptait dans ses rangs de nombreux enfants des faubourgs parisiens. Le récit alerte, pittoresque, animé, de M. Genty met en relief la figure d'un de ces gavroches héroïques, à la verve amusante, qui se battent sans cesser d'avoir la « blague » à la bouche tandis que la « flamme victorieuse » brille dans leurs yeux.

LA QUESTION FLAMANDE ET L'ALLEMAGNE,
par **Fernand Passelecq**.

Depuis qu'elle occupe la Belgique, l'Allemagne s'est appliquée à dresser les Flamands contre les Wallons ; favorisant toutes leurs manifestations d'indépendance, elle espère semer dans le pays belge des germes profonds de guerre civile et amener les Flamands à un mouvement séparatiste qui les mettra sous la tutelle germanique. Il ressort du travail solidement documenté de M. Passelecq que l'unité de la civilisation belge est réelle et peut s'accommoder de divergences dialectales. Nous avons intérêt à connaître les efforts allemands pour « dénationaliser » la Belgique ; il est donc utile qu'un écrivain autorisé les dénonce et complète la réfutation en restituant au mouvement flamand sa vraie signification. Une instructive bibliographie termine l'ouvrage.

LE SENTIMENT DE LA NATURE ET SON EXPRESSION ARTISTIQUE,
par **Albert Dauzat**.

M. Albert Dauzat entend ici le sentiment de la nature dans un sens moins étendu que le poète Victor de Laprade qui semble y rattacher l'univers et l'homme lui-même. Il étudie exclusivement le paysage et son expression par les moyens de la littérature et de l'art pictural. De nombreux exemples, choisis parmi les plus caractéristiques, illustrent cette synthèse objective élaborée avec une grande sûreté de méthode et une abondante documentation.

L'ÉCHEC DE LA RÉFORME EN FRANCE, AU XVIIIe SIÈCLE,
par **Albert Antin**.

Ce volume traite un problème important pour l'histoire des croyances religieuses en France. Ayant défini les éléments de la doctrine calviniste, exposé ses premiers succès, M. Antin cherche dans l'étude des divers groupes sociaux la clef de l'opposition qui ne tarda pas à briser son élan. La crainte du schisme et des persécutions, le désir de la paix sociale sont des éléments d'explication. Mais la Réforme se heurtait surtout aux besoins de l'âme de la foule, sensible au rituel, attachée au culte des intercesseurs spirituels, la Vierge et les Saints : aussi le calvinisme ne put-il jeter de profondes racines dans la conscience populaire. M. Antin démêle ces diverses causes psychologiques où il voit à juste titre les raisons des événements extérieurs enregistrés par l'histoire. Sa méthode est bonne et il sait en tirer parti.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris